



HARLEQUIN



LYNNE GRAHAM
Le défi d'un
play-boy

collection *Azur*

LYNNE GRAHAM

Le défi d'un play-boy

collection *Azur*

éditions Harlequin

1.

Les yeux protégés du soleil vénézuélien par des lunettes noires, Angelo Riccardi descendit de la limousine blindée en réprimant un soupir. Les commentaires anxieux de Harding, l'intermédiaire anglais qui l'avait accueilli à l'aéroport, étaient exaspérants. Même si la nervosité de l'homme pouvait se comprendre.

Pour sa part, Angelo Riccardi ne connaissait plus la peur depuis son enfance. A l'époque, ce sentiment lui avait infligé une telle humiliation qu'il s'était juré de s'endurcir pour ne plus jamais en être victime. Si la haine et l'amertume l'accompagnaient toujours, la peur lui était désormais inconnue.

Sa réussite hors du commun et sa réputation d'homme d'affaires impitoyable faisaient régulièrement l'objet de commentaires dans la presse. Cependant, un certain mystère entourait depuis toujours ses origines.

A l'âge de dix-huit ans, il avait appris la vérité sur ses parents. Et tous ses projets s'étaient effondrés, car il avait tout de suite compris qu'un tel héritage lui interdisait de suivre sa vocation. Du jour au lendemain, la carrière dont il rêvait était devenue inaccessible. La rage au cœur, il avait alors utilisé son intelligence et sa pugnacité pour bâtir un empire industriel à la croissance exponentielle. Cependant, sa plus grande fierté était d'être devenu milliardaire sans jamais avoir enfreint la loi.

— Le service de sécurité est vraiment impressionnant, murmura Harding.

Angelo réprima une moue de dérision. C'était un euphé-

misme... Il y avait des hommes en armes partout. Sur le toit de chaque bâtiment, derrière chaque bosquet. Tous prêts à faire feu. Ce ranch était une véritable forteresse.

— Ça devrait vous rassurer, ironisa-t-il.

— Je ne serai rassuré qu'une fois rentré chez moi, marmonna le petit homme rond en essuyant son front humide de sueur.

Angelo pénétra dans un vaste hall climatisé, où l'attendait un vieillard aux joues creuses, qui le salua en italien d'un ton déférent.

— C'est un immense plaisir de vous rencontrer, monsieur Riccardi. Je suis Salvatore Lenzi. *Don Carmelo* vous attend avec impatience.

— Comment va-t-il ?

La mine du vieil homme s'assombrit.

— Pour l'instant, son état est stationnaire, mais il ne lui reste sans doute que quelques mois à vivre.

Angelo suivit son interlocuteur dans un long couloir. Il avait longuement hésité avant d'accepter de venir, et c'était la santé déclinante de Carmelo Zanetti qui avait fini par le décider. Le célèbre parrain d'une des mafias les plus puissantes du monde était un étranger pour lui, et cela lui convenait parfaitement. Cependant, il était la dernière personne en vie susceptible de lui fournir les informations qu'il recherchait en vain depuis des années.

Assis dans un lit médicalisé relié à divers appareils, Carmelo Zanetti respirait avec une difficulté manifeste. Il étudia Angelo un instant.

— Tu as les yeux de ta mère, mais heureusement pour toi tu es beaucoup plus grand. Fiorella était minuscule...

Imperceptiblement, les traits d'Angelo s'adoucirent. Sa mère était la seule personne au monde à lui avoir donné de l'amour.

— *Sì...*

— Tes parents étaient les Roméo et Juliette de leur génération, poursuivit *don Carmelo* d'un ton caustique. Pour les deux familles, un Sorello et une Zanetti, c'était le contraire du couple idéal. D'ailleurs, ils ont commencé à se quereller quelques semaines seulement après leur mariage.

— Ce qui m'intéresse, c'est de savoir comment ma mère a pu tomber dans la misère, déclara Angelo d'un ton posé.

— Ça ne serait pas arrivé si elle ne s'était pas enfuie en abandonnant son mari. Dire que c'était ma fille préférée ! Je cédaï à tous ses caprices. Et comment m'a-t-elle prouvé sa reconnaissance ? En épousant ton bon à rien de père ! Les Sorello ont toujours été *cafoni*... des incapables ! Gino Sorello en tête. Une vraie tête brûlée ! Il passait son temps à chercher la bagarre et à courir après toutes les femmes. Fiorella ne l'a pas supporté longtemps.

Angelo s'efforça de réprimer son impatience. Allait-il enfin apprendre la vérité ?

— Gino n'était pas digne d'elle, mais, dans notre famille, nous avons le sens de l'honneur. Puisqu'elle avait voulu l'épouser, elle devait assumer ses responsabilités. Au lieu de ça, quand il a été arrêté pour la deuxième fois, elle a lâchement abandonné son foyer.

— Elle avait peut-être de bonnes raisons.

— J'ai l'impression que tu as mis ta chère *mamma* sur un piédestal. Tu risques fort de déchanter.

Le vieil homme se renversa lourdement contre les oreillers.

— Fiorella était ma fille, mais elle m'a profondément déçu. En quittant son mari, elle m'a déshonoré.

— Elle avait vingt-deux ans et Sorello avait été condamné à perpétuité. N'était-il pas naturel qu'elle veuille prendre un nouveau départ avec son fils ?

— Dans notre monde, la loyauté est de rigueur. En quittant son mari, elle s'est fait de très nombreux ennemis.

Carmelo Zanetti secoua la tête d'un air las.

— Mais c'est sa propre naïveté qui l'a perdue.

Il tira sur le cordon situé à la tête du lit.

— Assieds-toi. Tu vas prendre un verre de vin pendant que nous discutons. Pour une fois, tu vas te conduire comme mon petit-fils.

Angelo réprima un soupir. L'idée qu'il était du même sang que cet homme le révoltait. Malheureusement, il ne pouvait pas se permettre de le lui dire : un certain degré de courtoisie était le prix à payer pour les renseignements qu'il était venu

chercher. Il s'assit, tandis qu'un domestique apportait sur un plateau d'argent un verre de vin et une assiette de biscuits. Une lueur malicieuse dans les yeux, Carmelo Zanetti regarda Angelo porter son verre à ses lèvres et boire une gorgée.

— *Dio grazia...* tu as du cran !

Angelo haussa les épaules.

— Pour quelle raison voudriez-vous m'empoisonner ?

— Pour avoir renié ta famille, par exemple. Tu en es fier ?

Un sourire ironique se dessina sur les lèvres d'Angelo.

— Oui, en effet. Cette décision m'a évité la prison... et peut-être même sauvé la vie. Les membres de cette honorable famille n'ont-ils pas une fâcheuse tendance à mourir de mort violente ?

Don Carmelo éclata d'un rire sonore qui tourna à la crise d'étouffement. Alarmé, Angelo se leva pour aller chercher de l'aide, mais le vieil homme lui intima de se rasseoir d'un geste impérieux.

— Parlez-moi de ma mère, demanda alors Angelo d'un ton pressant.

— Ne t'inquiète pas. Je ne mourrai pas avant de t'avoir raconté l'histoire qui t'intéresse. Avant tout, il faut que tu saches que ta mère avait reçu de ma défunte épouse un bel héritage : elle a quitté la Sardaigne avec une petite fortune. Si elle s'est retrouvée dans la misère par la suite, c'est uniquement sa faute. Elle choisissait très mal les hommes, vois-tu.

Angelo se raidit, et Carmelo Zanetti lui jeta un regard narquois.

— Je t'avais prévenu que l'histoire ne te plairait pas. Il y avait un homme dans cette histoire, bien sûr. Un Anglais qu'elle avait rencontré en Sardaigne, sur la plage, peu de temps après l'arrestation de ton père. Pourquoi crois-tu qu'elle est partie pour Londres alors qu'elle ne parlait pas un mot d'anglais ? Quelque temps après son installation à Londres, il lui a proposé de gérer son argent pour le faire fructifier. Elle lui a confié toute sa fortune et n'a plus jamais revu un seul penny. Il lui a raconté qu'il avait tout perdu en Bourse.

Angelo crispa la mâchoire.

— Quoi d'autre ?

— Il l'a abandonnée quand elle est tombée enceinte.

— Elle est tombée enceinte ? Je ne m'en suis jamais rendu compte...

— Elle a perdu le bébé quelque temps après. Par la suite, sa santé n'a cessé de se détériorer.

— Vous étiez au courant... et vous n'avez rien fait pour la secourir ? s'exclama Angelo d'une voix vibrante d'indignation.

Le vieil homme ne cilla pas.

— Elle aurait pu demander de l'aide à tout moment, mais elle ne l'a pas fait. Je vais être très franc. Fiorella était devenue embarrassante pour nous. Par ailleurs, Gino a fini par sortir de prison. Il s'est mis en tête de te récupérer, toi, son fils, et de se venger de son épouse infidèle. Il fallait donc absolument que votre lieu de résidence reste secret. Ton père était un alcoolique violent et irresponsable. Seul le silence garantissait votre sécurité.

— Mais le silence ne nous a pas empêchés de souffrir de la faim.

— Tu as survécu.

— Pas elle.

— Je ne pardonne pas facilement. Non seulement elle a terni l'honneur de notre famille, mais elle t'a soustrait à mon influence.

Le vieil homme était manifestement à bout de forces. Angelo comprit qu'il allait bientôt falloir mettre fin à l'entretien.

— J'aimerais connaître le nom de l'homme qui a dépouillé ma mère de son argent.

— Donald Hamilton.

— Qu'est-il devenu ?

— Rien.

— Comment ça, rien ? Ma mère est morte quand j'avais sept ans...

— Et aujourd'hui tu sembles très fier de ne pas être un Zanetti ni un Sorello. Mais si tu es si différent des gens de ta famille, pourquoi t'intéresser autant à Hamilton ?

Angelo haussa les épaules sans répondre.

— Peut-être découvriras-tu bientôt qu'au fond, tu as plus

de points communs avec les hommes de ta famille que tu ne veux l'admettre.

— Ça m'étonnerait beaucoup.

Un panier de fleurs au bras, Gwenna courait derrière Freddy et Jake sur le sentier boueux en s'efforçant de prendre l'air menaçant d'un ours féroce. Très excités, les deux petits garçons poussaient des cris perçants, auxquels se mêlaient les aboiements joyeux de son chien Porky, un petit bâtard dodu et court sur pattes. Mais, soudain, la sonnerie insistante de son portable se fit entendre, et Gwenna s'immobilisa pour sortir à contrecœur l'appareil de sa poche.

— Je parie que c'est encore la Méchante Sorcière, commenta Freddy avec une grimace.

— Chut !

La mère des garçons devrait faire un peu plus attention aux propos qu'elle tenait devant eux, songea Gwenna avec consternation. Rien ne leur échappait.

— J'ai entendu maman dire à papa qu'à cause de la Méchante Sorcière, tu ne trouveras jamais de fiancé. Pourquoi tu as besoin d'un fiancé ? demanda Jake en plissant le front.

— Pour faire des bébés et changer les ampoules, expliqua Freddy à son petit frère d'un air supérieur.

A l'autre bout du fil, la voix acerbe d'Eva Hamilton se fit entendre :

— Qui est-ce que j'entends ? Tu as encore laissé Joyce Miller te refiler ses sales mômes ?

En adressant un regard suppliant aux garçons, Gwenna mit un doigt sur ses lèvres.

— Je serai rentrée dans moins d'une heure, éluda-t-elle.

— Tu te rends compte de tout ce qui reste encore à faire ici ?

— Je croyais que le traiteur...

— Je te parle du ménage !

Gwenna réprima un soupir. Elle avait pourtant l'impression d'avoir fini de briquer l'ancien presbytère, où vivaient son père et sa belle-mère ! Depuis une semaine, elle ne faisait

que ça. Elle en avait même des courbatures. Pourtant, elle avait l'habitude de se dépenser physiquement à la pépinière...

— J'ai oublié quelque chose ?

— Il y a de nouveau de la poussière sur les meubles et les fleurs du salon sont fanées. Il faut que tu t'en occupes ce soir. Je veux que demain matin tout soit absolument impeccable.

— Oui, bien sûr.

Si Eva organisait un buffet, c'était en l'honneur de son père, se rappela Gwenna pour se donner du courage. Donald Hamilton n'avait pas ménagé sa peine pour la collecte des fonds qui permettraient de redonner toute leur splendeur aux jardins de Massey Manor, dessinés par un illustre paysagiste du XIX^e siècle mais depuis longtemps envahis par les mauvaises herbes. Même si le manoir lui-même tombait en ruine, les jardins pourraient attirer les touristes et stimuler par ricochet l'économie du village, qui en avait bien besoin. Demain, Donald Hamilton ouvrirait symboliquement le cadenas qui ferme les grilles de la propriété, en présence de journalistes et de personnalités de la région.

— La Méchante Sorcière te vole toujours ton sourire, se plaignit Freddy, alors que Gwenna éteignait son portable.

— Je suis un ours et les ours ne sourient pas, répondit-elle en montrant les dents.

Mais à peine les enfants avaient-ils recommencé à glousser devant ses grimaces que des aboiements furieux la firent tressaillir.

— Oh, non !

Elle partit en courant dans la direction des aboiements. Quelle idiote ! Elle n'aurait jamais dû lâcher Porky ! Dans l'ensemble il était adorable, en particulier avec les enfants, mais il avait une fâcheuse manie. Depuis qu'il s'était blessé après avoir été jeté de voiture par ses précédents propriétaires, il nourrissait une rancune tenace à l'égard de tous les véhicules et de leurs occupants. Heureusement, il se contentait de la manifester par des aboiements, et il était si minuscule que la plupart des gens s'amusaient de son agressivité. Malgré tout, certaines personnes ne l'appréciaient pas.

— Porky !

Elle accéléra le pas et aperçut son chien, qui tournait frénétiquement autour d'un homme grand et mince, à proximité de l'entrée du cimetière.

Malgré le décor pittoresque baigné par un soleil resplendissant, Angelo était d'une humeur massacrate. Le GPS de sa limousine — mis au point par une de ses sociétés et prétendument à la pointe de la technologie — s'était révélé aussi précis qu'une carte établie au ^x^e siècle ! Après avoir tourné trois fois sur la place du village, son chauffeur s'était engagé sur un étroit chemin de terre au milieu de broussailles, qui avaient éraflé la carrosserie, puis il avait fini par reconnaître qu'il était perdu. Pendant que son équipe de sécurité s'efforçait de trouver quelqu'un susceptible de les renseigner, il avait décidé de se dégourdir les jambes. Ce qui se révélait impossible parce qu'un roquet ridicule avait surgi de nulle part pour se précipiter sur lui en hurlant comme une bête enragée !

— Porky... arrête immédiatement !

Avec son costume impeccable et sa mine renfrognée, l'homme auquel Porky avait décidé de s'en prendre était du genre à faire des histoires, songea Gwenna, l'estomac noué. Qui était-ce ? Curieusement, il n'y avait aucune voiture en vue.

Angelo leva la tête, une remarque cinglante sur les lèvres, mais il resta muet. Quelle beauté ! Ce visage en forme de cœur, mangé par d'immenses yeux bleu faïence, était sublime... A sa grande déception, la jeune femme qui venait d'arriver se pencha en avant, lui masquant ses traits.

— Je suis vraiment désolée, déclara-t-elle en tentant désespérément d'attraper le chien.

Lorsqu'elle parvint enfin à l'immobiliser, elle semblait au comble de la confusion.

Du coin de l'œil, Angelo vit un de ses gardes du corps accourir dans sa direction pour accomplir, un peu tard, sa mission, qui était de servir de rempart entre son employeur et le reste de l'espèce humaine. D'un signe de la main, Angelo lui intima l'ordre de rester où il était, puis il reporta son attention

sur l'inconnue. Le soleil jouait avec les boucles blondes de son épaisse crinière, nouée sur sa nuque.

— Je suis vraiment désolée, répéta-t-elle après avoir remis son chien en laisse. Il ne vous a pas mordu, j'espère ?

Angelo promena un regard ébloui sur les grands yeux bleus, les pommettes hautes et la bouche généreuse. Cette femme était vraiment fantastique ! Même si l'élégance n'était visiblement pas son fort... Sa robe d'été bleu passé laissait à peine deviner les courbes de sa poitrine avant de s'évaser en plis informes d'où ne dépassaient que ses chevilles. D'une finesse exquise...

— Vous dites ? demanda-t-il avec un sourire charmeur.

— J'espère... que mon chien ne vous a pas mordu.

Gwenna déglutit péniblement. Elle avait rarement vu un homme aussi élégant. Et aussi beau.

— Non, il ne m'a pas mordu.

Angelo était désarçonné. Pourquoi ne manifestait-elle pas le vif intérêt auquel il était habitué de la part des femmes ? Au lieu de l'aguicher, elle fuyait son regard.

Gwenna tourna la tête, autant pour masquer son embarras que pour voir où étaient passés les garçons.

— Jake... Freddy !

Angelo tressaillit. Elle avait des enfants ? Pas d'alliance, pourtant, constata-t-il en jetant un coup d'œil sur sa main gauche.

Deux petits visages criblés de taches de rousseur apparurent au-dessus de la haie du jardin de l'église.

— Attrape-nous, Gwenna !

— Vous êtes leur nurse ? demanda Angelo.

— Non... Je les garde juste pendant une heure pour rendre service à leur mère.

Croisant le regard de l'inconnu, Gwenna vit briller dans ses yeux mordorés une lueur qui accrut son trouble. Elle se baissa précipitamment pour prendre le panier de fleurs qu'elle avait posé par terre.

— Vous pouvez peut-être me dire si Peveril House est loin d'ici, demanda-t-il d'une voix suave.

— C'est à huit kilomètres environ. Si vous prenez la route

qui passe derrière l'église, vous verrez une pancarte indiquant la direction de l'hôtel.

— Que diriez-vous de dîner avec moi, ce soir ?

Stupéfaite, elle bredouilla :

— Mais... je ne vous connais pas.

— C'est l'occasion ou jamais.

— Non... merci. Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

A son grand dam, elle sentit ses joues s'enflammer.

— Eh bien...

— Un petit ami ?

De plus en plus embarrassée, Gwenna secoua la tête. Si seulement elle savait mentir...

— Excusez-moi, il faut que j'y aille.

Bouche bée, Angelo la regarda s'éloigner d'un pas vif en direction de l'église. C'était bien la première fois qu'une femme était aussi pressée de le quitter ! Et elle ne jetait même pas un regard en arrière !

Le cœur battant à tout rompre, Gwenna attacha Porky au banc de bois situé sous le porche et pénétra avec soulagement dans la vieille église, où régnaient une pénombre et une fraîcheur particulièrement bienvenues. Pour une fois calmes, Freddy et Jake, qui l'avaient suivie, bavardaient sagement à mi-voix pendant qu'elle disposait des fleurs dans la chapelle pour le baptême qui devait être célébré le lendemain.

Certes, il était rare de voir des têtes nouvelles dans le village et personne ne l'avait invitée à sortir depuis un certain temps. Mais de là à être aussi troublée... Et pourquoi brûlait-elle d'envie de jeter un coup d'œil dehors pour voir si ce séduisant inconnu était toujours là ? C'était ridicule. Il devait déjà être en route pour Peveril House. Pas étonnant qu'il loge dans un hôtel aussi chic. Y avait-il un congrès dans la ville voisine ? Un accent imperceptible suggérait que l'anglais n'était pas sa langue maternelle. En tout cas, les hommes aussi distingués étaient plutôt rares dans la région.

Gwenna poussa un soupir agacé. Que lui arrivait-il ?

Pourquoi se posait-elle toutes ces questions ? Elle écarta d'un geste impatient une mèche qui collait à son front humide de sueur. De toute façon, elle n'acceptait jamais les invitations. L'expérience lui avait appris que les hommes avaient tous la même idée en tête, même lorsqu'ils prétendaient le contraire. Du moins *presque* tous les hommes... Mais peu importait. Pour sa part, elle ne pouvait pas dissocier le sexe de l'amour. Et surtout, elle n'avait pas l'intention de tomber dans le même piège que sa mère. Celle-ci avait payé beaucoup trop cher son aveuglement.

L'image de l'inconnu s'imposa à elle. Il fallait reconnaître qu'il était incroyablement séduisant. Et que ses yeux mordorés avaient un éclat redoutable... Cependant, ce n'était pas son genre. Beaucoup trop arrogant. Elle préférait les hommes moins prétentieux. Avec des cheveux châains et des yeux verts au regard malicieux.

Une demi-heure plus tard, Gwenna ramena Freddy et Jake à leur mère, qui revenait d'une consultation prénatale à l'hôpital. Elle connaissait bien Joyce Miller, qui avait travaillé avec elle à la pépinière pendant un peu plus d'un an.

— Entre boire un thé, proposa la jeune femme.

— Désolée, mais je n'ai pas le temps, répondit Gwenna.

Joyce eut une moue dépitée.

— La Méchante Sorcière t'attend ?

Gwenna haussa les épaules.

— Tout n'est pas encore fin prêt chez mon père...

— Mais tu n'habites même pas là-bas ! Ta belle-mère exagère !

Depuis plusieurs années, Gwenna avait quitté l'ancien presbytère, où vivaient son père, sa belle-mère et les deux filles de cette dernière, pour s'installer dans la mansarde située au-dessus de la boutique de la pépinière. C'était un logement spartiate, mais elle y avait trouvé la paix et l'indépendance.

— Ça m'est égal d'aider Eva, répliqua-t-elle. Demain, c'est un grand jour pour papa.

— Pas seulement pour lui. Pour toi aussi. Après tout, avant

qu'il en hérite, Massey Manor était la propriété de ta mère. Ce sont ses ancêtres qui ont construit le manoir.

— C'est vrai, mais il tombe en ruine depuis des générations. Quand ma grand-mère a été obligée de le quitter à cause des fuites dans le toit, ma mère et elle n'occupaient déjà plus que deux pièces depuis des années. Du côté des Massey, personne n'a jamais eu le sens pratique.

— Toi, en revanche, tu as des idées fantastiques, et tu as su mobiliser les gens.

Gwenna eut un sourire ravi.

— Merci, mais sans le soutien de mon père, la collecte de fonds n'aurait pas eu un tel succès. C'est à son influence et à ses nombreuses relations que nous devons les promesses de don les plus importantes. Il a fait un travail fantastique.

— Pas étonnant que tu sois encore célibataire ! Tu as une véritable vénération pour ton père. A tes yeux, aucun homme ne sera jamais à la hauteur.

En chemin vers l'ancien presbytère, Gwenna repensa à cette réflexion.

Joyce se trompait.

Si elle était encore célibataire, cela n'avait rien à voir avec son père. Mais elle n'avait pas envie de partager son secret. C'était trop intime... Cependant, son amie avait raison sur un point : elle tenait son père en très haute estime. C'était un homme exceptionnel, qui n'avait pas hésité à la recueillir à la mort de sa mère, malgré l'opposition de son épouse d'alors. Celle-ci, refusant de cohabiter avec la fille illégitime de son mari, avait d'ailleurs demandé le divorce quelques mois plus tard. Combien d'hommes étaient capables d'un tel sacrifice ? Bien sûr, comme tout le monde, il avait des défauts. Ainsi, dans sa jeunesse, son penchant pour les femmes l'avait poussé à avoir plusieurs aventures extraconjugales. Isabel Massey, sa mère, n'avait pas été la seule à succomber à son charme.

Le lendemain matin, Gwenna regarda avec une immense fierté son père poser pour les photographes devant l'entrée de Massey Manor. Donald Hamilton avait dépassé la cinquantaine,

mais il paraissait beaucoup plus jeune. Avec ses cheveux grisonnants et son teint hâlé, c'était encore un bel homme.

Il prononça un petit discours plein d'esprit devant les caméras d'une chaîne de télévision locale et répondit ensuite aux questions des journalistes. Eva Hamilton et ses deux filles, Penelope et Wanda, l'entouraient, ravies d'être sous les projecteurs. Gwenna resta modestement à l'écart. Sa belle-mère et ses filles n'auraient pas apprécié qu'elle se joigne à eux, et elle n'avait aucune envie d'exposer son père à leurs récriminations.

— Tiens, voilà le commissaire Clarke, commenta derrière elle un membre du Comité pour la mise en valeur des jardins de Massey Manor. Je ne savais pas que les fonctionnaires de police participaient à la fête.

Gwenna tourna la tête et vit le commissaire descendre de voiture en compagnie de deux policiers en uniforme et se diriger vers son père, à qui il adressa quelques mots. Manifestement contrarié, Donald Hamilton déclara d'une voix forte que c'était insensé. Puis, un sourire crispé aux lèvres, il suivit le commissaire jusqu'à la voiture, escorté par les journalistes, qui semblaient accorder un vif intérêt à la scène. Un silence impressionnant gagna peu à peu la foule, ce qui permit à Gwenna d'entendre le commissaire parler de « preuves indiscutables ».

Puis, incrédule, elle vit son père monter dans la voiture.

Plus tard dans l'après-midi, confortablement installé dans sa suite de l'hôtel Peveril House, Angelo Riccardi regarda l'enregistrement qui lui avait été remis par la chaîne de télévision. Quelle satisfaction de voir Hamilton tomber en public de son piédestal immérité !

Une semaine plus tôt, Angelo avait racheté Furnridge Leather, la fabrique de meubles dans laquelle travaillait Hamilton. Il avait ensuite chargé deux de ses collaborateurs de procéder à un audit. Comme il s'y attendait, ce dernier avait révélé des anomalies dans les comptes.

Cette victoire avait été presque trop facile.

Cependant, l'arrestation de l'homme qui avait ruiné puis abandonné sa mère n'était que la première étape de sa vengeance.

2.

Consternée par les récriminations d'Eva et de ses filles, Gwenna regardait son père, le cœur serré. La tête rentrée dans les épaules, la mine défaite, Donald Hamilton n'était plus que l'ombre de lui-même. En trois jours, il semblait avoir vieilli de dix ans. Trois jours au cours desquels le monde dans lequel elle vivait avait volé en éclats, et avec lui quelques-unes de ses convictions les plus profondes.

Donald Hamilton avait été mis en examen pour détournement de fonds et faux en écriture. On l'avait par ailleurs informé que d'autres chefs d'accusation risquaient d'être retenus contre lui par la suite. Au début, tout le monde avait pris sa défense. Non seulement sa famille, mais aussi ses amis et ses voisins, car il était très populaire dans le village. Ses collègues, en revanche, ne lui avaient pas apporté leur soutien, ce qui avait soulevé l'indignation. Puis on s'était dit qu'ils devaient avoir peur pour leur emploi. Furnridge Leather, la fabrique de meubles dans laquelle il exerçait la fonction de codirecteur, venait d'être rachetée par Rialto, la puissante multinationale dirigée par Angelo Riccardi. La notoriété de ce dernier avait valu à l'affaire une abondante couverture médiatique.

Après avoir nié avec véhémence les faits qui lui étaient reprochés, Donald Hamilton avait fini par reconnaître sa culpabilité. Incapable de comprendre comment le père qu'elle admirait tant avait pu s'abaisser à commettre un vol, Gwenna avait été dévastée. Néanmoins, elle était fière qu'il ait choisi d'assumer ses responsabilités. Lorsqu'il avait été enfin auto-

risé à regagner son domicile, il s'était enfermé avec elle dans son bureau pour lui parler seul à seul. La mine sombre, il lui avait confié que son train de vie extravagant l'avait amené à accumuler des dettes auxquelles il ne pouvait plus faire face.

« Je sais bien que je n'aurais jamais dû, mais un jour j'ai pris un peu d'argent dans la caisse de Furnridge Leather pour me dépanner. Bien entendu, j'avais l'intention de le rembourser. Malheureusement, Penelope m'a pris au dépourvu avec son grand mariage qui a coûté une fortune. Et quelques mois plus tard, quand le mariage en question a tourné au fiasco, sa mère a de nouveau dépensé une fortune pour la consoler. Ensuite, Wanda a eu besoin d'argent pour créer son école d'équitation. Comme tu le sais, ça s'est également terminé par un désastre et cette histoire m'a fait perdre une somme insensée. Bien sûr, je suis conscient d'avoir commis une grave erreur. Mais, vois-tu, je n'ai jamais été très doué pour refuser de faire plaisir aux gens que j'aime. Et j'aime tellement Eva ! Je ne sais pas ce que je deviendrais si elle me quittait... »

Gwenna réprima un soupir. Après cette conversation édifiante avec son père, les reproches dont sa belle-mère et ses filles accablaient celui-ci étaient insupportables.

— Ils ont gelé tes comptes bancaires ! Je n'ai pas reçu mon argent de poche, ce mois-ci. Par quel miracle suis-je censée payer mes dépenses ? demanda Penelope, d'un ton indigné.

Peut-être était-il temps que Penelope envisage de gagner sa vie ? songea Gwenna avec dérision. A vingt-deux ans, la jeune femme travaillait de temps à autre comme mannequin, mais elle considérait sa carrière comme un hobby et comptait sur son beau-père pour financer ses achats extravagants. Quant à Wanda, sa cadette de deux ans, elle n'avait jamais gardé un emploi plus de deux mois.

— Et les traites de ma voiture de sport ? intervint cette dernière, sur le même ton que sa sœur. Où vais-je trouver l'argent pour les payer ?

Eva Hamilton darda sur son mari un regard accusateur.

— Jamais je n'aurais imaginé me trouver un jour dans une situation aussi humiliante. Avec mon premier mari, je n'ai jamais manqué de rien !

Le cœur de Gwenna se serra. Quelle remarque cruelle ! Si Eva le quittait, son père ne s'en remettrait jamais.

Affaissé dans son fauteuil, Donald Hamilton subissait toutes ces attaques sans réagir.

— Si seulement tu n'avais pas avoué ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Avec un bon avocat, nous aurions pu contester les chefs d'accusation, lança Penelope, d'un ton rageur.

— Nous aurions peut-être eu une chance si Furnridge Leather appartenait encore à John Ridge, commenta sombrement Donald Hamilton. Mais Angelo Riccardi a la réputation d'être impitoyable.

— Tu as eu raison d'avouer, intervint Gwenna avec chaleur. Je suis sûre que tu te sens mieux à présent que tu as soulagé ta conscience.

— Qui t'a mis des idées aussi stupides dans la tête ? s'exclama sa belle-mère, d'un ton méprisant. Sûrement pas ta mère, en tout cas... Quand on a été pendant des années la maîtresse d'un homme marié, on peut difficilement enseigner la morale à sa fille !

Gwenna devint écarlate. Pendant toute son enfance elle avait subi des sarcasmes à cause de son statut d'enfant illégitime. Bien sûr, au début de leur liaison, sa mère ignorait que Donald Hamilton était marié. Mais cette pensée ne l'aidait pas à surmonter la honte qu'elle ressentait encore.

— Ecoutez, je suis venue pour...

— Te mêler de ce qui ne te regarde pas ? coupa Wanda, d'un ton acerbe.

— Pour que nous essayions tous ensemble de réfléchir au meilleur moyen d'affronter la situation, insista Gwenna avec détermination. Si nous parvenons à rembourser l'argent, papa pourra peut-être échapper aux poursuites. Nous pourrions vendre Massey Manor et la pépinière. Il y a aussi l'appartement de Londres...

Cette dernière suggestion déclencha des protestations scandalisées de la part des trois femmes, qui utilisaient fréquemment l'appartement en question. En revanche, pour la première fois depuis son arrestation, Donald Hamilton parut reprendre espoir. Il considéra sa fille unique avec intérêt.

— Tu penses que cela pourrait être une solution ?

Gwenna hocha vigoureusement la tête.

— Mais, si je vends Massey Manor, tu perdras la pépinière et ton logement. Es-tu vraiment prête à accepter ça pour moi ?

— Bien sûr ! Il y a aussi cette maison...

— Elle est à moi ! hurla Eva. Il est hors de question que je la vende ou que je l'hypothèque !

Gwenna marmonna des excuses. Elle ignorait ce détail...

Soudain, le téléphone sonna. C'était la police, qui voulait interroger de nouveau Donald Hamilton pour un complément d'information. Devant le visage livide de son père, le cœur de Gwenna se serra.

Elle se leva.

— Je vais aller à Furnridge Leather pour intercéder en ta faveur auprès d'un responsable, annonça-t-elle avec une assurance qu'elle était loin de ressentir.

— Tu perds ton temps, marmonna son père. Je suis fichu.

Angelo prit la tasse de café en ignorant le sourire aguicheur de la secrétaire, qui se penchait délibérément pour lui offrir une vue imprenable sur la naissance de ses seins. N'avait-elle donc aucune décence ? se demanda-t-il avec humeur. Si elle avait fait partie de son propre personnel, il l'aurait licenciée sur-le-champ. Ne jamais mêler le sexe et le travail était un principe fondamental. Il appréciait énormément les femmes... en dehors des heures de bureau. Jamais il ne les laissait empiéter sur sa vie professionnelle.

Debout devant la fenêtre qui donnait sur la réception située au rez-de-chaussée de Furnridge Leather, il écoutait les suggestions hésitantes de ses collaborateurs pour remettre l'entreprise sur pied en collaboration avec le précédent propriétaire, John Ridge. De temps en temps, il intervenait pour rejeter les idées les plus irréalistes. Il y avait plus de dix ans qu'il n'avait pas racheté une société aussi peu importante et ses collaborateurs avaient un peu de mal à s'adapter aux circonstances. La tâche était d'autant plus ardue que le trou dans la comptabilité était considérable. Peu importait. Une

solution, il en trouverait une. Mais, d'ici là, deux mille employés qui craignaient pour leur avenir avaient une excellente raison de haïr Donald Hamilton...

Le regard distrait d'Angelo fut soudain attiré par une jeune femme qui s'approchait du comptoir de la réception. Il tressaillit. Ces longs cheveux blonds noués sur la nuque, ce port de tête gracieux, ce profil parfait... Pas de doute, c'était Gwenna, la jeune beauté qu'il avait croisée dans le village le plus isolé du Somerset. Avait-elle aperçu sa limousine lorsqu'il était reparti l'autre jour ? Avait-elle été impressionnée par ce signe extérieur de richesse ? Ou bien avait-elle été plus sensible à son charme qu'elle avait voulu le laisser paraître ?

En tout cas, à présent, elle savait visiblement qui il était, et elle avait décidé de lui épargner la peine de la rechercher. C'était un peu décevant. Lui qui s'était dit que, pour une fois, il serait peut-être obligé de faire un effort pour attirer une femme dans son lit...

Il fut interrompu dans ses pensées par la sonnerie du téléphone. L'appel était pour John Ridge.

Lorsque le vieil homme raccrocha, il marmonna d'un air embarrassé :

— La fille de Donald Hamilton, Gwenna, est à la réception. Elle demande à voir un responsable. Quelqu'un veut-il la recevoir ?

Angelo se figea. Lorsqu'il avait étudié le dossier de Donald Hamilton, il n'avait pas été frappé par ce prénom.

— La fille d'Hamilton ?

— Sa fille unique, oui. Elle est charmante, et je crains de ne pas savoir quoi lui dire.

— Il n'y a rien à dire, en effet, commenta un des conseillers de Rialto d'un ton sarcastique.

— Je la recevrai dans un quart d'heure, déclara Angelo.

Une jeune fille charmante ? Oui, il pouvait le confirmer. Indifférent à la surprise manifeste de ses collaborateurs, il consulta son ordinateur portable. En effet, Donald Hamilton avait bien une fille : Jennifer Gwendolen Massey Hamilton, âgée de vingt-six ans. Angelo réprima un sourire satisfait.

Même un fraudeur sans scrupule devait beaucoup aimer sa fille unique...

Gwenna s'assit avec anxiété dans un fauteuil de la réception. Elle avait été accueillie avec une hostilité palpable. De toute évidence, elle récoltait ce que son père avait semé. Les minutes passèrent, accroissant sa nervosité. Puis, à sa grande surprise, on lui annonça qu'Angelo Riccardi, le milliardaire à la tête de Rialto, allait la recevoir. Jamais elle n'aurait imaginé qu'un personnage aussi puissant s'impliquerait personnellement dans la gestion d'une société de taille aussi modeste ! L'estomac noué, elle suivit une secrétaire dans un couloir familial et passa devant la porte de l'ancien bureau de son père avant d'être invitée à entrer dans la salle du conseil.

— Bonjour, mademoiselle Hamilton, déclara Angelo d'un ton neutre, en observant attentivement la stupéfaction qui se peignait sur le visage de sa visiteuse.

Ou bien c'était une excellente comédienne, ou bien elle était réellement surprise et incapable de le cacher.

— Vous...

— Je suis Angelo Riccardi.

— Mais... c'est impossible !

Incapable de s'en empêcher, Gwenna promena un regard ébloui sur son visage, de nouveau fascinée par ses yeux mordorés, ses pommettes hautes, son nez droit et sa bouche sensuelle. Un trouble étrange s'empara d'elle, tandis qu'une douce chaleur l'envahissait.

Elle s'efforça de se ressaisir.

— Puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de cette visite ? demanda Angelo, amusé malgré lui.

Impossible qu'elle joue la comédie. De toute évidence, elle ne s'attendait pas à le trouver dans ce bureau et elle était incapable de masquer sa confusion. Apparemment, elle n'avait pas hérité de la fourberie d'Hamilton.

— Je suis venue vous parler de mon père.

— Vous croyez vraiment que ça peut m'intéresser ?

Gwenna se raidit.

— Il a travaillé ici pendant longtemps et...

— ... il en a profité pour se servir dans la caisse. Pourtant, John Ridge le traitait plus comme un ami que comme un employé. Il avait en lui une confiance absolue et il ne comprenait pas pourquoi l'entreprise ne faisait pas plus de bénéfices malgré une augmentation constante de la productivité. C'est pour cette raison qu'il a fini par vendre.

Le sang se retira du visage de Gwenna et elle baissa les yeux. Non seulement elle était incapable de masquer ses sentiments, mais elle avait une sensibilité à fleur de peau, songea Angelo avec satisfaction. Deux points faibles dont il allait tirer parti.

— A présent qu'il sait que sa confiance a été trahie, il est très amer, poursuivit-il sans pitié.

— Mon père est rongé de remords. Je sais bien que ça ne change rien...

— En effet, mademoiselle Hamilton. Ça ne change strictement rien. En ce moment même, mes collaborateurs essaient de trouver un moyen de sauver cette société sans procéder à des licenciements massifs.

Gwenna sentit son estomac se nouer. Elle n'avait pas imaginé que les malversations de son père pourraient avoir des conséquences aussi désastreuses ! S'il y avait des licenciements, ce serait catastrophique. Furnridge Leather était le principal employeur de la région.

— Je ne savais pas... Je... J'ignorais sincèrement que la situation était aussi grave.

— Votre père a détourné une somme considérable.

— C'est justement l'objet de ma visite. Je suis venue pour... discuter de la façon dont cet argent pourrait être remboursé.

— Remboursé ? répéta Angelo en promenant sur Gwenna un regard appréciateur.

Elle était vraiment fascinante. Même son tailleur-pantalon sans forme ni couleur ne parvenait pas à ternir l'éclat de sa beauté.

Troublée par la lueur qui brillait dans les yeux mordorés de son interlocuteur, Gwenna déglutit péniblement. Pourquoi cet homme la déstabilisait-il à ce point ? Si elle avait la gorge

sèche et l'estomac noué, ce n'était pas seulement dû à l'appréhension... D'autant plus que d'autres sensations, tout à fait inhabituelles, l'envahissaient insidieusement. Ce n'était pourtant pas le moment ! Que lui arrivait-il ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Mon père possède des biens qui pourraient être vendus, dit-elle.

— Si ces biens ont été achetés avec de l'argent volé et si votre père est reconnu coupable par un tribunal, ils seront saisis et vendus.

Le cœur de Gwenna se serra. N'y avait-il donc aucun espoir d'éviter un procès à son père ?

— Je l'ignorais.

Conscient du trouble de la jeune femme, Angelo continuait de la contempler avec délectation, tout en réfléchissant. En réalité, les tribunaux hésitaient souvent à saisir des biens personnels, en particulier quand le fraudeur était marié. Or, la perspective de dépouiller Donald Hamilton de tous ses biens était particulièrement réjouissante. Si en prime il séduisait sa fille, il ferait coup double...

— Cependant, l'instruction de ce genre d'affaire peut s'étendre sur plusieurs années, ajouta-t-il d'un ton neutre. Or, cette entreprise n'a pas les moyens d'attendre.

Une lueur d'espoir se ralluma dans les yeux bleu faïence de la jeune femme.

— Mon père est prêt à vendre ses biens pour rembourser sa dette.

— C'est un voleur, pas un débiteur. Par ailleurs, je suis désolé de vous décevoir, mais vendre des biens peut prendre beaucoup de temps également.

Gwenna se mordit la lèvre.

— Oui... sans doute.

Angelo feignit d'hésiter quelques secondes avant de déclarer d'une voix suave :

— Il y aurait éventuellement une autre solution, plus rapide... Votre père pourrait me céder ses biens — après estimation de leur valeur par un expert, bien sûr — afin que je reverse directement la somme correspondante dans

les caisses de Furnridge Leather. Mais, dites-moi, si vous envisagez un arrangement de ce genre, c'est pour éviter à votre père d'être poursuivi en justice, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr.

— Hélas, je crains de ne pouvoir vous donner satisfaction sur ce point. Personnellement, j'estime que tout délit doit être puni par la loi.

— Mais vous avez dit vous-même que cette entreprise n'avait pas les moyens d'attendre ! protesta Gwenna avec feu. Cet argent permettrait d'éviter les licenciements ! Ça ne compte pas pour vous ?

Elle était décidément fantastique, songea Angelo, ravi. Son indignation n'était pas feinte et révélait une fougue très prometteuse. Quel plaisir ce serait de la débarrasser de cet horrible tailleur puis de dénouer ses épaisses boucles blondes pour les voir ruisseler sur ses seins nus... S'efforçant d'ignorer l'éveil de sa virilité, il répliqua :

— Il est rare que les bons sentiments et les affaires aillent de pair. Pour que j'accepte un arrangement, il faudrait que ce dernier m'apporte un certain bénéfice. Or, votre proposition n'est pas assez intéressante pour me tenter.

Gwenna fut submergée par un immense découragement. Jamais elle ne s'était sentie aussi impuissante... Son domaine, c'était l'horticulture. Elle avait étudié avec enthousiasme, acquis plusieurs diplômes et créé la pépinière dans la foulée. Au milieu des plantes, elle se sentait chez elle. Aujourd'hui, dans ce bureau, pour la première fois de sa vie, elle prenait cruellement conscience de son manque d'expérience : elle ne connaissait rien au monde des affaires et n'avait pas la moindre idée de la manière dont il fallait s'y prendre pour négocier avec un homme aussi puissant... et impressionnant.

— Que faudrait-il pour... vous tenter ? demanda-t-elle d'une voix hésitante.

— Vous.

Elle tressaillit.

— Excusez-moi... je... je ne vous suis pas.

— C'est vous que je veux.

Le souffle coupé, elle déglutit péniblement. Non... C'était

impossible. Elle avait mal compris. Certes, il l'avait invitée à dîner, l'autre jour, mais...

— Vous voulez dire que... vous voudriez... coucher avec moi ?

Elle sentit ses joues s'enflammer et se maudit. Pourquoi ne parvenait-elle pas à masquer son embarras ?

Angelo arqua les sourcils.

— Bien sûr. Quoi d'autre ?

Elle le fixa avec incrédulité.

— C'est une plaisanterie ?

— Je n'ai pas l'habitude de plaisanter.

— Vous voulez dire que si je couche avec vous, vous renoncerez à poursuivre mon père en justice ?

— Oui.

— Mais c'est immoral !

— Nous sommes adultes l'un et l'autre et vous êtes libre de refuser.

Elle serra les dents. Peu à peu, la stupéfaction laissait place à la colère.

— Ça vous amuse de m'insulter ?

— Ce que vous prenez pour une insulte, beaucoup de femmes le considéreraient comme un compliment.

Angelo eut un sourire charmeur.

— Et elles sauteraient sur l'occasion sans hésiter.

Gwenna se hérissa. Quel mufle ! Cette désinvolture, cette arrogance, cette voix suave... toute cette panoplie de séducteur professionnel était insupportable !

— Eh bien, pas moi ! J'ai un peu plus d'amour-propre, voyez-vous !

— Ce qui vous rend encore plus désirable.

Elle releva le menton.

— Vous faites partie de ces hommes qui désirent d'autant plus une femme qu'ils ne peuvent pas l'avoir ?

Réprimant un sourire, Angelo soutint le regard étincelant des yeux bleu faïence. Décidément, cette jeune femme était de plus en plus surprenante. Et elle avait un cran qu'il n'aurait jamais soupçonné.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais été confronté à ce genre de problème, répondit-il franchement.

— Eh bien, il y a un début à tout, rétorqua-t-elle en tournant les talons. Je ne suis pas prête à utiliser mon corps comme monnaie d'échange, monsieur Riccardi.

— Dans ce cas, votre père devra aller en prison.

Gwenna se figea.

Partagée entre l'envie irrésistible de partir en claquant la porte et la conviction que c'était un luxe qu'elle ne pouvait pas s'offrir, elle sentit sa gorge se nouer. Imaginer son père en prison était insupportable. Il avait déjà perdu tellement de choses... Son travail, sa réputation, ses amis. Et son mariage risquait fort de s'ajouter à cette liste. Certes, il avait commis un délit impardonnable. Mais comment oublier qu'il lui avait ouvert sa porte lorsqu'elle s'était retrouvée seule à la mort de sa mère ? Elle lui devait tant !

Lorsque Isabel Massey était tombée enceinte de Donald Hamilton, elle s'était imaginé qu'il allait quitter sa femme, avec laquelle il n'avait jamais eu d'enfant. Très vite, elle avait perdu ses illusions. Non seulement il n'avait pas envisagé un seul instant de divorcer, mais elle avait découvert qu'elle n'était pas sa seule maîtresse. Le cœur brisé, elle s'était résignée à élever sa fille seule. Huit ans plus tard, elle avait trouvé la mort dans un accident de voiture. Donald Hamilton avait alors recueilli sa fille illégitime, malgré l'opposition farouche de son épouse, qui avait fini par le quitter.

Pas une seule fois son père ne lui avait rappelé le prix qu'il avait payé pour avoir refusé de l'envoyer à l'orphelinat, se rappela Gwenna, le cœur serré. Et, malgré son remariage avec Eva, elle s'était toujours sentie coupable. Aujourd'hui encore, elle s'estimait redevable envers lui pour le sacrifice qu'il avait fait à l'époque.

— Avant de partir, écoutez-moi jusqu'au bout.

Arrachée à ses souvenirs par la voix profonde d'Angelo Riccardi, elle tressaillit. Pivotant lentement sur elle-même, elle lui fit face.

— Si je récupère des biens d'une valeur suffisante pour

éponger le déficit de Furnridge Leather et si vous devenez ma maîtresse, j'abandonnerai les poursuites contre votre père.

Elle serra les dents. Ce marché était ignoble ! Elle ne pourrait jamais s'y résoudre. C'était contraire à tous ses principes. Et pourtant... Avait-elle vraiment le choix ? Elle inspira profondément.

— Je trouve votre proposition tout à fait révoltante, mais si, en couchant une fois avec vous, je peux aider mon père...

— Une fois ne suffira pas.

Gwenna eut l'impression qu'un énorme rocher lui tombait sur la tête. Que voulait-il, exactement ? Une vraie liaison ? Une liaison durable ? Non, c'était impossible. Sans doute prenait-il un malin plaisir à la tourmenter. Et, de toute façon, il devait avoir l'habitude de fréquenter des femmes beaucoup plus sophistiquées qu'elle... et beaucoup plus expérimentées ! Relevant le menton, elle plongea son regard dans celui d'Angelo Riccardi. Si les yeux étaient vraiment le miroir de l'âme, cet homme n'avait pas une once de sensibilité.

— Je me ferai une raison, déclara-t-elle avec un calme qui la surprit elle-même.

Angelo Riccardi arqua les sourcils, manifestement déconcerté. Puis il éclata de rire.

— J'aime votre sens de l'humour, *cara* !

— Malgré tout, j'ai besoin de savoir pendant combien de temps devra durer notre... arrangement.

A son grand dam, Angelo fut assailli par une bouffée de colère. Cette fille ne pouvait pas être aussi réticente qu'elle le prétendait ! Elle jouait forcément la comédie. Cependant, son attitude commençait à devenir insultante... Eh bien, il allait la faire changer de ton. Et le jour où il en aurait terminé avec elle, elle le supplierait de ne pas la quitter.

— Il devra durer aussi longtemps que votre compagnie me sera agréable.

— Vous croyez pouvoir trouver agréable la compagnie d'une femme qui vous hait ?

Gwenna eut le souffle coupé par l'étincelle qui s'alluma dans les yeux mordorés d'Angelo.

— Ne vous inquiétez pas. Je vous promets que ce n'est pas de la haine que vous ressentirez, répliqua-t-il d'un ton crispé.

De toute évidence, elle avait blessé son amour-propre, songea Gwenna avec une certaine satisfaction. De son point de vue, elle aurait dû être flattée qu'il s'intéresse à elle, comme une domestique qui aurait attiré l'attention du châtelain, à une époque plus ancienne.

Elle fut assaillie par une bouffée de haine d'une telle intensité qu'elle en eut le vertige. Du calme, se dit-elle aussitôt. Angelo Riccardi lui donnait une chance d'éviter un procès à son père. Si elle refusait sa proposition, combien de temps ce dernier risquait-il de croupir en prison ? Comment supporterait-il d'être privé de liberté pendant des années ? Nul doute qu'à sa sortie il serait un homme brisé. Alors que si elle acceptait le marché de Riccardi, il pourrait commencer une nouvelle vie. De quel droit lui refuserait-elle cette chance de se racheter ?

— J'attends une réponse immédiate, ajouta Angelo sans masquer son impatience.

Elle prit une profonde inspiration.

— Ma réponse est oui... Je ne peux pas me permettre de refuser votre proposition.

Il tendit la main.

— Mais ça ne m'empêche pas de la trouver indigne, ajouta-t-elle avec un mouvement de recul.

Il s'avança vers elle. Avant qu'elle ait le temps de deviner son intention, il referma une main sur sa nuque et s'empara de sa bouche. Médusée, Gwenna resta figée pendant quelques secondes, puis une vive chaleur surgit du plus profond d'elle-même se répandit dans tout son corps. C'était une sensation si intense qu'elle vacilla sur ses jambes en laissant échapper un gémissement.

Quittant ses lèvres, Angelo promena sur son visage enflammé un regard narquois.

— Mes avocats prendront contact avec vous. Si leurs conclusions concernant les biens de votre père sont satisfaisantes, je vous appellerai.

3.

Donald Hamilton secoua la tête d'un air abattu.

— Il ne me restera rien.

— Les estimations ne sont pas à la hauteur de tes espérances ? demanda Gwenna avec anxiété.

— Non.

— Même pour Massey Manor et la pépinière ?

— La propriété est classée, lui rappela Donald. Elle est soumise à une réglementation très stricte qui restreint les possibilités d'exploitation. Ce qui réduit sa valeur marchande. En créant la pépinière, tu as fait un travail extraordinaire, mais...

— Ce n'est pas une activité très rentable.

— Malgré tout, si vendre me permet d'éviter un procès, je peux difficilement me plaindre, n'est-ce pas ? déclara son père d'un ton plus enjoué. Et je suis ravi pour toi. Ce qui t'arrive est fantastique.

« Fantastique » ? Gwenna sentit ses joues s'enflammer. Ce n'était pas le terme qu'elle aurait employé ! Apparemment, son père n'avait pas saisi la nature exacte de l'accord qu'elle avait passé avec Angelo Riccardi... Dans son désir de ne pas le choquer, elle n'avait peut-être pas été assez explicite. Afin de masquer sa confusion, elle se baissa pour caresser Porky, couché à ses pieds.

— Il est vrai que tu es devenue une femme très séduisante, poursuivit Donald Hamilton avec un sourire ému. Je ne suis pas du tout surpris que le propriétaire de Rialto t'ait remarquée.

Gwenna se mordit la lèvre. Non, de toute évidence son

père n'avait pas compris la situation. Tant mieux. Elle avait bien fait d'enjoliver la vérité en prétendant être très sensible au charme d'Angelo Riccardi.

— Tu pourrais lui toucher un mot de ma situation financière, ajouta-t-il d'un ton désinvolte. Peut-être pas tout de suite, mais d'ici à une semaine ou deux, par exemple.

Elle tressaillit.

— Que veux-tu dire ?

— As-tu pensé à ce que sera ma vie quand je n'aurai plus un seul penny en poche ? Tu ne veux pas que je sois obligé de vivre aux crochets de ta belle-mère, comme un gigolo ? A mon âge, ce serait pathétique !

Le ton indigné de son père laissa Gwenna sans voix pendant quelques secondes.

— Je suis désolée, mais... j'avoue que la seule chose à laquelle j'ai pensé jusqu'à présent, c'est à t'éviter la prison.

Donald Hamilton prit un air peiné, comme si elle manquait cruellement de tact.

— D'accord, mais à présent que ce risque est écarté, la vie continue. Or, je risque d'avoir du mal à retrouver du travail.

— Sans doute, mais je ne vois pas comment je peux t'aider.

— Voyons, Gwenna, quand une femme plaît à un homme aussi influent qu'Angelo Riccardi, rien ne lui est impossible. L'idéal serait que je récupère mon poste à Furnridge Leather.

— Ton ancien poste ? s'exclama Gwenna, effarée.

— Oui. Non seulement ça me tirerait d'affaire, mais ça ferait taire les mauvaises langues.

Gwenna fut assaillie par une vive inquiétude. Son père aurait-il perdu le sens des réalités ?

— Papa, je suis désolée, mais je crains que ce soit impossible.

— Eh bien, dans ce cas, tu pourrais m'obtenir un poste équivalent dans une autre entreprise. Pourquoi es-tu aussi réticente ? Cela ne coûterait pourtant pas grand-chose à Riccardi de te rendre ce petit service.

Pour une fois, Gwenna fut soulagée de voir arriver Eva et ses filles. Elle n'avait pas autant d'influence sur Angelo Riccardi que le pensait son père, mais comment le lui faire

comprendre ? Comment lui expliquer que ses attentes étaient complètement irréalistes ?

— Tu continues à te promener en jean et en T-shirt comme une fille ordinaire ? lança Penelope d'un ton caustique. Angelo Riccardi n'a pas encore agité sa baguette magique pour te transformer en créature sexy ? A moins que les haillons l'excitent ?

Gwenna réprima un soupir. Elle n'avait aucune envie de se demander ce qui pouvait exciter Angelo Riccardi ! Depuis qu'il l'avait embrassée, elle s'efforçait de penser à lui le moins possible. Comment ce baiser avait-il pu lui faire un effet aussi dévastateur, alors qu'elle haïssait cet homme ?

— En tout cas, tu es une sacrée veinarde ! marmonna Wanda en dardant sur elle un regard envieux. Quand je pense à tous les efforts que je fais pour plaire aux hommes... Vu la façon dont tu t'attifes, je ne comprends pas comment tu as réussi à attirer l'attention d'un milliardaire ! C'est vraiment déprimant.

— Oh, il se lassera très vite, prédit Eva d'un air dédaigneux. Gwenna se leva.

— Il faut que j'y aille. Je dois passer à la poste.

Elle quitta la pièce, mortifiée par l'hostilité des trois femmes. Le mépris cinglant de sa belle-mère était particulièrement dur à supporter.

Son père la suivit jusqu'à la porte.

— Pense à moi, implora-t-il en la serrant dans ses bras.

Le cœur lourd, Gwenna regagna la pépinière en camionnette. Malheureusement, elle ne pouvait rien faire de plus pour son père. Il faudrait qu'il s'habitue à l'idée que plus rien ne serait jamais comme avant. Même si ce n'était pas facile. Pour sa part, elle avait du mal à accepter l'idée que sa vie était bouleversée à tout jamais. Elle n'aurait bientôt plus accès aux jardins dans lesquels elle avait grandi, et la pépinière qu'elle avait créée risquait fort de disparaître. Sans compter qu'elle allait être obligée de déménager...

Son portable sonna au moment où elle finissait de ranger

dans la réserve les graines et les bulbes commandés par correspondance et qu'elle venait de récupérer à la poste. En voyant s'afficher le nom de son correspondant, elle se détendit et regagna la boutique, un large sourire aux lèvres. Son ami Toby James, qu'elle avait connu lorsqu'ils étaient encore étudiants, lui annonça qu'il se trouvait en Allemagne. Architecte paysagiste, il avait acquis une réputation qui dépassait les frontières et partait souvent en mission à l'étranger. Ainsi, elle le voyait beaucoup moins souvent qu'elle ne l'aurait souhaité.

— On m'a mis au courant pour ton père, déclara Toby. Tu dois être effondrée. Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ?

— Je ne voulais pas t'ennuyer avec ça.

— M'ennuyer ? Voyons, Gwenna, les amis sont faits pour ça ! Combien de fois ai-je pleuré sur ton épaule ?

— Une seule, répondit-elle avec un pincement au cœur. Heureusement, papa ne devrait pas être poursuivi. Mais Massey Manor et la pépinière sont en vente.

— Quelle catastrophe ! Je n'arrive pas à y croire.

Gwenna ne put s'empêcher de sourire. Elle imaginait bien Toby, navré pour elle, se passant nerveusement la main dans les cheveux. Châtain aux yeux verts, il était très séduisant et plein d'humour. Ils avaient de nombreux points communs, et elle s'entendait à merveille avec toute sa famille. Malheureusement, il n'y aurait jamais que de l'amitié entre eux. Toby était homosexuel. Elle était déjà amoureuse de lui lorsqu'elle l'avait appris et, jusqu'à présent, elle n'avait encore rencontré aucun homme capable de rivaliser avec lui.

A quelques mètres de la boutique, Angelo descendit de sa limousine. Il promena un regard dédaigneux sur les deux serres et le bout de terrain qui constituaient la pépinière, puis se dirigea vers l'entrée de la boutique. Il vit Gwenna avant de franchir le seuil. Vêtue d'un T-shirt blanc et d'un jean cigarette qui gainait des jambes interminables, elle discutait au téléphone, appuyée contre le comptoir. Son superbe visage était illuminé par un sourire éclatant.

Un jour, il aurait droit lui aussi à ce genre de sourire, se jura-t-il aussitôt.

— J'ai l'impression que ça fait des siècles que je ne t'ai pas vu... Tu me manques, tu sais.

Angelo se figea sur le seuil. A qui parlait-elle ? Son amant ? Les yeux brillants, la voix rauque, elle riait sans arrêt. Tout le portrait de la femme amoureuse en train de flirter. Il crispa la mâchoire, surpris d'être aussi contrarié.

— Pour l'instant, il n'y a pas grand-chose de plus à dire, déclara Gwenna, qui s'était bien gardée de parler à Toby de l'accord qu'elle avait passé pour éviter la prison à son père. Je te raconterai la suite à ton retour.

Au même instant, elle leva les yeux et faillit lâcher son portable. Angelo Riccardi ? Que faisait-il là ?

— Toby... il faut que je te laisse... je... je suis à la boutique et quelqu'un vient d'arriver, bafouilla-t-elle avant de couper la communication.

— Qui est Toby ? demanda Angelo en franchissant le seuil.

— Un ami.

Gwenna remit son portable dans sa poche, puis demanda d'un ton qu'elle espérait désinvolte :

— Que puis-je faire pour vous ?

A son grand dam, elle avait beaucoup de mal à respirer normalement. Tout son corps vibrait. Son cœur battait à tout rompre, de longs frissons la parcouraient, et les pointes de ses seins se hérissaient contre le tissu de son corsage... Pourquoi cet homme odieux lui faisait-il un tel effet ? se demanda-t-elle avec désespoir.

— J'aimerais que vous me fassiez visiter la propriété, déclara-t-il.

— Il n'y a pas grand-chose à voir.

— Peu importe.

Angelo fronça les sourcils en regardant le comptoir, sur lequel étaient posées des coupes de verre remplies de pétales de fleurs séchées.

— C'est ça qui sent aussi fort ?

— Oui, ce sont les échantillons des pots-pourris que je

confectionne. Ils se vendent très bien. Les gens viennent de très loin pour en acheter.

Devant la mine dédaigneuse d'Angelo, Gwenna sentit son cœur se serrer. Son manque d'intérêt était manifeste. Nul doute qu'il ne prendrait pas la peine de conserver la pépinière... Elle appela Porky, qui se trouvait dans la réserve. Le petit chien se dirigea tout droit sur Angelo, renifla ses chaussures, puis se précipita dehors en aboyant furieusement.

Gwenna vit alors deux voitures garées à quelques mètres de la pépinière et deux hommes vêtus de noir qui surveillaient manifestement les alentours. Elle se tourna vers Angelo.

— Qui sont ces gens ?

— Mes gardes du corps.

S'efforçant de masquer sa surprise, elle décida de les laisser se débrouiller avec Porky, qui continuait d'aboyer en leur tournant autour.

— Seule une toute petite partie des jardins est exploitée, déclara-t-elle. J'utilise l'ancien potager pour exposer les plantes que je cultive dans leur milieu naturel...

Elle s'interrompit brusquement, alors qu'Angelo lui prenait la main. Il examina ses paumes rugueuses et ses ongles abîmés.

— Quand j'ai appris que vous aviez créé une pépinière, je ne me suis pas douté que vous vous chargiez vous-même de tout le jardinage.

— C'est ce qui me plaît le plus, répondit-elle, au supplice.

A présent qu'il avait vu ce qu'il voulait voir, il aurait pu lui lâcher la main, non ?

— Vous menez une vie bien morne.

— Ce n'est pas mon avis.

— Mais vous avez du caractère.

Il plongea son regard dans le sien, tout en portant sa main à ses lèvres pour y déposer un baiser.

— Ça me plaît beaucoup, *gioia*.

Parcourue d'un long frisson, elle retira sa main d'un geste vif, mais le contact des lèvres d'Angelo y laissa une empreinte brûlante. Elle prit une profonde inspiration et se mit à parler avec animation du projet de mise en valeur des jardins.

Angelo l'écouta en silence. Pas question de donner son

accord à un projet qui n'offrait manifestement aucune perspective de profit. De toute façon, il n'était pas amateur d'espaces verts : il n'avait jamais eu le temps ni la patience de se promener dans la campagne pour admirer un paysage ou respirer le parfum des fleurs. Non, il avait en tête un tout autre genre de plaisir... Même en jean et en T-shirt, cette fille était sublime. Il avait hâte de la voir dans une tenue plus sexy... pour mieux la déshabiller. Sur sa peau, il avait senti un léger parfum très évocateur. Peut-être bien l'odeur naturelle d'un simple savon ? Cependant, elle avait une fâcheuse tendance à s'écarter avec nervosité dès qu'il s'approchait à moins de cinquante centimètres d'elle.

— Arrêtez !

Elle tressaillit.

— Arrêter quoi ?

Il glissa un bras autour de ses épaules.

— Monsieur Riccardi...

« Monsieur » ? Exaspéré, Angelo l'attira contre lui et captura ses lèvres avec fougue.

Le souffle coupé et les jambes tremblantes, Gwenna crut défaillir. La plaquant contre le vieux mur de pierre qui se trouvait derrière elle, il referma les mains sur ses fesses et la plaqua contre sa virilité pleinement éveillée. Submergée par une excitation mêlée de peur, elle laissa échapper un petit cri étouffé.

Tout à coup, il s'arracha à ses lèvres en jurant en italien.

— Votre chien !

Tout étourdie, elle s'efforça de reprendre ses esprits. Porky tirait avec frénésie sur la jambe du pantalon d'Angelo en grognant... Elle se baissa pour le prendre dans ses bras, reconnaissante de cette diversion.

— Il ne vous aime pas, on dirait !

— *Inferno!* C'est tout ce que vous trouvez à dire ? s'exclama-t-il, furieux.

— Je... Excusez-moi. Il vous a mordu ?

— Non. Heureusement pour lui ! Merci pour votre sollicitude !

Angelo tentait de réprimer sa colère. Mais aussi, pourquoi

s'être jeté sur cette femme comme il l'avait fait ? Perdre son sang-froid n'était pourtant pas dans ses habitudes ! Qu'avait-elle donc pour lui faire un tel effet ? Heureusement, dès qu'il aurait couché avec elle, il se laisserait très vite.

Les jambes tremblantes, Gwenna reposa son chien par terre. Comment avait-elle pu se conduire d'une manière aussi indécente ? Non seulement elle n'avait opposé aucune résistance à ce goujat, mais elle s'était abandonnée à son baiser sans aucune retenue ! Mieux valait ne pas imaginer ce qui serait arrivé si Porky n'avait pas eu la bonne idée d'intervenir...

Elle inspira profondément.

— Derrière ce mur, le jardin est en friche. Il n'y a plus rien à voir.

— Et le manoir ?

Elle conduisit Angelo jusqu'au bâtiment de style Regency où était née sa mère.

— Comment est l'intérieur ?

— Délabré. L'entrée a été condamnée pour des raisons de sécurité.

— De toute façon, je ne suis venu que pour une visite éclair, déclara Angelo alors qu'ils reprenaient le chemin de la pépinière. Je dois vous informer que votre père a été convoqué à une réunion cet après-midi.

Une vive anxiété étreignit Gwenna.

— Pour quelle raison ?

— L'inventaire de ses biens est incomplet. Il a dissimulé une partie de son patrimoine.

— C'est impossible !

Angelo darda sur elle un regard glacial.

— Je n'apprécie pas qu'on me fasse perdre mon temps. Mes avocats avaient demandé à votre père de leur communiquer la liste de tous ses biens.

— C'est ce qu'il a fait.

— Il a malencontreusement omis de mentionner son second appartement londonien. Ce qui est d'autant plus fâcheux que la valeur des biens mentionnés sur l'inventaire ne suffit pas à combler le trou qu'il a laissé dans les caisses de Furnridge Leather.

— Il doit y avoir une erreur...

— Je crains que non. Mes sources sont fiables.

Gwenna se mordit la lèvre, au comble de la confusion.

Angelo Riccardi semblait si sûr de lui !

— Je... je ne sais vraiment pas quoi vous dire.

— Ne vous inquiétez pas, notre marché tient toujours. Votre père me cédera les biens figurant sur l'inventaire et nous en resterons là.

— Etant donné les circonstances, c'est très généreux de votre part.

Angelo eut un sourire satisfait. Comme prévu, il venait de gagner l'estime de Gwenna. Et, de toute façon, Donald Hamilton avait commis au moins un autre délit, qui finirait par être découvert : il n'échapperait pas éternellement à la prison.

— Mon père est plus inconscient que malveillant, ajouta-t-elle d'un air contrit. Je ne sais pas ce qui lui arrive... peut-être est-ce la crise de la cinquantaine ? Sincèrement, j'ai du mal à comprendre sa conduite. Cependant, je peux vous assurer qu'il a été un père merveilleux. Il s'est également beaucoup impliqué dans la vie du village. Jusqu'à ces derniers temps, c'était un homme très apprécié.

De toute évidence, elle était sincère, songea Angelo en l'observant attentivement. Ce qui la rendait encore plus fascinante. Et très vulnérable... D'ici à quelques mois, elle aurait perdu toutes ses illusions. A cette pensée, il eut un pincement au cœur. Que lui arrivait-il ? se demanda-t-il aussitôt avec agacement. Il n'avait aucune raison de s'apitoyer sur le sort de cette jeune femme.

— J'ai prévu un logement pour vous, déclara-t-il.

Elle tressaillit.

— Un logement ?

— Un appartement, à Londres... Au dernier étage d'un luxueux immeuble.

— Je... Y a-t-il un jardin ? Porky a absolument besoin d'un jardin.

— Porky ?

— Mon chien.

Angelo réprima un soupir.

— Je paierai son séjour dans un chenil.

— Oh, non ! Il faut qu'il reste avec moi. Il refuse de manger quand je ne suis pas là. Je sais que ça peut être difficile à croire quand on n'a pas l'habitude des animaux, mais il est très émotif.

Angelo baissa les yeux sur le chien, qui creusait la terre avec enthousiasme. Pas question de cohabiter ne serait-ce que quelques heures avec cette horrible bestiole !

— Il ira au chenil. Mon assistante sélectionnera le meilleur.

— Mais si je ne suis pas avec lui, il ne mangera pas !

— C'est ridicule !

— Pas du tout...

— Inutile d'insister. Je suis contre les animaux en appartement.

Gwenna fut submergée par une profonde détresse. Deux ans plus tôt, alors qu'elle était partie en vacances, Porky s'était laissé mourir de faim. A son retour il n'avait plus que la peau sur les os. L'année suivante, Toby l'avait aidée à obtenir un passeport spécial pour qu'il puisse voyager avec elle. Depuis, elle ne s'était jamais séparée de lui. Serrant les dents, elle refoula ses larmes. La perspective de vivre sans Porky était déchirante, mais pas question de trahir son désarroi. De toute façon, il y avait de grandes chances pour que ça ne dure pas longtemps : nul doute qu'Angelo Riccardi se laisserait très vite d'elle.

Elle releva le menton.

— Si je comprends bien, je n'ai pas mon mot à dire.

— Vous pouvez exprimer des souhaits particuliers concernant votre logement.

C'était le moment ou jamais de se montrer exigeante, décida-t-elle aussitôt. Après tout, elle n'était pas pressée d'honorer leur accord.

— Je veux un jardin. Enfermée entre quatre murs en ville, je deviendrais folle.

— L'appartement dispose d'une grande terrasse avec une piscine à toit amovible.

— Ce n'est pas pareil. Il me faut un jardin.

Angelo poussa un soupir exaspéré. Un jardin ! Bien sûr,

c'était faisable, mais il faudrait prendre de nouvelles dispositions et repousser de quelques jours l'installation de Gwenna à Londres. Or, l'attente devenait de plus en plus insupportable. Il brûlait de posséder enfin cette beauté mystérieuse. Depuis leur première rencontre, il était régulièrement assailli par des visions d'un érotisme torride qui l'empêchaient de se concentrer sur ses affaires. Ça ne pouvait plus durer. Mais si elle voulait un jardin...

— D'accord. Tenez-vous prête à me rejoindre à Londres à tout moment.

« A tout moment » ? Gwenna pâlit. Mon Dieu, elle n'était pas prête ! Pas prête du tout... Comment avait-elle pu accepter un arrangement aussi insensé ? A présent, elle prenait toute la mesure de l'épreuve qui l'attendait. Comment allait-elle la supporter ?

— Inutile de vous donner des airs de martyr, ajouta Angelo d'un ton crispé. La comédie de la vierge effarouchée ne prend pas avec moi. Vous ne parviendrez pas à vous faire passer pour ce que vous n'êtes pas.

Elle eut l'impression de recevoir une gifle. Outrée, elle s'écria :

— Vous vous croyez très malin, n'est-ce pas ? Vous pensez sans doute avoir une grande expérience des femmes. Eh bien, vous vous trompez, figurez-vous ! Parce que je ne joue pas la comédie !

Au comble de la colère et de la confusion, elle baissa les yeux.

— Et ne vous avisez pas de faire le moindre commentaire ! prévint-elle d'un ton farouche.

Angelo la contempla avec stupéfaction. Était-ce pour cela qu'elle l'attirait à ce point ? Avait-il senti inconsciemment ce qui la différenciait des femmes qu'il fréquentait d'ordinaire ? Tout à coup, l'installer dans un appartement londonien pour la garder en permanence à sa disposition quand il aurait besoin de se détendre entre deux avions paraissait incongru. Le marché qu'ils avaient conclu semblait soudain totalement inapproprié... A peine cette pensée eut-elle effleuré l'esprit d'Angelo qu'il décida de l'oublier. Après tout, cet accord, elle

l'avait accepté. Pourquoi y renoncer ? D'autant plus que son attirance pour elle était partagée, il en avait eu la preuve les deux fois où il l'avait embrassée. Elle était peut-être effarouchée, mais pas insensible. Et, de toute évidence, elle avait un tempérament de feu qui ne demandait qu'à s'exprimer.

Le silence se prolongeait. Mortifiée par l'absence de réaction d'Angelo, Gwenna se maudit. Quelle idiote ! Pourquoi lui avait-elle révélé un de ses secrets les plus intimes ?

— Ecoutez, j'ai encore beaucoup de travail à la pépinière, déclara-t-elle d'un ton brusque. J'ai besoin de quelques jours pour me retourner avant de partir pour Londres.

— Vous avez jusqu'à la semaine prochaine. Quelqu'un vous tiendra au courant.

Angelo sortit une carte de sa poche.

— Si vous souhaitez me parler, voici mon numéro de portable. Vous pouvez m'y joindre à tout moment.

Gwenna prit la carte sans un mot. Pour quelle raison aurait-elle souhaité lui parler ? Mais peu importait. Dans l'immédiat, elle avait une question très importante à lui poser. Prenant son courage à deux mains, elle demanda :

— Quels sont vos projets pour les jardins et la pépinière ?

Il se contenta d'un haussement d'épaules.

Le cœur serré, elle sentit ses minces espoirs s'envoler. De toute évidence, il se moquait éperdument de l'avenir de Massey Manor. Il ne prenait même pas la peine de feindre le contraire... Ce qui n'avait rien de surprenant : c'était sans aucun doute le dernier homme sur Terre susceptible d'investir dans un projet aussi peu lucratif.

4.

Quatre jours plus tard, Gwenna était à Londres. Le lendemain de son arrivée, Delphine Harper, une élégante femme brune d'une trentaine d'années, vint la chercher à son hôtel. Cette collaboratrice d'Angelo Riccardi l'avait appelée plusieurs fois les jours précédents pour mettre au point les détails de son installation dans la capitale.

— Ma mission est de faire en sorte que la transition s'effectue en douceur pour vous, annonça-t-elle avec un sourire courtois. Vous avez plusieurs rendez-vous aujourd'hui, mais, avant tout, j'ai prévu une visite de la propriété que M. Riccardi vous a choisie.

« Que la transition s'effectue en douceur » ? Alors que son existence paisible était bouleversée par un véritable cataclysme ? La gorge de Gwenna se noua. La pépinière lui manquait déjà cruellement. Le jour où elle avait reçu la visite d'Angelo Riccardi, son père avait signé les documents par lesquels il lui cédait ses biens. Moins de vingt-quatre heures plus tard, un employé de Rialto était arrivé pour prendre en charge la pépinière. La rapidité avec laquelle s'était effectuée cette prise de pouvoir l'avait anéantie. D'autant plus qu'elle avait été obligée de libérer précipitamment son logement au-dessus de la boutique et de se réfugier à l'ancien presbytère, où Eva et ses filles l'avaient traitée comme une intruse.

Lorsqu'elle avait demandé des éclaircissements à son père au sujet de son second appartement à Londres, il avait poussé un profond soupir.

— J'avais caché son existence à tout le monde parce que je

craignais qu'Eva me demande de le vendre pour acheter une maison plus grande. Je voulais le garder pour notre retraite. Cependant, mes motivations n'étaient pas purement égoïstes : la locataire actuelle est une vieille dame dont le bail arrive bientôt à expiration. Je craignais que le changement de propriétaire l'oblige à quitter les lieux.

— Tu t'étais pourtant engagé à dresser l'inventaire complet de tes biens, avait-elle fait valoir. Cela a dû faire très mauvaise impression sur le service juridique de Rialto.

— Peut-être, mais si je ne protège pas mes intérêts, qui le fera ? avait rétorqué son père avec humeur.

Au souvenir de cette conversation, Gwenna réprima un soupir. De toute évidence, son père n'éprouvait aucun remords. Lui aurait-elle pardonné trop vite sa conduite ?

— Nous sommes arrivées.

La voix enjouée de Delphine Harper interrompit le cours de ses pensées. Elle descendit de voiture et regarda avec stupéfaction l'imposante demeure qui se dressait devant elle.

— C'est l'une des meilleures adresses de Londres, annonça la jeune femme en déverrouillant la porte. Chelsea est un quartier très agréable.

Gwenna pénétra dans un hall immense et promena autour d'elle un regard impressionné. Les piliers et l'escalier étaient-ils vraiment en marbre ?

— Cet hôtel particulier date de l'époque victorienne, mais il offre tout le confort d'un appartement récent. Climatisation, éclairage à commande vocale, home cinéma, et système de sécurité à la pointe de la technologie, bien sûr, précisa Delphine Harper.

Gwenna la suivit au sous-sol, qui abritait une piscine, une salle de sport et une cave à vins garnie de grands crus, puis dans les étages supérieurs, tous deux occupés par une succession interminable de chambres immenses et de salles de bains luxueuses.

— A présent, je vais vous montrer le jardin, qui vous intéresse tout particulièrement, je crois, déclara la jeune femme. Il est vaste, exposé plein sud et abrité des regards.

— Excusez-moi quelques minutes, il faut que j'appelle votre patron, bredouilla Gwenna.

Elle se réfugia dans une chambre et chercha dans son sac la carte que lui avait donnée Angelo.

— C'est Gwenna, dit-elle dès qu'il répondit. Excusez-moi de vous déranger.

Réprimant un sourire, Angelo fit signe à son assistante de le laisser.

— Vous ne me dérangez pas du tout, *gioia mia*.

— Vous m'aviez dit que vous me trouveriez une maison avec jardin, mais il doit y avoir une erreur. On vient de me faire visiter un hôtel particulier d'un luxe incroyable. Il doit y avoir au moins douze chambres !

Angelo fit pivoter son fauteuil pour admirer les gratte-ciel de Manhattan.

— Toutes mes propriétés doivent posséder trois caractéristiques essentielles. Espace, confort et sécurité.

— Peut-être, mais celle-ci est beaucoup trop grande ! A moins que... Vous n'envisagez pas d'emménager avec moi, n'est-ce pas ? demanda-t-elle, l'estomac noué.

— Bien sûr que non ! Ce n'est pas dans mes habitudes. Si cela vous déçoit, j'en suis désolé.

— Oh, non ! Pas du tout ! Mais justement... je n'ai pas besoin d'une maison aussi luxueuse.

Horripilé par le soulagement manifeste de Gwenna, Angelo réprima un juron.

— Vous voudriez peut-être que je vous emmène dans un hôtel minable qui loue des chambres à l'heure ?

Elle se mordit la lèvre. De toute évidence, elle l'avait irrité, et ce n'était certainement pas une bonne idée. Mieux valait éviter d'en rajouter en lui faisant remarquer que le cadre ne changerait rien à la nature de leurs relations et que, si le fait de se rencontrer dans un hôtel minable permettait d'écourter l'épreuve qui l'attendait, elle serait la dernière à s'en plaindre...

— Que ça vous plaise ou non, vous habiterez dans un hôtel particulier trop grand et trop luxueux pour vous. C'est clair ? ajouta-t-il d'un ton glacial.

— Oui.

— J'ai du travail. Je vous verrai à mon retour à Londres.

Angelo raccrocha, furieux. C'était un comble ! Cet hôtel particulier était censé lui faire plaisir et il l'avait choisi lui-même en raison de son splendide jardin. Jamais il ne s'était donné autant de mal pour une femme. C'était bien la peine !

Gwenna rejoignit sa guide et la suivit dans le jardin, un havre de paix dont elle ne parvenait pas à apprécier la beauté. Cette conversation avec Angelo avait été catastrophique. Elle n'aurait jamais dû l'appeler et elle n'était pas près de renouveler cette erreur ! De toute évidence, son opinion ne l'intéressait pas le moins du monde. A l'avenir, elle ne l'oublierait pas.

Delphine l'emmena ensuite au chenil où une réservation avait été effectuée pour Porky. Le confort dont bénéficiaient les animaux et l'assurance de recevoir des nouvelles quotidiennes ne suffirent pas à la rassurer. Elle précisa qu'elle ne recherchait qu'un hébergement épisodique pour son chien ; elle ne se séparerait de Porky que lors des visites d'Angelo, décida-t-elle. Or, à en juger par les commentaires de Delphine, l'emploi du temps de ce dernier ne lui permettrait pas de venir la voir très souvent.

Une semaine plus tard, à quelques minutes de son premier rendez-vous avec Angelo depuis qu'elle se trouvait à Londres, Gwenna était au comble de la nervosité. Il l'invitait à déjeuner, et ensuite ? Mieux valait ne pas y penser. Cette perspective était trop terrifiante. L'estomac noué, elle étudia son reflet dans le miroir du hall.

Sa robe blanche garnie d'un passepoil bleu était d'une élégance extrême. Elle portait la griffe d'un grand couturier, comme toutes les autres tenues sélectionnées par la conseillère en relooking qui avait été chargée de l'aider à choisir sa nouvelle garde-robe. Par ailleurs, elle avait passé la matinée dans un institut de beauté, où ses boucles blondes avaient été défrisées et disciplinées, son visage maquillé avec art et ses

sourcils épilés. Était-ce bien elle ? Elle avait beaucoup de mal à se reconnaître...

Depuis toujours, elle avait l'habitude de porter des tenues confortables et pratiques qui ne risquaient pas de souffrir de ses travaux de jardinage. Quant au maquillage, elle le réservait aux grandes occasions et se contentait d'une fine couche de mascara et de brillant à lèvres.

Mais, apparemment, Angelo avait prévu pour elle un programme complet destiné à la transformer en femme sophistiquée, plus digne de lui. Avant même de l'avoir rejointe, il lui faisait vivre un véritable enfer ! Elle éprouvait d'immenses difficultés à marcher avec des talons aiguilles, elle détestait les faux ongles et elle se sentait mal à l'aise en blanc parce qu'elle avait peur de se salir au moindre mouvement.

Mais à quoi bon se plaindre ? L'unique coup de téléphone qu'elle avait donné à Angelo Riccardi lui avait servi de leçon : ce dernier se moquait éperdument de ce qu'elle pouvait ressentir. Tout ce qu'il voulait, c'était la façonner à son goût.

— La voiture est arrivée, annonça la gouvernante en ouvrant la porte d'entrée.

Au bout d'une semaine dans les lieux, Gwenna avait toujours l'impression d'être à l'hôtel. Comment aurait-elle pu se sentir chez elle ? Elle n'avait pas l'habitude de vivre dans un cadre aussi prestigieux, ni d'être servie par des domestiques.

En tout cas, elle s'était rarement sentie aussi anxieuse, songea-t-elle en montant à l'arrière de la limousine. Angelo Riccardi s'imaginait-il vraiment qu'elle avait le cœur à déjeuner comme si de rien n'était ?

La sonnerie de son portable la fit tressaillir. C'était lui...

— Je risque d'avoir beaucoup de retard. Les contrôleurs aériens sont en grève.

— Oh...

— Je suis désolé. J'étais très impatient de vous voir. Je vous rappellerai dès que j'en saurai plus.

Après avoir raccroché, Gwenna donna au chauffeur l'adresse du chenil. Tandis que la limousine roulait au pas dans les embouteillages, le beau visage d'Angelo, crispé par l'impatience, s'imposa à elle. Elle s'efforça de le chasser de

son esprit, mais à son grand dam n'y parvint pas. En fait, elle était partagée entre deux sentiments contradictoires, constatat-elle avec stupéfaction. Un immense soulagement, bien sûr, mais aussi une pointe de regret. Que lui arrivait-il ? D'accord, Angelo Riccardi était l'un des hommes les plus superbes qu'elle avait jamais rencontrés. Mais c'était aussi et surtout un individu méprisable qui n'avait pas hésité à la soumettre à un chantage odieux.

De nouveau, la sonnerie de son portable la fit tressaillir. En voyant qui l'appelait, elle se détendit.

— J'ai essayé de te joindre chez toi, mais je suis tombé sur ta belle-mère, expliqua Toby. Lui soutirer des informations n'a pas été facile. Depuis quand vis-tu à Londres avec un type dont je n'ai jamais entendu parler ?

— J'ai déménagé cette semaine seulement et ce... cette relation est très récente.

— Pour que tu aies tout quitté de manière aussi soudaine, c'est un véritable coup de foudre ! Je suis ravi pour toi. Figure-toi que j'arrive à Londres demain pour un rendez-vous avec un nouveau client et j'aimerais beaucoup te voir dans la soirée. Nous pourrions prendre un verre.

— Avec plaisir ! Tu restes longtemps ?

— Non. Je repars tout de suite après en Allemagne pour finaliser le projet du parc.

Ravie par la perspective de revoir Toby, Gwenna pénétra dans le chenil d'un pas léger.

Ils ne s'étaient quittés que la veille au soir, mais Porky l'accueillit avec des aboiements extatiques. Elle le persuada de manger, puis l'emmena faire une promenade avec l'intention de le ramener ensuite chez elle.

Quelques instants plus tard, elle déchantait : le chauffeur avait reçu un appel d'Angelo. Ce dernier lui faisait dire qu'il la retrouverait au restaurant où il lui avait donné rendez-vous, mais pour le dîner. De nouveau, elle se sentit submergée par une vive anxiété.

*
* *

Angelo était à cran. Il avait été obligé de remuer ciel et terre pour trouver un vol, et ce contretemps l'avait mis hors de lui. N'était-ce pas une réaction disproportionnée ? Pourquoi était-il aussi impatient de retrouver Gwenna ? Jamais la perspective de manquer un rendez-vous ne l'avait mis dans un tel état.

— Mlle Hamilton est arrivée, monsieur, murmura Franco, son chef de la sécurité, en s'approchant de sa table.

Il leva la tête, tandis que des murmures admiratifs s'élevaient au passage de Gwenna. Il fallait reconnaître qu'elle était absolument splendide... Mais presque trop élégante. Ses boucles folles et son visage dénué de fard faisaient partie de son charme et il les regrettait presque. Cependant, le vernis artificiel dont l'avaient parée les professionnels de la beauté avait déjà subi quelques éraflures. Sa crinière blonde était ébouriffée par le vent et on distinguait nettement les empreintes de deux pattes de chien sur le devant de sa robe blanche. Angelo se leva avec un large sourire.

Fascinée, Gwenna ne parvenait pas à détacher les yeux de son visage. Lorsqu'il souriait ainsi, il avait vraiment un charme extraordinaire ! Nul doute qu'aucune femme ne résisterait à ce sourire éclatant. Qu'elle y soit aussi sensible était donc tout à fait normal... Les joues en feu, elle s'assit sur la chaise que lui avançait le maître d'hôtel.

— Je ne vous attendais plus aujourd'hui, dit-elle.

— J'avais très envie de vous voir et, quand je veux quelque chose, je ne recule devant rien pour l'obtenir.

Envahie par une vive chaleur, Gwenna baissa la tête pour échapper au regard brûlant de ses yeux mordorés. Elle prit la coupe de champagne qu'on venait de lui servir et but une longue gorgée en s'efforçant de concentrer son attention sur le menu. Lorsqu'ils eurent passé la commande, Angelo se mit à lui parler de New York et de Paris. Il était passionnant et plein d'humour, constata-t-elle. Tout en l'écoutant, elle buvait plus qu'elle ne mangeait. Peu à peu, le champagne la détendit et elle commença à apprécier la soirée.

— Vous ne mangez pas ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Je n'ai pas très faim.

« Sauf de vous », ajouta une petite voix intérieure surgie

de nulle part. Que lui arrivait-il ? se demanda-t-elle, atterrée. Jamais auparavant une pensée aussi incongrue ne s'était imposée à elle ! Et pourtant, il fallait bien reconnaître que cet homme la fascinait. Avec ses yeux d'un beau brun chaud aux reflets dorés, ses pommettes saillantes, sa mâchoire carrée et ses lèvres sensuelles, il était irrésistible. Et le souvenir de sa bouche s'emparant de la sienne suffisait à la faire vibrer d'excitation...

Electrisé par la lueur qui brillait dans les yeux de Gwenna, Angelo repoussa son assiette. De toute évidence, elle était prête à succomber. Quant à lui, il avait de plus en plus de mal à maîtriser son impatience. Pourquoi attendre plus longtemps ?

— Allons-y, dit-il en se levant.

— Mais... nous n'avons pas terminé, objecta-t-elle d'une voix mal assurée.

La hissant sur ses pieds, il plongea son regard dans le sien.

— Nous n'avons pas encore commencé, *bellezza mia*.

Le murmure des conversations s'estompa. Consciente des regards fixés sur eux, Gwenna se laissa entraîner vers la sortie, les jambes tremblantes et les joues en feu. Soudain, une question l'assaillit et elle ressentit un étrange pincement au cœur. Angelo avait-il vu une autre femme pendant son absence ? Il l'aida à monter à l'arrière de la limousine, s'installa à côté d'elle et l'attira contre lui. Dès que sa bouche s'empara de la sienne, son esprit se vida. Une force irrésistible la poussa à répondre à son baiser avec ardeur.

Quelques instants plus tard, il s'arracha à ses lèvres et murmura :

— Tu es fantastique. J'en étais sûr.

Le corps en feu, Gwenna baissa les yeux. Dire qu'elle croyait bien se connaître ! Jamais elle n'aurait imaginé qu'un homme pourrait un jour déclencher en elle un élan aussi irrésistible... Tout son corps était parcouru de longs frissons d'anticipation. Les pointes de ses seins pointaient sous la dentelle de son soutien-gorge comme pour la transpercer, tandis qu'entre ses cuisses palpitait un besoin si intense qu'il en était presque douloureux.

Pas de doute, elle éprouvait pour lui un désir irrépressible.

Il était vrai que le champagne était pour quelque chose dans la disparition de ses inhibitions, se dit-elle pour se rassurer. Mais après tout, n'était-ce pas une chance ? Elle avait passé un accord avec Angelo et elle se devait de le respecter. Alors, pourquoi ne pas s'abandonner à ses pulsions ? Pourquoi ne pas savourer cette expérience de toute façon inéluctable ?

Angelo s'efforçait de maîtriser le désir impérieux qui le tenaillait. Pas question de se jeter sur elle et de la prendre avec sauvagerie comme il en brûlait d'envie. Certes, il avait passé des nuits sans sommeil à se tourner et se retourner dans son lit, rongé par une frustration sans nom. Jamais il n'avait été obligé d'attendre aussi longtemps avant de mettre une femme dans son lit. Mais ce n'était pas une raison pour se comporter comme une brute, non ? Elle était vierge, bon sang... Même si son désir pour elle était partagé, elle était manifestement très nerveuse.

La limousine s'arrêta devant l'hôtel particulier de Chelsea. Dans le hall, la jeune femme lui jeta un regard timide. Ses yeux étaient aussi bleus que les porcelaines que sa mère collectionnait autrefois, songea-t-il, avec attendrissement, en lui prenant la main.

— Sais-tu que tu troubles mon sommeil ? Je devrais me méfier, tu pourrais bien devenir dangereuse pour ma santé, déclara-t-il avec une moue de dérision.

Gwenna avait l'esprit brouillé par le champagne, mais la lueur d'amertume qui voila furtivement le regard d'Angelo ne lui échappa pas. Impulsivement, elle lui caressa la joue. Puis elle retira presque aussitôt sa main en rougissant de confusion sous son regard étonné.

— *Per amor di Dio*, murmura-t-il d'une voix rauque en lui prenant le visage à deux mains. J'ai envie de toi à en mourir, *mia bella*.

Il goûta ses lèvres avec une telle douceur que Gwenna sentit toutes ses défenses s'évanouir. Refusant de laisser la moindre pensée la perturber, elle se laissa docilement soulever de terre.

5.

Quelques minutes plus tard, Gwenna s'aperçut par hasard dans la psyché de la chambre et tressaillit. Était-ce bien elle, cette femme au regard brillant et aux lèvres gonflées qui laissait un homme qu'elle connaissait à peine ouvrir la fermeture Eclair de sa robe ?

— Je... J'ai honte, bredouilla-t-elle d'une voix étranglée, au moment où Angelo allait faire glisser ses bretelles sur ses épaules.

Il la fit pivoter sur elle-même et plongea son regard dans le sien.

— C'est la chose la plus stupide que j'aie jamais entendue, *bellezza mia*. Nous avons envie l'un de l'autre. Quoi de plus naturel que de faire l'amour ?

Il écarta une mèche de son front avec une douceur qui la toucha.

— Dès le premier jour, je t'ai désirée. Un seul regard a suffi. Depuis, tu n'as plus quitté mes pensées. Inspirer un désir aussi intense devrait te remplir de fierté, au contraire.

Il s'empara de sa bouche dans un long baiser passionné qui la priva de toute pensée cohérente. Puis il lui ôta sa robe, l'allongea sur le lit et lui enleva ses chaussures. Il la débarrassa ensuite de ses bas avec une lenteur délibérée, ponctuant ses gestes de baisers passionnés. Lorsqu'il voulut se redresser, elle était si excitée qu'elle noua les bras autour de sa nuque pour l'en empêcher et s'emparer à son tour de sa bouche. Laisant échapper un rire, il répondit à son baiser avec une fougue qui lui coupa le souffle.

Puis il finit par s'arracher à ses lèvres, la laissant frémissante, tous les sens en émoi. Mais, très vite, prenant soudain conscience qu'elle n'était plus vêtue que d'un soutien-gorge et d'une minuscule culotte de dentelle, elle fut de nouveau submergée par un profond embarras. Angelo enleva sa veste et sa cravate, puis il déboutonna sa chemise, dévoilant la peau hâlée de son torse puissant. Déglutissant péniblement, elle détourna les yeux.

— Détends-toi, murmura-t-il d'un ton apaisant. Tout va bien se passer.

Elle lui jeta un regard furtif et son anxiété se mua en panique. Il avait déjà enlevé son pantalon, et son caleçon ne parvenait pas à masquer l'intensité de son désir. Elle détourna de nouveau les yeux, le cœur battant à tout rompre. Était-elle vraiment sur le point de coucher avec un homme qu'elle connaissait à peine ?

— J'aimerais bien boire quelque chose, murmura-t-elle d'une voix hésitante.

— Sur la table de chevet, à côté de toi.

Consternée, elle tourna la tête et vit un seau à champagne et deux flûtes. Elle qui espérait gagner quelques minutes de répit, le temps qu'il quitte la pièce pour aller chercher à boire...

Il fit le tour du lit, déboucha la bouteille et lui servit une flûte. Fuyant son regard, Gwenna s'adossa à la tête du lit, replia ses genoux et but une longue gorgée.

— Tout va bien se passer, *bellezza mia*. Je te promets que tu auras même envie de recommencer.

Il s'assit sur le lit.

— Tu verras, tu ne souffriras pas.

Elle s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

— Comment peux-tu le savoir ? rétorqua-t-elle avec une pointe d'agressivité.

Il la débarrassa de sa flûte pour la serrer dans ses bras.

— Ne bois pas trop. Il serait dommage que l'alcool émousse tes sensations.

Il effleura sa cuisse du bout des doigts.

— Fais-moi confiance.

Parcourue d'un long frisson, elle le regarda avec perplexité.

« Fais-moi confiance »... En principe, venant de lui, ce conseil aurait dû lui paraître risible. Mais, curieusement, elle était prête à le suivre.

Il captura sa bouche et son esprit se vida instantanément de toutes les questions qui s'y bousculaient, tandis qu'une vague de désir la submergeait. Lorsqu'il interrompit son baiser quelques instants plus tard, ce fut pour dégrafer son soutien-gorge.

— Tu es délicieuse, murmura-t-il en couvant ses seins d'un regard émerveillé.

Il effleura les deux bourgeons hérissés du bout des doigts avant d'y déposer ses lèvres puis de les aspirer tour à tour.

Transpercée par mille petites flèches de plaisir, Gwenna ferma les yeux en gémissant.

— Tu débordes de sensualité, *bellezza mia*.

Le souffle court, elle rouvrit les yeux. Le regard étincelant d'Angelo attisa le feu qui couvait entre ses cuisses. Il se pencha de nouveau sur ses seins, léchant et mordillant avec délectation les pointes durcies jusqu'à ce qu'elle demande grâce en ondulant du bassin.

Les sensations dévastatrices qu'il déclenchait en elle allaient-elles lui faire perdre complètement la tête ? se demanda-t-elle avec une pointe d'inquiétude. Mais comment résister à ce plaisir vertigineux ? Soudain, elle constata qu'il lui avait ôté sa culotte sans qu'elle s'en aperçoive. Des doigts experts se glissèrent entre ses cuisses pour explorer la fleur de sa féminité. Trouvant sans peine le bourgeon gorgé de désir, ils lui prodiguèrent des caresses diaboliques qui la privèrent de ses dernières bribes de raison. Lorsqu'il s'interrompit, elle crut défaillir de frustration.

— Dis-moi que tu as envie de moi, murmura-t-il d'une voix rauque.

Haletante, elle ouvrit à demi les paupières.

— Dis-le-moi, *bellezza mia*.

Les joues en feu, elle creusa les reins, en proie à un désir insoutenable.

— J'ai envie de toi.

Il reprit ses caresses. Gémissant, criant, suppliant, elle

s'abandonna au feu qu'il faisait courir en elle. Plus rien ne comptait que cette fièvre dévastatrice qui la dévorait.

Alors que la torture délicieuse qu'il lui faisait subir menaçait de devenir insupportable, il se glissa entre ses cuisses. Mais, malgré son envie de s'unir à lui, le contact de sa virilité pleinement éveillée l'effaroucha, et elle se raidit instinctivement.

— Détends-toi, *gioia mia*.

Les yeux fermés, elle s'immobilisa, telle une victime attendant le sacrifice. Il s'empara de sa bouche dans un baiser sauvage, puis il glissa un oreiller sous ses reins.

— Tout va bien se passer, tu vas voir.

Il entra lentement en elle, lui arrachant un petit cri de douleur. Aussitôt il s'immobilisa. Il s'excusa puis jura en italien.

Elle regretta aussitôt d'avoir crié. C'était insensé. Malgré la douleur, elle n'avait jamais été aussi excitée de toute sa vie. L'appréhension et le désir se livraient en elle un combat sans merci dont aucun ne semblait devoir sortir vainqueur.

— Nous pourrions essayer une autre position, suggéra Angelo à mi-voix.

— Non... vas-y.

Il entra en elle avec une extrême douceur et d'infinies précautions, mais une douleur fulgurante lui arracha soudain des larmes. Il s'immobilisa de nouveau.

— Je suis désolé... Je ne voulais pas te faire souffrir.

Mais, peu à peu, le désir reprit le dessus, et Gwenna sentit la douleur s'estomper. Parcourue d'un long frisson, elle creusa les reins dans une invitation sans équivoque. Angelo commença un lent va-et-vient, qui s'accéléra peu à peu.

Emportée dans une spirale de feu tourbillonnante, elle s'abandonna au rythme enivrant de ses reins. Et soudain ce fut comme si le monde chavirait. Dans un cri rauque, elle sombra dans un gouffre sans fond, tout entière secouée par un plaisir si intense qu'elle perdit la notion du temps et de l'espace.

Le contact des lèvres d'Angelo qui effleuraient les siennes la fit tressaillir. La brume de la volupté commençait à se dissiper, laissant place à une honte accablante. La gorge nouée, elle sentit des larmes perler à ses paupières. Comment avait-elle

pu s'abandonner à ce point ? Où était passé son amour-propre ? Alors qu'elle tentait de chasser ces questions de son esprit, elle s'aperçut qu'Angelo lui enlevait sa montre.

— Que fais-tu ?

— Je t'offre un cadeau, *passione mia*.

— Un cadeau ?

Elle leva la main et regarda avec stupéfaction la nouvelle montre qui ornait son poignet. Or incrusté de diamants, griffe d'un grand joaillier... Des souvenirs douloureux l'assaillirent et un frisson de répulsion la parcourut. Elle tenta frénétiquement d'ouvrir le fermoir mais n'y parvint pas.

— Je n'en veux pas ! Comment l'enlève-t-on ?

— Je veux que tu la portes...

— Pourquoi ? s'écria-t-elle, furieuse. Pour pouvoir te prendre pour un type très généreux ? Ou bien pour me rabaisser en me payant ? Je suis peut-être obligée de vivre dans ton hôtel particulier prétentieux et de mettre les vêtements que tu as payés, mais je refuse que tu m'offres des bijoux !

Abasourdi, Angelo s'écarta d'elle.

— Je t'en offrirai si ça me plaît et tu les porteras, déclara-t-il sèchement. Considère que ça fait partie du rôle que tu as accepté de jouer.

— Suis-je la seule à le jouer, ce rôle ?

Cette question franchit les lèvres de Gwenna sans qu'elle l'ait prémédité. Tant pis ! se dit-elle aussitôt. Ou plutôt, tant mieux. Il fallait qu'elle sache. C'était peut-être ridicule, mais il fallait absolument qu'elle sache.

— Sans commentaire, répliqua Angelo, le visage fermé.

Elle eut l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre. Cette réponse ne pouvait avoir qu'une seule signification... Il n'avait pas l'intention de lui être fidèle. Et de toute évidence il n'avait pas non plus l'intention de s'en excuser... Quelle humiliation !

Profondément abattue, elle eut l'impression de toucher le fond. Il lui avait déjà volé tout ce qu'elle aimait. Et surtout, il lui donnait le sentiment terrifiant qu'elle n'avait plus aucun contrôle sur sa propre vie.

Tout à coup, toute la détresse et toute la colère qu'elle réprimait depuis des semaines explosèrent.

— Je te déteste ! Tu m'as pris ma maison, mes jardins, ma pépinière, et tu me retiens prisonnière dans une ville où je me sens étrangère. Tu m'as même pris Porky !

Bondissant hors du lit, elle courut jusqu'à la salle de bains et verrouilla la porte derrière elle.

Angelo l'entendit éclater en sanglots et se leva à son tour. Furieux, il enfila son caleçon et son pantalon. Qu'elle pleure un bon coup ! Avec un peu de chance, ça la calmerait... Mais pas question d'intervenir. Il avait pour principe de garder soigneusement ses distances avec les femmes en pleurs. « Je te déteste ! » Non, mais pour qui se prenait-elle ?

Sans même avoir conscience d'agir en contradiction avec ses principes, il frappa à la porte de la salle de bains.

— Gwenna... Ouvre.

Séchant rageusement ses larmes, elle fit couler l'eau pour étouffer le son de sa voix. Elle ne voulait plus entendre ce mufle sans cœur ! Comment avait-elle pu coucher avec un homme aussi odieux ?

Il frappa de nouveau à la porte.

— Je veux savoir si tu vas bien. Et je veux le savoir *tout de suite*.

Elle n'avait plus rien à lui dire...

Gwenna entra dans la baignoire. Le contact de l'eau chaude entre ses cuisses réveilla des sensations importunes. Saisissant le savon, elle se lava frénétiquement. A son grand dam, les larmes recommencèrent à rouler sur ses joues. Pourquoi pleurait-elle, bon sang ? Elle ne pleurait jamais. Jamais !

Angelo actionna la poignée de la porte, lâcha un juron, puis s'habilla en toute hâte. Une fois chaussé, il prit son élan et donna un violent coup de pied juste sous le verrou. La porte céda et heurta le mur. Gwenna prenait un bain, constata-t-il. Ses yeux bleus noyés de larmes étaient agrandis par la frayeur.

— Je suis désolé si je t'ai fait peur, mais tu aurais dû ouvrir, murmura-t-il d'une voix apaisante. J'étais inquiet.

Tremblant de tout son corps, Gwenna le fixait avec ahurissement, fascinée malgré elle par le torse hâlé recouvert d'une

toison brune qui apparaissait entre les pans de sa chemise ouverte. Il avait enfoncé la porte ! Elle n'arrivait pas à y croire... Serrant les dents, elle détourna les yeux.

Il s'accroupit à côté de la baignoire.

— Regarde-moi...

Elle resta immobile, les genoux repliés sous le menton.

— Allons, regarde-moi... Tu n'as aucune raison d'avoir peur de moi. Je ne te ferai jamais de mal.

Qu'en savait-il ? se demanda-t-elle avec humeur. On pouvait blesser quelqu'un autrement qu'en le frappant, non ?

Angelo était au comble de la frustration. Elle ne l'écoutait pas ! D'ailleurs, elle lui donnait souvent l'impression de ne lui accorder qu'une partie de son attention. Sauf au lit... Mais le reste du temps, il avait sans cesse l'impression qu'elle lui cachait quelque chose ou qu'elle était perdue dans son monde à elle. Et aucune de ces deux sensations n'était particulièrement agréable...

— Je veux comprendre pourquoi tu t'es mise en colère à cause de la montre, plaيدا-t-il d'un ton conciliant.

— Mon père faisait souvent ce genre de cadeaux à ma mère, répondit-elle sans le regarder.

Il arqua les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Elle s'empourpra.

— Ma mère a été la maîtresse de mon père pendant des années... Il était encore marié avec sa première épouse, à l'époque.

— Je ne savais pas que ton père avait été marié deux fois.

— Quand elle est tombée enceinte, ma mère a cru qu'il allait quitter sa femme, qui ne pouvait pas avoir d'enfants. Elle se trompait. Parfois nous ne le voyions pas pendant plusieurs mois et puis, tout à coup, il nous rendait visite, les bras chargés de cadeaux extravagants, qui faisaient très plaisir à maman. Pas à moi.

— Mais... je croyais que c'était ton père qui t'avait élevée. D'ailleurs, tu portes son nom.

— Il m'a recueillie et reconnue quand j'avais huit ans, après la mort de maman. Sa première épouse lui a demandé

de choisir entre elle et moi, mais il n'a pas cédé au chantage. Elle a demandé le divorce.

— Je l'ignorais.

Angelo était furieux. Pourquoi le rapport confidentiel qu'il avait fait établir sur Hamilton ne mentionnait-il pas ces informations ? Elles étaient pourtant d'une importance capitale ! Jamais il n'avait imaginé que la mère de Gwenna avait pu être elle aussi victime des frasques d'Hamilton... Mais quelle importance ?

Il se redressa en refoulant les questions qui lui brûlaient les lèvres. Que lui importait la vie de Gwenna ? Il avait pour principe de ne pas nouer de relations trop personnelles avec ses maîtresses. Cela évitait les complications.

« Je te déteste ! » avait-elle dit. De nouveau, ce cri du cœur s'imposa à son esprit et il serra les dents avec exaspération. Depuis quand se souciait-il des sentiments qu'il inspirait ? Mais il était vrai qu'il n'avait pas l'habitude de ce genre de réaction... D'ordinaire, les femmes faisaient tout leur possible pour lui plaire et le couvraient plutôt de compliments. Elles étaient serviles ? Oui, peut-être... N'était-il donc pas capable de supporter la franchise de la première femme qui se montrait honnête avec lui ? Juste avant de sortir de la pièce, il se ravisa, prit un drap de bain sur une étagère, le déplia et rejoignit Gwenna.

Celle-ci se leva maladroitement et se laissa envelopper dans le drap de bain en réprimant un soupir. Il faisait d'elle tout ce qu'il voulait...

Il la prit dans ses bras pour la sortir de la baignoire. Dès qu'il la posa par terre, elle s'écarta vivement de lui et resserra le drap de bain autour d'elle.

Sous son regard étincelant, Gwenna sentit ses joues s'empourprer. A son grand dam, les pointes de ses seins se hérissèrent et une chaleur humide désormais familière naquit entre ses cuisses. Ecrasée de honte, elle se maudit. Pourquoi avait-elle une envie irrésistible qu'il l'embrasse ? Comment pouvait-elle être aussi dénuée d'amour-propre ?

— Tu me détestes peut-être, *passione mia*, mais si je t'allonge sur ce lit tu seras de nouveau à moi.

Elle blêmit.

— Je ne suis pas à toi ! Je ne serai jamais à toi ! Parce que tu ne peux pas posséder ce qu'il y a de plus important en moi. Je me moque de ce que tu penses de moi, ou de ce que tu peux faire avec d'autres, parce que j'ai donné depuis longtemps mon cœur à quelqu'un qui vaut dix fois mieux que toi !

Sur ces mots, elle se tourna vers le lavabo. Il referma la main sur son épaule et l'obligea à lui faire face.

— Tu es amoureuse d'un autre homme ?

Elle hocha lentement la tête avec satisfaction. De toute évidence, il était furieux. Bien fait pour lui. Mais depuis quand était-elle devenue aussi mesquine ? Décidément, Angelo Riccardi déclenchait en elle des réactions tout à fait inhabituelles...

— Qui est ce type ?

— Tu n'as pas le droit de me poser cette question.

Angelo crispa la mâchoire. Il ne perdait jamais son sang-froid. Absolument jamais. Au contraire, il se targuait de rester maître de lui en toute circonstance... Pourtant, une rage aveuglante était en train de monter en lui et il fallait bien reconnaître qu'il n'était pas certain de pouvoir la contrôler.

Il s'écarta de quelques pas, puis il pivota sur lui-même pour faire face à Gwenna.

— Au contraire, j'ai tous les droits. Je n'ai fixé aucune limite à notre arrangement.

— Tu voulais mon corps et tu l'as eu. Tu n'as rien demandé d'autre et tu n'auras rien d'autre !

— Son nom.

— Ça ne te regarde pas.

Il ferma sa chemise, mit sa cravate et prit sa veste.

— J'exige une réponse.

— Ce que je ressens ne regarde que moi.

— Ton attitude est offensante.

— La tienne aussi.

— Nous avons passé un accord et tu ne le rompras pas tant que je n'aurai pas décidé de t'en libérer. Si tu t'imagines

que tu vas m'inciter à te quitter en m'insultant, tu te trompes lourdement.

— Quand t'ai-je insulté ?

Pour toute réponse, il quitta la pièce sans un mot. Les jambes tremblantes, Gwenna s'affaissa sur le lit. Que lui arrivait-il ? Au lieu d'être soulagée de son départ, elle se sentait abandonnée. Était-il allé rejoindre une femme plus soumise ? Elle serra les poings. Comme elle le haïssait ! Jamais elle n'aurait imaginé qu'on pouvait haïr à ce point. Comment osait-il la traiter comme si elle était sa chose ? Elle se mordit la lèvre de dépit. Peut-être parce que dès qu'il la touchait, elle était privée de volonté... Chose dont il était parfaitement conscient et dont il jouait.

Pourquoi était-elle irrésistiblement attirée par lui ? C'était sans doute une simple réaction chimique complètement irrationnelle. D'où la difficulté de lutter contre... Quelle malchance ! Si elle était restée insensible à ses caresses et à ses baisers, elle ne l'aurait déjà plus intéressé. Il l'aurait peut-être déjà libérée de son engagement... Baissant les yeux, elle s'aperçut soudain qu'elle avait toujours la montre au poignet. Elle avait pris son bain avec ! Assaillie de remords, elle l'examina attentivement. L'eau avait pénétré sous le cadran. Angelo s'en était-il rendu compte ? Pourvu qu'il n'ait pas cru que c'était délibéré de sa part...

La montre en diamants plongée dans la baignoire... Sans doute comptait-elle l'achever à coups de marteau ! Dans la limousine, Angelo vida d'un trait un verre de cognac, en proie à une intense frustration. Elle refusait qu'il lui offre des bijoux, et elle n'appréciait ni l'hôtel particulier — avec jardin ! — ni les vêtements qu'il lui avait achetés et qui lui allaient pourtant si bien. Elle préférait s'habiller comme une mendicante et passer ses journées les mains dans la terre, en compagnie de son horrible cabot...

Cette distance qu'il avait sentie en elle ? L'explication était très simple ! Elle consentait à lui donner son corps parce

qu'elle y était obligée, mais son esprit était ailleurs. Elle aimait un autre homme !

Il se servit un autre cognac. Pourquoi se sentait-il trahi ? Pourquoi était-il aussi amer ? Cela ne lui ressemblait pas du tout. Jamais aucune femme n'avait provoqué chez lui ce genre de réaction. Mais il était vrai qu'aucune n'aurait songé à refuser une montre en diamants... Décidément, sa vengeance contre Hamilton prenait un tour inattendu et menaçait de se retourner contre lui. Il fallait laisser tomber cette fille. L'oublier. Réprimant une furieuse envie de casser quelque chose, il donna à son chauffeur l'adresse du club le plus huppé de Londres. A quoi bon s'énerver ? Il y avait des tas d'autres femmes disponibles.

Le lendemain matin, Angelo assista à un conseil d'administration qui lui parut interminable. Il manquait de sommeil et avait du mal à se concentrer.

La veille, il avait trop bu, ce qui ne lui était pas arrivé depuis des années. Depuis qu'il savait que son père avait un penchant pour l'alcool, il contrôlait sa consommation avec la plus grande rigueur, et cet écart de conduite le perturbait.

Gwenna se trouvait dans le jardin quand son portable sonna vers midi. Angelo... S'efforçant d'ignorer son trouble, elle répondit d'une voix crispée.

— Oui ?

— Ce soir, j'ai prévu de t'emmener dans un endroit qui devrait te plaire, annonça-t-il d'une voix profonde.

Elle déglutit péniblement. Non, pas question d'annuler son rendez-vous avec Toby.

— Ce soir, je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— J'ai déjà quelque chose de prévu.

Inspirant profondément, Angelo s'exhorta au calme.

— Annule. Je veux te voir ce soir.

— C'est impossible... L'ami avec qui j'ai rendez-vous n'est disponible que ce soir.

— C'est *un* ami ou *une* amie ?

— Je n'ai pas à répondre à cette question.

— Tu viens de le faire.

— D'accord... C'est un ami.

— Donne-moi l'heure et le lieu de votre rendez-vous. Je vous rejoindrai.

— Pas question ! Tu ne peux pas exiger de moi que je sois disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre !

— Bien sûr que si.

— Alors, à partir de demain seulement... S'il te plaît, sois raisonnable.

« Raisonnable ? » Angelo raccrocha sans un mot. Cette fois, elle dépassait les bornes ! Il téléphona à Franco pour lui demander d'exercer une surveillance discrète sur Gwenna. Il fallait absolument qu'il sache où elle se trouvait, avec qui, et ce qu'elle faisait. Certes, il était son premier amour. Par conséquent, il était peu probable qu'elle le trompe. Pour une raison ou pour une autre, l'homme qui occupait ses pensées ne devait pas être disponible. Mais, de toute façon, qu'elle refuse de le voir pour passer la soirée avec un ami était inadmissible.

Bon sang, pourquoi avait-il encore envie d'elle à ce point ? Ni sa hargne contre elle ni l'alcool n'avaient réussi à éteindre son désir. Et plus elle se déroba, plus ce désir devenait obsessionnel. Réflexe banal, sans doute. Mais cette situation devenait pesante.

Vivement qu'il se lasse d'elle !

6.

— J'ai effectué des recherches sur ton petit ami, confia Toby à Gwenna, alors qu'ils prenaient un verre dans un bar. Tu devrais te méfier, Angelo Riccardi a très mauvaise réputation.

Pourquoi ce commentaire peu flatteur pour Angelo l'agaçait-il ? se demanda Gwenna avec surprise.

— Que veux-tu dire ?

— Apparemment, il est aussi impitoyable en amour qu'en affaires. A supposer que le mot *amour* ait un sens pour lui... Que fais-tu avec un séducteur professionnel, Gwenna ? Je te connais suffisamment pour savoir que tu es une âme tendre.

— Peut-être qu'il révèle un aspect caché de ma personnalité. Mais je ne vois pas pourquoi nous parlons de lui...

— Tu ne le connais que depuis quelques semaines et tu n'as rien de commun avec lui. C'est normal que je m'inquiète pour toi.

— Pourtant, quand je t'en ai parlé hier soir, tu avais l'air content pour moi ! lui rappela Gwenna, de plus en plus agacée. Tu m'as même dit que j'avais besoin de passion dans ma vie !

— Où étais-tu la nuit dernière ?

— Pourquoi ?

Toby eut une moue contrite.

— J'aurais préféré ne pas être celui qui te l'annonce, mais... d'après le journal que j'ai lu ce matin, Angelo Riccardi a fait la fête en compagnie de trois mannequins, hier soir.

Gwenna eut l'impression de recevoir un coup de poing dans l'estomac. Le souffle coupé par le choc, elle pâlit.

— Tu ne lis pas les journaux ? demanda Toby.

Au prix d'un immense effort, elle se ressaisit.

— Pas ceux qui colportent des rumeurs de ce genre.

— Je ne pense pas que ce soit une rumeur.

Elle serra les dents. Quelle importance si ce que venait de lui rapporter Toby était vrai ? Pourquoi cette information l'aurait-elle touchée ? Et comment pouvait-elle être surprise, alors qu'Angelo s'était bien gardé de lui promettre la fidélité ? Pourquoi brûlait-elle d'envie d'aller le trouver sur-le-champ pour lui demander des comptes ? C'était vraiment ridicule !

— Tu perds ton temps avec lui, ajouta Toby. Tu vaux beaucoup mieux que ça.

Faisant appel à toute sa volonté, elle accrocha un sourire éclatant à ses lèvres.

— Tu crois vraiment que je me fais des illusions ? Je sais bien que ça ne peut pas durer entre Angelo et moi. Mais j'ai vingt-six ans et j'ai décidé qu'il était temps de commencer à prendre des risques.

Mon Dieu, elle avait mal à la mâchoire tellement il était difficile de continuer à sourire ! La soirée avait soudain perdu tout son charme. Son imagination ne cessait de lui imposer des images insoutenables d'Angelo au lit avec des créatures de rêve.

— Quoi qu'il en soit, n'oublie pas que je suis toujours là pour toi, déclara Toby. Tu peux m'appeler à n'importe quelle heure, même quand je suis en mission à l'étranger.

A l'autre bout de la ville, Angelo travaillait encore. Ou du moins il essayait. Incapable de fixer son attention, il se levait toutes les cinq minutes pour arpenter son bureau. A bout de nerfs, il finit par appeler Franco pour savoir où se trouvait Gwenna.

Une heure plus tard, il pénétrait dans l'un des derniers bars à la mode de Londres et repéra instantanément la jeune femme. Ses boucles blondes qui flottaient librement sur ses épaules étaient reconnaissables entre toutes. Comme sa silhouette élancée. En jean et veste bleue, elle n'avait manifestement pas fait d'effort vestimentaire pour son compagnon. C'était

bon signe. Même s'il aurait préféré qu'elle accorde un peu plus d'intérêt à sa nouvelle garde-robe...

Un peu rasséréiné, il se dirigeait vers elle lorsqu'il surprit sur son visage l'expression d'une profonde tendresse. Cet homme serait-il celui qui occupait toutes ses pensées ? Submergé par une colère noire, il accéléra le pas et la prit par les épaules.

— Le moment est venu de prendre congé, *bellezza mia*.

Gwenna pivota sur elle-même avec stupéfaction. Devant le regard étincelant d'Angelo, elle sentit son cœur s'affoler dans sa poitrine. A la fois outrée et électrisée, elle s'exclama :

— Comment m'as-tu trouvée ?

Il lui indiqua d'un signe de tête l'homme qui attendait ses instructions à quelques mètres d'eux.

— Franco va t'accompagner jusqu'à la limousine. Je voudrais discuter quelques instants avec ton... *ami* en privé.

L'estomac de Gwenna se noua. Le ton dangereusement posé d'Angelo ne présageait rien de bon.

— Angelo...

— Va avec Franco.

— Ne touche pas à Toby !

Luttant contre la panique, elle se mit devant Toby pour le protéger. Devant son air terrifié, Angelo s'exhorta au calme.

— Alors, viens avec moi.

Malgré sa peur et son indignation, Gwenna avait envie de le suivre. Pourquoi la lueur qui brillait dans les yeux mordorés d'Angelo la fascinait-elle autant qu'elle l'effrayait ? Une fois de plus, elle était déchirée entre des sentiments complètement contradictoires, se dit-elle avec désespoir. Comment pouvait-elle être aussi troublée par un homme dont l'attitude la révoltait ?

— Je m'appelle Toby James... au cas où ça intéresserait quelqu'un, intervint Toby d'un ton sarcastique.

— Pas moi, répliqua Angelo sans un regard pour lui.

— Décidément, tu ne peux pas t'empêcher de te conduire comme un goujat ! s'écria Gwenna, outrée. Allons danser, Toby.

— Je pense que tu devrais plutôt t'expliquer avec lui, répondit ce dernier dans un murmure. Mais de préférence pas ici, parce que nous sommes le point de mire de l'assistance.

Ignorant toujours le jeune homme, Angelo saisit Gwenna par le bras.

— Nous partons.

Elle serra les dents. Si Toby ne lui avait pas rappelé qu'ils se trouvaient dans un lieu public, elle se serait mise à hurler. Mais mieux valait suivre son conseil. Relevant le menton, elle salua son ami en lui promettant de lui téléphoner.

— Pas si je parviens à t'en empêcher, déclara Angelo en l'entraînant fermement vers la sortie. Tu m'as dit que tu sortais avec un ami. Je t'ai crue...

— C'est la vérité !

— Tu me crois vraiment stupide à ce point ? demanda-t-il d'un ton glacial. Puisque je ne peux pas te faire confiance, désormais je te ferai surveiller jour et nuit.

— Comment peux-tu avoir l'audace de me dire ça, alors qu'hier tu as passé la soirée avec trois mannequins !

— Je n'ai rien à dire à ce sujet.

— Eh bien moi, si !

Sur le trottoir, elle traînait les pieds.

— Je ne monterai pas dans ta limousine ! Je n'ai pas besoin qu'on me raccompagne.

Il lui lança un regard menaçant.

— Je ne tolérerai pas une scène.

— Dans ce cas, je vais faire court.

Gwenna redressa les épaules. Pourquoi Franco la regardait-il d'un air ébahi ? se demanda-t-elle avant de déclarer d'un ton très calme :

— C'est fini.

— De quoi parles-tu ?

— Tout est fini, Angelo Riccardi ! cria-t-elle de toutes ses forces. Faut-il que je te l'écrive ou bien est-ce assez clair ?

Angelo réprima un soupir exaspéré. Puis, apercevant un homme armé d'un appareil photo qui s'approchait furtivement, il poussa Gwenna à l'arrière de la limousine.

— Mieux vaut en discuter en privé.

— Je croyais que tu n'avais rien à dire ! rappela-t-elle d'un ton acerbe.

Il referma la main sur sa crinière blonde et s'empara de sa

bouche avec sauvagerie. Prise de vertige, elle s'abandonna à son baiser.

— Je te hais, murmura-t-elle d'un ton farouche lorsqu'il s'arracha à ses lèvres.

— Peut-être, mais tu viens de me prouver que c'était loin d'être fini, répliqua-t-il avec un sourire satisfait.

Passant une main tremblante dans ses cheveux, Gwenna s'écarta de lui pour se recroqueviller contre la portière, à l'autre bout de la banquette. Comment pouvait-elle être aussi faible ? se demanda-t-elle avec désespoir. Il fallait absolument réagir.

— Nous n'avons rien à nous dire et, de toute façon, je n'ai pas le temps de discuter, déclara-t-elle sèchement. Il faut que je fasse mes valises et que j'aille chercher Porky.

Angelo dut se retenir pour ne pas la renverser sur la banquette. Discuter était bien la dernière chose qu'il avait en tête ! « Il faut que je fasse mes valises. » Encore une nouvelle provocation ! C'était incroyable. Comment pouvait-elle continuer à lui tenir tête ? Les autres femmes n'avaient qu'une idée : rester avec lui le plus longtemps possible. Pourquoi pas elle ? Une image s'imposa à lui. Gwenna devant l'église, dans la lumière du soleil, la première fois qu'il l'avait vue. D'une beauté sublime, son visage serein était empreint d'une infinie douceur... Il chassa cette image avec agacement. En réalité, elle était en acier trempé.

En descendant de voiture, Gwenna ne reconnut pas l'hôtel particulier.

— Où sommes-nous ?

— Chez moi.

Angelo l'entraîna dans le hall et indiqua d'un bref signe de tête au majordome qu'il n'avait plus besoin de lui.

— C'est un honneur, précisa-t-il. Ma maison est un endroit très privé.

Pas question de se laisser impressionner par cette affirmation... Gwenna releva le menton.

— Tu perds ton temps. Tu n'as aucun sens moral et je ne veux plus rien avoir à faire avec toi !

— Tu parles de moralité ! Tu as organisé derrière mon dos un rendez-vous avec l'homme que tu aimes !

Gwenna déglutit péniblement. Comment avait-il deviné ?

— Et lorsque tu as accepté ma proposition, tu ne m'as jamais parlé de lui, ajouta-t-il. Tu trouves que c'est honnête de ta part ?

— Je pensais que ça ne t'intéressait pas.

— *Che idea!* Tous les hommes tiennent à connaître ce genre de détail ! Ne me dis pas que tu l'ignores ! Et ce soir tu devais soi-disant sortir avec un *ami*, alors qu'en réalité ce rendez-vous n'avait rien d'innocent. Tu trouves que c'est un comportement moral ?

— Hier, il paraît que tu as passé la soirée en compagnie de *trois* femmes ! Quand on est un débauché, on évite de faire la morale aux autres !

— Tu dis n'importe quoi...

— Non, je dis la vérité, et je ne suis pas surprise qu'elle ne te plaise pas !

— Notre accord ne te donne pas le droit de me demander des comptes.

L'estomac noué et les larmes aux yeux, Gwenna pivota sur elle-même et se dirigea vers la sortie.

— Je ne resterai pas ici une minute de plus ! Aucun accord ne peut m'obliger à rester avec un homme qui couche à droite et à gauche...

— *Dio mio...* Je ne couche pas à droite et à gauche !

— Ma mère avait peut-être accepté ce genre de relation, mais moi...

— Tu oses me comparer à ton père ? coupa Angelo avec incrédulité.

— Je ne laisserai jamais aucun homme me traiter de cette façon ! Ou tu acceptes de rester fidèle, ou je m'en vais. Et tout l'argent du monde n'y changera rien.

Angelo jura en italien.

— Il ne s'est rien passé hier soir.

Gwenna fut submergée par un soulagement si vif qu'il lui donna le vertige. Ce n'était pas seulement son amour-propre et son sens moral qui avaient souffert de l'infidélité apparente d'Angelo, comprit-elle avec désarroi. Elle était jalouse...

— Ces filles m'ont tenu compagnie, c'est tout, poursuivit-il d'un ton crispé.

— Elles ont gardé leurs vêtements ?

— *Sì!*

Angelo crispa la mâchoire. Pourquoi ne la jetait-il pas dehors ? Pourquoi ne se débarrassait-il pas d'elle, une fois pour toutes ? Pourquoi éprouvait-il un besoin impérieux de la retenir ? Serait-il en train de perdre le contrôle de la situation ? En tout cas, le désir qu'elle lui inspirait était plus fort que tous ses principes.

Les jambes tremblantes, Gwenna se retourna lentement vers lui.

— Et tu penses pouvoir continuer à rester fidèle ? Si ce n'est pas le cas, il vaut mieux que je m'en aille.

Angelo enfonça les poings dans les poches de son pantalon. Elle était intraitable... Impossible d'éluder ses questions directes.

— *Per meraviglia...*

— Juste oui ou non, insista-t-elle.

Pas question de se plier à ses exigences, décida-t-il, exaspéré. Sa liberté était sacrée ! Il darda sur elle un regard noir. Avec ses boucles blondes ébouriffées et sa bouche encore légèrement gonflée de son baiser, elle était sublime... incroyablement sexy. Plus tard, il fut incapable de se rappeler à quel instant précis il avait décidé de céder.

— *Sì*, répondit-il en la rejoignant.

Prise de court, Gwenna tressaillit.

— Mais...

— Mais rien, *bellezza mia*. Je t'ai accordé ce que tu m'as demandé.

Avant qu'elle ait le temps de réagir, il l'attira contre lui et l'embrassa dans le cou. Transpercée par une flèche de désir, Gwenna laissa échapper un gémissement. Sans cesser de parsemer son cou de baisers, il recula de quelques pas et poussa une porte qui donnait sur une pièce plongée dans la pénombre. Après avoir refermé derrière eux, il la plaqua contre lui et s'empara de sa bouche. Electrisée par le contact de son torse puissant et de sa virilité pleinement éveillée, elle

répondit à son baiser avec ardeur. Ondulant du bassin, elle enfonça les doigts dans les cheveux d'Angelo, les promena sur ses épaules, son dos, puis finit par lui arracher les boutons de sa chemise.

Avec un rire rauque, il referma la main sur un sein et caressa du bout du pouce le bourgeon qui pointait à travers le tissu de son corsage. Avec un gémissement étouffé, elle glissa les mains sous sa chemise et caressa avec délectation la peau veloutée de son ventre.

Il la souleva de terre et la fit asseoir sur le bras d'un canapé pour ouvrir la fermeture Eclair de son jean.

Gwenna tomba en arrière sur les coussins, tandis qu'il lui enlevait son jean et sa culotte avec des gestes fébriles, avant de se dévêtir à son tour. Lorsqu'il s'allongea sur elle, Gwenna noua les bras autour de sa nuque, impatiente de l'accueillir. Il s'enfonça en elle, puis se retira presque entièrement avant de plonger de nouveau au plus profond de sa féminité d'un coup de reins puissant. Etourdie de plaisir, elle laissa échapper un long gémissement modulé. Ecartant les pans de sa veste, Angelo déboutonna son corsage, dégrafa son soutien-gorge et couvrit ses seins de caresses diaboliques tout en continuant d'aller et venir en elle. Emportée dans une spirale de feu tourbillonnante, Gwenna fut bientôt submergée par une vague de plaisir d'une violence inouïe, qui la laissa à demi inconsciente.

Angelo déposa un baiser sur son front.

— Tu es fantastique, *gioia mia*.

Quelle importance s'il n'avait jamais pratiqué la fidélité ? Pour elle, il pouvait bien faire un effort. Mais serait-ce vraiment un effort ? Cette femme avait quelque chose en plus qui donnait une dimension toute nouvelle à leurs rencontres. A elle seule, elle valait un harem entier ! Il se redressa et se rhabilla.

Comme une somnambule, Gwenna se redressa tant bien que mal, en refermant sa veste d'une main et en cherchant son pantalon de l'autre. Non seulement ils n'étaient pas arrivés jusqu'à la chambre, mais ils ne s'étaient même pas déshabillés

entièrement ! Comment avait-elle pu se conduire ainsi ? Elle ne se reconnaissait plus...

Toutefois, Angelo semblait prêt à faire des efforts, se rappela-t-elle. N'était-il pas venu la chercher, ce soir ? Et de toute évidence il avait été contrarié de la trouver en compagnie de Toby. Était-il jaloux ? Peut-être n'était-il pas aussi insensible que le suggérait sa réputation de séducteur. En tout cas, il s'était engagé à rester fidèle.

— Allons prendre une douche, dit-il en glissant un bras autour de sa taille.

Elle le suivit à l'étage, avec le sentiment de flotter sur un petit nuage.

Son portable sonna au moment où ils venaient de franchir le seuil d'une chambre digne d'un palace. Dès qu'elle reconnut la voix de Toby, elle s'éloigna de quelques pas.

— Oui, bien sûr, je vais bien, murmura-t-elle, embarrassée.

Angelo se figea. Encore ce type, sans aucun doute ! Et elle osait discuter avec lui ! Comme si elle lisait dans ses pensées, elle lui jeta un regard contrit et mit fin à la conversation en promettant à Toby de le rappeler bientôt.

— Tu devrais prendre tes distances avec ce type, déclara Angelo d'un ton crispé.

— Pourquoi ? C'est mon meilleur ami.

— Tu es amoureuse de lui !

— Il ne se passera jamais rien. Pour lui, je ne suis qu'une amie, répondit-elle en rougissant.

— Peut-être, mais ça ne me plaît pas que tu continues à le voir.

Curieusement, le regard noir d'Angelo lui donnait envie de rire, songea-t-elle en se mordant la lèvre. Il était si possessif, si passionné... Rien à voir avec l'homme froid et insensible qu'elle voyait en lui au début !

— Je peux comprendre ton point de vue, déclara-t-elle avec tact.

La tension qui crispait les épaules d'Angelo se relâcha visiblement. Il l'entraîna dans la salle de bains et la déshabilla lentement en la couvrant de caresses. Puis il lui fit l'amour sous la douche et l'emporta dans un nouveau tourbillon de

volupté. Lorsqu'elle sortit de la cabine, ivre de plaisir, elle tenait à peine debout. Il l'enveloppa dans une serviette moelleuse.

— J'aimerais bien que tu restes éveillée, *passione mia*, protesta-t-il.

— Je ne peux pas... J'ai à peine dormi la nuit dernière, marmonna-t-elle, rattrapée par le stress accumulé au cours des deux jours précédents.

Il la coucha entre des draps délicieusement frais et elle attendit qu'il la rejoigne en étouffant un bâillement. Mais, lorsqu'elle entendit une porte s'ouvrir, elle se redressa.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle.

— Ma chambre est là, répliqua-t-il en indiquant d'un signe de tête la pièce adjacente.

Elle plissa le front.

— Mais...

Il eut un haussement d'épaules désinvolte.

— Je dors toujours seul. A demain.

La porte se referma sur lui.

« Je dors toujours seul. » Elle aussi dormait seule. Depuis toujours. Alors, pourquoi se sentait-elle aussi frustrée par son départ ? se demanda-t-elle avec perplexité. Mais elle n'eut pas le temps de s'attarder sur cette question. Epuisée, elle sombra dans un profond sommeil.

Elle se réveilla en sursaut dans l'obscurité, complètement désorientée. Où se trouvait-elle ? Puis la mémoire lui revint et elle chercha à tâtons l'interrupteur de la lampe de chevet. Pourquoi s'était-elle réveillée ? Apparemment il faisait encore nuit et... Un cri lui parvint de la chambre voisine. Elle bondit hors du lit et saisit la chemise qu'Angelo avait laissée roulée en boule sur un fauteuil. Elle l'enfila en toute hâte avant d'ouvrir la porte de communication entre les deux chambres.

Dans la pénombre, Angelo s'agitait dans son lit en geignant en italien. Il y avait dans sa voix des accents de terreur, qui lui déchirèrent le cœur. La gorge nouée, elle se pencha sur lui et posa la main sur son épaule. Sa peau était brûlante...

— Angelo... réveille-toi ! murmura-t-elle en le secouant doucement.

Il se dégagea d'un mouvement brusque, puis, tremblant de tout son corps, il marmonna quelques mots en italien. Se passant la main dans les cheveux, il se tourna vers elle, le front plissé.

— Que se passe-t-il ?

— Tu faisais un cauchemar...

— Je ne fais jamais de cauchemars.

— Tu as crié et ça m'a réveillée !

— Impossible, insista-t-il, visiblement sur la défensive.

Elle réprima un soupir. Bien sûr, les hommes dignes de ce nom ne faisaient pas de cauchemars... Dans la pénombre, les cheveux ébouriffés et la mâchoire ombrée d'une barbe naissante, Angelo était très attirant. Mais il y avait dans son regard une détresse déchirante.

Elle s'allongea sur le lit et le prit dans ses bras.

— Eh bien, à moi, ça m'arrive.

— Vraiment ?

Son ton était sarcastique, mais il ne la repoussait pas, constata-t-elle avec soulagement. Elle appuya le menton contre son épaule en humant l'odeur déjà familière de sa peau.

— J'ai souvent rêvé de l'accident de voiture dans lequel ma mère est morte, et pourtant je n'étais pas présente. Plus tard, quand j'étais en pension...

Angelo se raidit.

— Quand es-tu allée en pension ?

— J'avais dix ans quand mon père s'est installé avec Eva et ses filles. Malheureusement, Penelope et Wanda n'appréciaient pas ma présence, si bien que, pour éviter les tensions, on m'a envoyée en pension. J'ai détesté ça.

— Pourquoi... on se moquait de toi ?

— Oui. Les autres filles me considéraient comme un bébé parce que je les réveillais en criant pendant mes cauchemars et que je pleurais souvent.

Gwenna eut une moue piteuse.

— La maison me manquait terriblement...

Angelo l'attira contre lui.

— Moi aussi, mais je n'avais plus de maison où rentrer.

— Tu es allé en pension, toi aussi ?

— Après la mort de ma mère, pour une raison que j'ignore, son ancien employeur m'a pris en charge financièrement. Il m'a envoyé dans une pension fréquentée par les fils de l'élite britannique. Je ne m'y sentais pas du tout à ma place. Je parlais mal l'anglais, j'étais nul en sciences et, surtout, j'étais très petit pour mon âge...

— Petit ? coupa Gwenna avec stupéfaction.

Il hocha la tête.

— J'ai grandi brusquement, plus tard, à l'adolescence.

— Tu as été maltraité en pension ?

— Pas du tout.

Gwenna réprima un soupir. Une note imperceptible dans la voix d'Angelo indiquait le contraire.

— Si, j'en suis sûre.

— Tu l'as vu dans ta boule de cristal, *bellezza mia* ? murmura-t-il en glissant une main sous la chemise de Gwenna.

Il referma les doigts sur la pointe d'un sein, lui arrachant un petit cri.

— N'essaie pas... de me... distraire ! protesta-t-elle d'une voix entrecoupée.

Il la renversa sur le dos et roula sur elle, plaquant son bassin contre le sien pour lui faire sentir l'intensité de son désir.

— Je te distrais ?

— Oui... mais je veux savoir... ce qui t'est arrivé en pension.

Il crispa la mâchoire.

— Les autres garçons s'amusaient à me brûler avec des cigarettes et à me rouer de coups.

Pourquoi diable lui avait-il raconté ça ? se demanda-t-il aussitôt. Jamais il n'en avait parlé à personne !

— Angelo...

Les yeux noyés de larmes, Gwenna le serra étroitement contre elle. L'image de ce petit garçon privé de sa mère et victime de la cruauté de ses camarades était déchirante.

— Ça m'a rendu plus fort, déclara-t-il d'un ton apaisant.

J'étais trop vulnérable, *bellezza mia*. En fin de compte, ces épreuves ont été bénéfiques.

— Comment peux-tu dire ça ? protesta-t-elle d'une voix tremblante. Quand je pense à ce que tu as dû...

— Tu ne trouves pas que je mérite une compensation ? coupa-t-il d'une voix rauque. Une compensation très spéciale, si tu vois ce que je veux dire...

Les joues de Gwenna s'empourprèrent.

— Je voudrais bien, mais...

Elle se mordit la lèvre.

— Je pense que... ça risquerait de me faire très mal.

Angelo se maudit. Quel idiot ! Comment n'y avait-il pas pensé ? Moins de vingt-quatre heures plus tôt, elle était encore vierge... or ils n'avaient pas fait preuve de modération ! Ou bien il prenait une douche glacée, ou bien il l'initiait à une autre façon d'assouvir son désir.

— Peut-être un peu plus tard, suggéra-t-elle d'un air contrit.

— Plus tard, je serai à New York, *cara mia*.

Il roula sur le dos, prêt à lui expliquer ce qu'il attendait d'elle. Mais tout à coup elle s'exclama :

— Mon Dieu ! Ton réveil est à l'heure ?

— Bien sûr, pourquoi ? Il n'est que 6 h 30.

— Dans moins d'une heure, ce sera le premier repas de la journée au chenil et je ne veux pas être en retard, expliqua-t-elle en bondissant hors du lit. Les responsables du chenil sont d'accord pour que je nourrisse moi-même Porky parce que sinon il ne mangerait pas. Cependant, ils ont posé comme condition que je respecte leurs horaires.

Abasourdi, Angelo se redressa sur un coude.

— Attends une minute... Tu es en train de me dire que tu vas au chenil tous les matins à l'aube pour donner à manger à ton chien ?

— Oui. Et tous les soirs. Je suis obligée, sinon il se laisserait mourir de faim. Si tu voyais les images de la webcam sur internet, ça te fendrait le cœur. Loin de moi, il déprime complètement.

Elle regagna l'autre chambre en toute hâte pour se rhabiller.

Angelo se leva en jurant. Il ne lui restait plus qu'à prendre une douche glacée...

Il ressortit de la salle de bains quelques minutes plus tard et décrocha le téléphone. Pas question de revivre ce genre de frustration.

Il était temps de mettre fin à la captivité de Porky.

7.

Angelo promena sur la foule un regard agacé. Que lui arrivait-il ? Pourquoi se sentait-il aussi frustré alors qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis toujours ? Les femmes qui restaient collées à lui en permanence l'avaient toujours horripilé. Or, depuis un mois, il avait eu amplement le temps de constater que Gwenna n'appartenait pas à cette catégorie.

Contrairement aux autres, elle ne le suivait pas comme son ombre en cherchant à attirer son attention par tous les moyens. A tel point qu'il avait parfois envie de l'équiper d'un bracelet électronique pour être sûr de pouvoir la localiser à tout moment. C'était un comble !

Aujourd'hui, comme d'habitude, elle se laissait accaparer par leurs invités. Les passionnés de jardinage profitaient de ses connaissances pour lui demander des conseils, qu'elle leur prodiguait avec un empressement exaspérant.

Angelo alla trouver Franco.

— Où est-elle ?

Ce dernier l'entraîna sur la terrasse de l'hôtel particulier londonien. Dans le jardin, vêtue de sa robe de soirée bleu lavande, qui traînait dans l'herbe humide, Gwenna faisait admirer à un couple une plante grimpante en pleine floraison. L'homme était un banquier suisse réputé pour ses mœurs dissolues. Angelo se hérissa. Si ce porc osait esquiver le moindre geste...

Conscient de l'irritation de son patron, Franco s'éclaircit la voix.

— Vous savez, Mlle Hamilton est trop généreuse pour ne pas accorder toute son attention à vos invités.

Angelo réprima une moue de dérision. Gwenna avait conquis tout son personnel. Franco, pourtant très misogyne, était toujours prêt à prendre sa défense. Son chauffeur, guéri d'une toux persistante après avoir reçu en cadeau une mixture magique à base de miel, lui vouait une reconnaissance éternelle. Son assistante, qui ne pouvait pas être soupçonnée de flatterie, s'extasiait régulièrement sur sa gentillesse. Quant à son cuisinier, il se surpassait pour elle depuis qu'elle lui avait offert un assortiment d'herbes aromatiques.

Angelo réprima un soupir. Pour sa part, il n'avait pas droit à autant d'attentions, et il fallait reconnaître que c'était très frustrant. Gwenna ne manifestait pas un intérêt démesuré pour lui et ne se plaignait jamais de ses nombreux voyages d'affaires. De toute évidence, ses absences fréquentes ne lui pesaient pas le moins du monde.

Heureusement, cela ne l'empêchait pas de s'enflammer chaque fois qu'il la touchait. Et après tout n'était-ce pas l'essentiel ? Sexuellement, leur entente était exceptionnelle. Jamais il n'avait été lié à une femme par une passion aussi torride.

Cependant, il aurait aimé partager d'autres plaisirs avec elle. Malheureusement, elle restait indifférente à tous les efforts qu'il faisait pour lui rendre la vie agréable. Elle continuait de préférer ses jeans et ses T-shirts aux robes et aux bijoux dont il la couvrait. Par ailleurs, la vie mondaine ne l'intéressait pas. Côté stars dans des réceptions ou à des avant-premières la laissait froide. Seules les plantes la faisaient vibrer. Et son précieux Porky, bien sûr. Dire que pour elle il allait jusqu'à cohabiter avec un chien... Un animal psychopathe qui se jetait sur lui à la moindre occasion !

Pourtant, rien n'y faisait. Gwenna n'était pas heureuse. Elle ne se plaignait jamais, mais il le sentait. Se languissait-elle de Toby James ? Comme chaque fois qu'il se posait cette question, Angelo fut submergé par une bouffée de rage. Irrité contre lui-même, il s'efforça de chasser ce nom de son esprit.

Pour comble, il allait bientôt devoir annoncer à Gwenna une nouvelle qui lui causerait une cruelle désillusion : les avocats

chargés de passer au crible tous les titres de propriété que Donald Hamilton lui avait cédés avaient décelé des anomalies. Depuis quelques jours, il détenait la preuve formelle d'une escroquerie particulièrement méprisable...

Gwenna était au supplice. Les regards appuyés de Johannes Saudan devenaient très gênants. D'ailleurs, sa petite amie semblait prête à lui arracher les yeux. Apercevant Angelo sur la terrasse, elle déclara avec soulagement :

— Excusez-moi, je crois qu'Angelo me cherche...

— Comme je le comprends... Vous êtes vraiment ravissante !

Réprimant un frisson de répulsion, elle regagna la maison. Angelo vint à sa rencontre.

— Je passe mon temps à te chercher, *bellezza mia*.

Elle baissa la tête sans rien dire. Que répondre ? Elle l'évitait délibérément. L'accord qu'ils avaient conclu prévoyait qu'elle deviendrait sa maîtresse. Cet engagement, elle le tenait. Avec un plaisir beaucoup trop grand à son goût, d'ailleurs. Angelo régnait en maître absolu sur son corps, il lui suffisait de poser les yeux ou la main sur elle pour qu'elle s'enflamme. Etant donné les circonstances, c'était sans doute une chance. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher d'avoir honte. Son amour-propre souffrait cruellement de sa situation de femme entretenue et la poussait à garder le plus possible ses distances avec Angelo.

— J'aimerais bien profiter un peu plus de ta présence lorsque nous recevons, insista-t-il en lui prenant la main.

Elle se mordit la lèvre. Comment le lui refuser ? Il fallait reconnaître qu'il faisait beaucoup d'efforts pour lui être agréable. Il avait même accepté qu'elle reprenne Porky. Et, quand ce dernier avait réduit une de ses chaussures en bouillie, il n'avait pas bronché. Pour quelqu'un qui ne supportait pas d'avoir des animaux chez lui, il faisait preuve d'une patience remarquable.

Un long frisson la parcourut tandis qu'il effleurait sa paume du bout du pouce.

— Viens.

Il l'entraîna dans un salon voisin.

Elle déglutit péniblement. Angelo aimait assouvir sa passion de manière impromptue, dans des circonstances qui a priori ne s'y prêtaient pas. Le plus souvent, elle s'abandonnait, trop excitée pour protester. Mais cette fois il n'en était pas question. Elle s'était déjà aperçue dans un miroir après ce genre d'intermède... Si elle croisait quelqu'un en ressortant du salon, les cheveux ébouriffés, les yeux brillants et les lèvres gonflées, elle en mourrait de honte !

— Non... pas maintenant. Les invités vont s'apercevoir de notre absence.

Refermant les mains sur ses hanches, il l'attira contre lui.

— Et alors ?

— Ils devineront pourquoi nous nous sommes éclipsés.

— Quelle importance, *bellezza mia* ? rétorqua-t-il avec un petit rire en dénouant les liens qui fermaient l'encolure de sa robe.

— Arrête ! s'exclama-t-elle en s'écartant vivement. Toi tu t'en moques, bien sûr ! Tu seras considéré comme un grand séducteur. Mais moi je passerai pour une moins-que-rien !

— Comment peux-tu dire une absurdité pareille ?

— C'est la vérité ! Et je ne veux pas être humiliée devant des vieux dégoûtants comme Johannes Saudan !

Angelo se figea.

— Que t'a-t-il dit ?

— Rien. Mais j'ai bien vu dans ses yeux ce qu'il pensait de moi. Et il n'est pas le seul...

— Tu veux bien être plus claire ?

— Tu m'exhibes devant tous ces gens, habillée comme une princesse, des diamants autour du cou...

— Toutes les femmes dévorent cette parure des yeux, et toi...

— Cette parure, comme tu dis, me catalogue comme ta propriété ! Mais tu ne peux pas comprendre. Tu estimes qu'être ta maîtresse entretenue est un honneur, n'est-ce pas ?

— *Santo cielo* ! Ecarte-toi de cette porte ! Saudan va regretter de t'avoir insultée...

— Je te répète qu'il ne m'a rien dit ! Il n'en a même pas

eu besoin ! On voyait dans ses yeux qu'il se demandait dans combien de temps tu me remettrais sur le marché. Pour lui aussi, je ne suis qu'un objet !

Angelo écarta fermement Gwenna de son chemin.

— Je vais le tuer !

— Pourquoi ?

— *Damnatione* ! Regarde dans quel état il t'a mise, ce...

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Pourquoi sa voix tremblait-elle ? se demanda Gwenna avec dépit en s'efforçant de refouler ses larmes.

Soudain, Angelo la prit par les épaules et l'attira contre lui. D'ordinaire, il ne se laissait pas émouvoir par les larmes des femmes. Mais voir Gwenna pleurer était insupportable. Il n'avait plus qu'une envie : mettre tous ses invités dehors pour rester seul avec elle.

Elle appuya le front contre l'épaule d'Angelo avec lassitude. Que faisait-elle dans ses bras ? Quelques secondes plus tôt, elle l'aurait giflé avec plaisir, mais sa colère s'était évanouie brusquement et...

La sonnerie de son portable la fit tressaillir.

— Excuse-moi...

En reconnaissant la voix de Penelope, elle sentit son cœur se serrer.

— Il faut qu'on te voie de toute urgence. Pour un problème familial grave dont je ne peux pas parler au téléphone.

— Je prendrai le premier train demain matin.

Gwenna coupa la communication, l'estomac noué. Que se passait-il ? Eva avait-elle décidé de quitter son père ?

— Il faut que je retourne chez moi quelques jours pour un problème familial.

— Je viens avec toi.

— Merci, mais il vaut mieux que j'y aille seule. C'est une affaire privée.

Angelo réprima une moue dubitative. Une affaire privée ? En fait, Donald Hamilton devait avoir de nouveaux démêlés avec la justice. Pour sa part, il n'avait encore pris aucune mesure concernant la dernière fraude découverte par ses avocats. Cependant, suite à l'affaire Furnridge Leather, d'autres

enquêtes avaient sans doute été déclenchées, et il y avait de grandes chances pour qu'elles révèlent d'autres escroqueries commises par Hamilton. La liste devait être longue...

— Tu crois que tu pourras t'occuper de Porky ? demanda Gwenna d'un air embarrassé. Ma belle-mère n'aime pas les chiens et je préférerais éviter de le remettre au chenil.

Il se sentit étrangement touché par cette marque de confiance.

— *Non c'è problema...* Pas de problème.

Il déposa un baiser sur ses lèvres.

— Et pour te remonter le moral, nous allons passer une nuit inoubliable avant ton départ, *bellezza mia*, murmura-t-il d'une voix chaude qui la fit fondre.

Le lendemain matin à son réveil, Gwenna entendit Angelo s'affairer dans la chambre voisine. Il tenait toujours à dormir seul et ne passait jamais la nuit entière avec elle. Ce qui ne l'empêchait pas de la combler...

Très séduisant dans un costume bleu marine impeccablement coupé, il entra dans la chambre et s'immobilisa au pied du lit.

— *Dio mio...* J'aimerais tant rester avec toi, *cara mia*. Quelle nuit fantastique...

Parcourue d'un long frisson, elle s'entendit demander :

— Tu es obligé de partir tout de suite ?

— J'ai une réunion très importante dans une heure.

C'était la première fois que Gwenna exprimait ouvertement son désir ! Submergé par un sentiment de triomphe, Angelo sortit son portable de sa poche et appela Franco.

— Informez le bureau que j'ai un empêchement.

Puis, sans quitter Gwenna des yeux, il se déshabilla.

— Mais... ta réunion...

Il la rejoignit sur le lit.

— Fais en sorte que je ne regrette pas de l'avoir manquée, murmura-t-il avant de s'emparer de sa bouche.

Vers midi, il la réveilla. Elle cligna les paupières et étouffa un bâillement.

— Tu as raté ton train, lui apprit-il. Mais un chauffeur

t'attend pour te conduire à l'héliport. Ne reste pas absente trop longtemps.

L'esprit encore embrumé, elle marmonna :

— D'accord...

Il lui prit la main et y déposa un baiser avec un sourire satisfait.

— Je suis heureux que tu te sois enfin rendue à l'évidence. Tu m'appartiens. Ton grand amour ne pèse plus lourd à côté de moi, n'est-ce pas ?

Il quitta la pièce en sifflotant.

Atterrée, Gwenna resta clouée sur place pendant un moment. Puis elle bondit hors du lit, saisit son peignoir et se précipita dans le couloir en hurlant :

— Angelo ?

Il s'immobilisa en haut de l'escalier et se tourna vers elle, un sourire aux lèvres.

— Oui, *cara mia* ?

— A qui crois-tu que je pense quand je suis dans tes bras ?

Pourquoi faisait-elle ça ? se demanda aussitôt Gwenna, stupéfaite. Mentir n'était pas dans ses habitudes.

Angelo la fixait, impassible, mais très pâle. De toute évidence, son coup avait porté. Mais pourquoi n'en éprouvait-elle aucune satisfaction ? Assaillie de remords, elle sentit son cœur se serrer.

Elle regagna la chambre, ferma la porte et s'y adossa, les jambes en coton. Que lui arrivait-il ? Depuis quand était-elle devenue une mégère capable de dire n'importe quoi ? Pas une seule fois elle n'avait pensé à Toby dans les bras d'Angelo.

Or, cette découverte était très déstabilisante.

8.

— Hélicoptère et limousine...

Assis à son bureau, Donald Hamilton adressa un sourire approbateur à Gwenna.

— Bravo. Angelo Riccardi doit beaucoup tenir à toi.

— Je devais prendre le train, mais je l'ai raté.

Penelope aurait-elle exagéré l'importance de la crise familiale ? se demanda Gwenna avec perplexité. Son père ne semblait pas inquiet. Il était même très détendu.

— Penelope m'a parlé d'un problème grave, mais elle est restée mystérieuse, dit-elle. Je me suis beaucoup inquiétée.

— Oh, disons que c'est... une séquelle de l'affaire Furnridge Leather.

Donald Hamilton grimaça.

— J'étais complètement coincé, alors... disons que j'ai emprunté à Pierre pour rembourser Paul.

Gwenna se raidit.

— Ce qui veut dire... ?

— J'ai utilisé une partie des fonds du Comité pour la mise en valeur des jardins pour tenter de combler un autre trou. Il me faudrait quelques mois pour régulariser la situation, mais les geignards du Comité exigent que je le fasse immédiatement.

— Tu t'es servi *aussi* dans la caisse du Comité ? Mais qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je n'apprécie pas du tout que tu me parles sur ce ton, Gwenna.

— Je n'arrive pas à le croire ! Après tous les grands discours que tu as faits lors des collectes pour inciter les gens à être

généreux, tu as abusé de leur confiance ? murmura Gwenna, effarée. Et pourquoi ne l'as-tu pas avoué le mois dernier ?

— Parce que je comptais rembourser, bien sûr ! Mais malheureusement, je n'ai pas pu. J'ai perdu mon travail et j'ai tout juste les moyens de continuer à vivre dans cette maison. Deux membres du Comité m'ont appelé hier en menaçant de porter plainte.

— Combien d'argent dois-tu ?

Donald énonça une somme qui fit pâlir Gwenna.

— Oh, mon Dieu... Qu'allons-nous faire ?

— Tu pourrais vendre quelques diamants, par exemple, intervint Wanda d'un ton venimeux en pénétrant dans la pièce en compagnie de sa mère et de sa sœur.

— Ou bien, tout simplement, demander à ton richissime amant de venir en aide à ton père, suggéra Penelope.

— C'est impossible...

Gwenna était au comble du désarroi. Si elle portait les vêtements et les bijoux achetés par Angelo, c'était uniquement parce qu'il y tenait. Mais en aucun cas elle ne considérerait qu'ils lui appartenaient !

— Tu es la seule personne en mesure de m'aider, déclara son père d'un air grave. Nous n'avons pas d'argent et aucun espoir d'obtenir un prêt.

Sur ces mots, il quitta la pièce.

— Si tu ne trouves pas le moyen de régler le problème, je demanderai le divorce, et ton père n'aura même plus d'endroit où dormir, déclara Eva d'un ton acerbe. J'en ai par-dessus la tête !

Gwenna poussa un profond soupir.

— Je comprends ce que vous ressentez...

— Ça m'étonnerait ! Pendant que nous raclons les fonds de tiroir pour payer les factures, tu vis comme une star ! s'exclama Penelope d'un ton accusateur. On te voit en photo dans tous les magazines people !

— Tu ne peux pas continuer à être aussi égoïste. C'est le moment ou jamais de faire profiter ta famille de ta chance, renchérit Wanda.

Gwenna était partagée entre l'abattement et l'indignation.

Comment pouvait-on l'accuser d'égoïsme ? C'était vraiment trop injuste !

— Rien que ce que tu as sur le dos représente une petite fortune, insista Penelope. A lui seul, ton sac doit valoir au moins mille cinq cents livres.

Gwenna jeta un coup d'œil effaré à son sac. Etait-ce possible ? Elle n'avait pas la moindre idée de ce que pouvaient coûter ses vêtements ou ses accessoires, pour la bonne raison qu'elle n'avait pas fait son shopping elle-même et qu'ils n'avaient bien sûr pas été livrés avec les étiquettes de prix. Seigneur, pourquoi avoir puisé dans sa garde-robe haute couture pour ce voyage ? Elle avait éprouvé le besoin de se donner du courage pour affronter sa belle-mère et ses filles, mais si elle avait su, elle serait venue en jean et en T-shirt...

— Personnellement, je n'ai pas d'argent, et il est hors de question que j'en demande à Angelo, déclara-t-elle d'un ton crispé.

Sa belle-mère eut une moue méprisante.

— Pourtant, tu ne refuses pas ses cadeaux.

Hors d'elle, Gwenna bondit sur ses pieds.

— Arrêtez de me traiter comme si j'avais une chance inouïe ! Je n'ai pas choisi de vivre avec lui et j'ai beaucoup de mal à supporter cette situation ! J'ai accepté le marché qu'il m'a proposé uniquement pour éviter la prison à papa. Mais si j'avais su, je l'aurais laissé se débrouiller seul !

Un long silence suivit cette déclaration.

— Angelo Riccardi a été obligé de te proposer un marché pour coucher avec toi ? finit par s'exclamer Wanda, les yeux écarquillés. Tu n'es pas normale !

— Ça, on peut le dire ! approuva sa sœur. De quoi te plains-tu ? N'importe quelle femme normalement constituée serait ravie d'être à ta place !

Effarée par ces réactions, Gwenna quitta la pièce sans un mot de plus. A sa grande surprise, Toby l'attendait dans le hall. Mais il faisait partie du Comité pour la mise en valeur des jardins, se rappela-t-elle aussitôt. Il était donc au courant du nouvel abus de confiance commis par son père.

— Je n'ai appris la nouvelle qu'hier, déclara son ami.

J'ai aussitôt décidé de te l'annoncer moi-même, mais je ne voulais pas le faire par téléphone. Je pensais arriver ici avant toi, mais mon vol a eu du retard, expliqua-t-il d'un air contrit.

— Gwenna ! appela Donald Hamilton d'un ton réprobateur, depuis l'autre bout du hall.

— Partons d'ici, murmura-t-elle à Toby avant de se tourner vers son père. Ecoute, papa, je ne sais pas quoi te dire pour l'instant. J'ai besoin de réfléchir. Mais ne t'attends pas à un miracle. Je t'appellerai.

Ignorant les protestations de Donald Hamilton, Toby entraîna Gwenna jusqu'à sa voiture.

— J'ai pris une chambre au Four Crowns pour la nuit. Si nous allions là-bas pour discuter ?

Au même instant, le portable de Gwenna se mit à sonner. C'était Angelo, constata-t-elle, le cœur battant. Il ne l'avait donc pas encore rayée de sa vie ! Mais son soulagement fut de courte durée. Comment lui expliquer que son père avait commis un nouveau détournement de fonds ? Incapable de s'y résoudre, elle éteignit son portable sans répondre.

Lorsqu'ils arrivèrent au Four Crowns, Toby lui avoua qu'il n'avait pas mangé depuis des heures et qu'il était incapable de réfléchir le ventre vide. Pendant le repas, ni l'un ni l'autre n'aborda le sujet qui les préoccupait. Ensuite, ils montèrent dans sa chambre pour discuter autour d'une bouteille de vin.

— Je vais être très direct, déclara Toby. Les membres du Comité veulent porter plainte, mais j'ai réussi à les convaincre d'attendre un jour ou deux. Ils ont accepté parce qu'ils préféreraient éviter que l'affaire s'ébruite pour ne pas décourager de nouveaux donateurs. Angelo est-il susceptible de venir en aide à ton père ?

— J'en doute...

— Pourtant, il m'a donné l'impression de tenir à toi.

Elle s'empourpra. Pas question de préciser à Toby que l'intérêt que lui portait Angelo était purement physique. Et, de toute façon, après le mensonge idiot qu'elle lui avait dit, il ne devait même plus s'intéresser à elle du tout...

Des coups furent soudain frappés à la porte, et Toby se leva pour aller ouvrir. Le cœur de Gwenna fit un bond dans sa

poitrine. Avant qu'elle ait le temps de réagir, Angelo décocha un coup de poing à Toby, qui bascula en arrière.

— Tu es fou ? s'écria-t-elle en bondissant sur ses pieds.

— Ne te mêle pas de ça, répliqua-t-il d'une voix vibrante de rage. C'est entre moi et lui...

— Désolé, mais je ne vois pas l'intérêt de me battre, intervint Toby en se frottant la mâchoire. C'est un truc de macho.

Angelo le considéra avec mépris.

— Il n'est même pas prêt à se battre pour toi !

— Il n'a aucune raison de le faire. Combien de fois faudrait-il te dire qu'il n'y a rien entre nous ? Il est homo, rétorqua Gwenna en se penchant sur Toby.

— Homo ? répéta Angelo d'un ton incrédule.

— Oui, confirma Toby. Gwenna ne vous l'avait pas dit ? Elle baissa les yeux, évitant le regard des deux hommes.

— Ça ne le regarde pas.

Angelo tendit la main à Toby pour l'aider à se relever.

— Je suis désolé. Je vous dois des excuses.

Il darda sur Gwenna un regard noir.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas précisé ? Et comment peux-tu dire que ça ne me regarde pas ?

Les joues en feu, elle se mordit la lèvre. Mieux valait éviter de se quereller avec Angelo devant Toby, sinon la situation risquait de devenir encore plus embarrassante. Elle se sentait déjà horriblement ridicule... et coupable. Le coup de poing que Toby venait de recevoir, c'était à elle qu'il le devait. Dire qu'en voyant Angelo, elle avait d'abord été submergée par une joie intense !

— Je t'emmène à mon hôtel, ajouta-t-il.

Après s'être assurée que Toby n'avait pas besoin de soins, elle le suivit.

— Qu'est-ce qui t'a pris de le frapper ? s'exclama-t-elle dès qu'ils furent dehors.

Il rit.

— Tu n'as pas l'impression d'y être un peu pour quelque chose ? Tu n'as pas répondu quand je t'ai appelée sur ton portable. Puis tu es partie de chez ton père en compagnie de

l'homme dont tu m'as dit être amoureuse. Et enfin tu as dîné en tête à tête avec lui, avant de le suivre dans sa chambre. Quelle conclusion étais-je censé tirer de tous ces éléments ?

— Tout le monde n'est pas aussi obsédé que toi par le sexe !

Angelo secoua la tête. Homo ! Ce type était homo ! Pourquoi ne le lui avait-elle pas dit ? A croire qu'elle avait juré de le rendre fou ! Lorsqu'il l'avait quittée ce matin après avoir appris qu'un autre homme occupait ses pensées lorsqu'elle partageait son lit, il avait dû faire appel à tout son sang-froid pour ne pas insulter son chauffeur puis tous les gens qu'il avait croisés par la suite !

— Comment as-tu su où me trouver ? demanda-t-elle.

— Je sais toujours où tu te trouves. Chaque fois que tu mets le pied dehors, un membre de l'équipe de Franco te suit à la trace. Je suis très connu et j'ai de nombreux ennemis. Même si les plus à craindre sont les paparazzi, tu as besoin de protection.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? s'exclama-t-elle, outrée.

— Je m'occupe de ta sécurité. Parle-moi plutôt de Toby. Comment as-tu réussi à tomber amoureuse d'un homosexuel ?

— J'ignorais ce détail quand j'ai fait sa connaissance. Et lorsque je l'ai appris il était trop tard.

— Comment ça trop tard ? Cela aurait dû te guérir.

— Ce n'est pas si simple.

— Je ne vois pas pourquoi.

Elle releva le menton.

— Quand es-tu tombé amoureux pour la dernière fois ?

Angelo eut soudain l'impression de s'être aventuré dans des sables mouvants. L'amour, il n'y croyait pas. C'était un mot banni de son vocabulaire depuis son enfance, et il n'avait aucune envie que ça change.

— Dois-je comprendre que tu es le seul à avoir le droit de poser des questions ? insista-t-elle alors que le silence se prolongeait.

— *Dio mio*... Je ne tombe pas amoureux. D'accord ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Jamais ?

— Et alors ? rétorqua-t-il, furieux.
Mieux valait ne pas insister, décida Gwenna.

Il était presque minuit lorsque le chauffeur les déposa devant Peveril House. Un ascenseur privé les conduisit jusqu'à une luxueuse suite située au dernier étage. A peine Gwenna eut-elle franchi le seuil que Porky lui sauta dessus en remuant la queue avec frénésie.

— Tu l'as amené avec toi ? s'exclama-t-elle, stupéfaite.

Comment aurait-il pu laisser seul un chien qui faisait la grève de la faim dès qu'il était séparé d'elle ? se demanda Angelo avec dérision.

Porky était sans doute le chien le plus malin de l'univers.

Le lendemain matin, Gwenna se réveilla à 9 heures. En dépit de tout, elle avait dormi profondément. Angelo s'était éclipsé dès leur arrivée, manifestement conscient qu'elle avait besoin de repos. Il ne lui avait posé aucune question sur la nature du problème familial qui l'avait conduite chez son père, songea-t-elle soudain. Il était vrai qu'il n'avait aucune raison de s'y intéresser... Mais, dans ce cas, pour quelle raison l'avait-il suivie jusque dans le Somerset ? En tout cas, le moment était venu de prendre une décision. Devait-elle oui ou non lui demander d'aider son père ?

Elle n'en avait aucune envie. Malgré tout, même si Eva et ses filles avaient été odieuses et son père beaucoup trop désinvolte, ne se devait-elle pas de les aider ?

Lorsqu'elle rejoignit Angelo pour le petit déjeuner, il l'accueillit d'un hochement de tête. Installé à un bureau à l'autre bout de la pièce, il parlait au téléphone en italien. De toute évidence, il était en plein travail.

Lui donnant des coups d'œil furtifs, elle s'efforça d'avaler quelques cuillerées de céréales, mais la perspective de la discussion qui l'attendait lui coupait l'appétit.

Après avoir raccroché, il la rejoignit.

— Tu as bien dormi ?

— Oui... merci.

— Pas moi.

Il l'enveloppa d'un regard brûlant très éloquent. Aussitôt, elle fut parcourue d'un long frisson. Inutile de lui demander pourquoi il n'avait pas trouvé le sommeil...

— Viens ici, murmura-t-il.

Mue par une force indépendante de sa volonté, elle se leva aussitôt.

Angelo promena sur la jeune femme un regard appréciateur. Cette robe lui allait à merveille et elle était exactement du même bleu que celle qu'elle portait le jour de leur première rencontre...

— J'ai choisi cette robe pour toi, à New York, dit-il.

— Je ne savais pas qu'il t'arrivait de choisir toi-même.

— Seulement de temps en temps, quand certaines tenues attirent mon regard. Gwenna, j'ai décidé que nous avons besoin d'une pause. Nous prenons l'avion pour la Sardaigne à la fin de la semaine.

— Tu es sérieux ?

— J'ai une maison là-bas... avec un grand jardin. Tu vas l'adorer... et moi aussi. Comme tes plantes, j'ai besoin de beaucoup de soleil et d'attention.

Elle déglutit péniblement.

— Tu ne veux pas savoir pourquoi je suis allée voir ma famille ?

Angelo poussa un soupir.

— Je m'en doute.

— Comment ça ?

— Des rumeurs concernant les problèmes financiers du Comité pour la mise en valeur des jardins ont commencé à circuler il y a quelques jours à Furnridge Leather. Mes collaborateurs m'en ont informé. D'où ma présence ici.

— Tu étais au courant et tu ne m'en as pas parlé hier soir ?

— A quoi bon ?

— Angelo...

— Pas de ça, *bellezza mia*, coupa-t-il d'un ton dange-reusement posé.

— Comment peux-tu savoir ce que je vais dire avant que j'ouvre la bouche ?

— A ton avis ?

Elle déglutit péniblement.

— Tu ne me facilites pas la tâche... Tu crois que c'est facile pour moi de te demander ton aide ?

— En tout cas, tu as pensé à soigner ton apparence pour l'occasion. Pas de jean ni de T-shirt en vue.

Effarée, elle sentit ses joues s'enflammer.

— Tu crois vraiment que j'ai choisi ma tenue avec une arrière-pensée ? Je suis incapable de ce genre de calcul...

— C'était ce que je croyais, mais, malheureusement, tu sembles bien partie pour me prouver le contraire.

— Tu ne comprends pas que je ne peux pas faire autrement que de te demander ton aide ?

— Non, je ne comprends pas. Tu crois sincèrement que ton père mérite d'être aidé ?

Mortifiée par le ton méprisant d'Angelo, Gwenna s'emporta de plus belle.

— C'est mon père et je l'aime. Même si aujourd'hui j'ai également honte de lui, ajouta-t-elle d'une voix étranglée. Il a enfreint la loi et il a trahi la confiance des gens, mais il reste mon plus proche parent... et je ne peux pas oublier qu'il m'a recueillie quand j'étais enfant.

— Et s'il ne t'avait pas recueillie pour les raisons que tu imagines ?

— Que veux-tu dire ?

— Rien. Je pensais à autre chose.

Angelo réprima un soupir. Un jour ou l'autre, il faudrait qu'elle sache la vérité. Mais ce n'était pas le moment de la lui révéler. Elle était trop perturbée. Mieux valait attendre qu'ils soient en Sardaigne.

Une fois qu'il lui aurait ouvert les yeux, elle couperait enfin les ponts avec son père. Comme la plupart des escrocs, Hamilton était un menteur invétéré, et sa vie comportait plus de secrets sordides qu'une mauvaise série télévisée.

— Je veux que mon père ait une chance de changer de vie, plaida Gwenna d'une voix mal assurée.

Angelo gagna la fenêtre sans répondre.

— Il ne le pourra jamais si personne ne lui fait confiance. S'il te plaît, aide-le. Prête-lui l'argent.

— *Dio mio...*

Pivotant sur lui-même, Angelo darda sur Gwenna un regard glacial.

— Tu avais presque réussi à me convaincre que tu étais différente et cette idée me plaisait. Jusqu'à aujourd'hui, tu étais la seule femme qui ne m'avait jamais rien demandé.

Le sang se retira du visage de Gwenna. Si seulement le sol avait pu l'engloutir ! Jamais elle ne s'était sentie aussi humiliée. Tout à coup, la frontière entre le bien et le mal n'était plus aussi nette qu'elle l'avait toujours cru. Elle considérait comme son devoir d'aider son père, mais, en même temps, elle avait le sentiment insupportable de mériter le mépris cinglant d'Angelo.

— Je... je n'avais vraiment pas envie de te demander ça...

— Mais tu l'as fait quand même... Si je voulais m'amuser un peu, je pourrais te demander ce que j'ai à y gagner. Mais il serait cruel de te donner un espoir alors que je n'ai pas l'intention d'accéder à ta demande. Désolé, mais le sort de ton père m'est complètement indifférent.

S'efforçant de surmonter son désarroi, Gwenna prit une profonde inspiration.

— Excuse-moi d'avoir commis l'erreur de penser que tu pouvais éprouver de la compassion.

— Je la réserve à des gens qui le méritent. Ton père n'entrera jamais dans cette catégorie. Tu ne vois donc pas qu'une fois de plus, il essaie de se servir de toi ?

— Ce n'est pas vrai !

— Ton père est un escroc. Comment appellerais-tu un homme qui n'hésite pas à voler son héritage à sa fille de huit ans ?

— Que veux-tu dire ?

Angelo réprima un juron. Il s'était pourtant promis d'attendre !

— Donald Hamilton a falsifié le testament de ta mère.

Gwenna plissa le front.

— Falsifié ? Je ne comprends pas.

— Il y a de nombreuses preuves, et les experts graphologues sont formels. Le notaire et un des deux témoins sont morts depuis, mais le second témoin a été retrouvé. Il vit à l'étranger. Il est prêt à témoigner sous serment que le testament présenté par ton père n'est pas le document original que ta mère a signé en sa présence. Ton père a rédigé un faux qui le désigne comme principal bénéficiaire du testament. Il t'a volé Massey Manor.

Gwenna secouait la tête.

— C'est absurde...

— Quand il t'a recueillie, tout le monde a été impressionné par sa générosité. Et personne ne s'est demandé pourquoi une femme connue pour le haïr lui aurait légué tous ses biens.

— Angelo... ce que tu insinues est monstrueux... Pourquoi es-tu aussi cruel ?

— Je suis désolé, mais c'est la vérité.

— Non...

Gwenna prit son sac sur la table et sortit son portable.

— Qui veux-tu appeler ?

— Toby.

Angelo la rejoignit en deux pas et lui arracha l'appareil.

— Quel besoin as-tu de lui parler ?

— Rends-moi mon téléphone !

— Réfléchis avant de révéler une information aussi délicate... Peux-tu faire suffisamment confiance à Toby James ?

Angelo posa le portable sur la table.

— Il fait partie du Comité, n'est-ce pas ?

Gwenna reprit son téléphone mais ne composa pas le numéro. Elle avait envie de frapper Angelo ! Comment parvenait-il à la faire douter de son père et de son meilleur ami ?

— Mon père n'a pas falsifié le testament de ma mère, murmura-t-elle.

— Il m'a cédé la propriété en même temps que ses autres biens. S'il s'avérait qu'il n'en est pas le propriétaire légal, ce serait une escroquerie de plus. Peut-être préfères-tu que la police ouvre une enquête ?

Gwenna était glacée. Elle avait l'impression qu'un piège

redoutable était en train de se refermer sur elle. Angelo posa la main sur son épaule, mais elle s'écarta vivement de lui.

— Il fallait que tu l'apprennes un jour ou l'autre, *bellezza mia*.

— Je vais faire part de tes accusations ridicules à mon père.

— Etudie d'abord les preuves.

Angelo prit un dossier dans un tiroir du bureau et le lui tendit.

— Laisse-moi seule, dit-elle sans le regarder.

Angelo sortit dans le couloir, où Porky était puni, car sa promenade matinale s'était terminée par l'attaque d'un conducteur innocent qui descendait de sa voiture. Curieusement, cette nouvelle avait réjoui Angelo, soulagé de ne pas être le seul à subir la hargne du petit chien. Laissant à dessein la porte entrouverte, il regarda l'animal se faufiler aussitôt par l'entrebâillement pour rejoindre Gwenna en jappant triomphalement.

Gwenna le prit dans ses bras, s'assit au bureau et ouvrit le dossier.

Lorsque Angelo la rejoignit une demi-heure plus tard, elle se leva et déclara d'un ton ferme :

— Je vais retourner voir mon père.

— Il va inventer des tas d'excuses pour se justifier. D'après mes collaborateurs, c'est ainsi qu'il fonctionne.

— Je suis capable d'y faire face.

— Je suis désolé, mais je ne peux pas te laisser y aller.

— En quoi est-ce que ça te regarde ? hurla-t-elle dans un accès de fureur qui la surprit elle-même.

Angelo resta silencieux.

— Si tu crains que je perde mon sang-froid, tu te trompes. Il n'y a que toi qui me le fasses perdre, marmonna-t-elle avec humeur.

Dans la limousine, impassible malgré le tourbillon d'émotions qui lui donnait le vertige, Gwenna garda le silence pendant tout le trajet.

— Rien ne t'oblige à affronter ton père, déclara Angelo

lorsque le véhicule s'immobilisa devant l'ancien presbytère.
Pourquoi ne me laisses-tu pas régler le problème ?

— Parce que c'est *mon* père !

Les dents serrées, elle descendit de voiture.

— Et ne t'avise surtout pas de me suivre !

9.

Donald Hamilton feuilleta nerveusement le dossier, puis il le jeta sur la table. Le teint terreux, il accusait visiblement le coup.

— C'est Angelo Riccardi qui t'a donné ça ?

— Oui, répondit Gwenna, le cœur serré.

— C'est beaucoup plus anodin qu'il n'y paraît...

— Ne me raconte pas d'histoires, s'il te plaît. J'ai besoin de savoir la vérité.

— C'est très simple. Quand tu étais encore bébé, j'ai proposé à ta mère de nous associer pour essayer de faire construire des logements sur le terrain de Massey Manor.

— Mais c'est illégal sur un site historique !

— C'était il y a plus de vingt ans. A l'époque, la propriété n'était pas encore classée. Isabel n'avait pas un sou et je voulais l'aider à rentabiliser son bien. Elle n'a jamais rien voulu savoir. Jouer les châtelaines était plus important pour elle. Pourtant, le manoir tombait déjà en ruine.

— Je sais.

— Mon premier mariage était un désastre et je voulais divorcer. A l'époque, ta mère et moi n'avions plus que des relations amicales, mais je subvenais quand même à vos besoins. Par ailleurs, j'avais rencontré une autre femme.

Cette révélation ne la surprenait même pas, songea Gwenna, désabusée. Mais contrairement à ce que prétendait son père, la liaison de ses parents avait duré, avec des hauts et des bas, pendant toute son enfance. Elle gardait des souvenirs très

précis de sa mère, amère ou joyeuse selon qu'elle avait eu droit ou non à une visite de son amant...

— Est-ce que ça ne t'arrivait pas un peu trop souvent de rencontrer « une autre femme » ?

Son père eut une moue de dérision.

— Je ne m'attends pas à ce que tu me comprennes, mais Fiorella était différente des autres. C'était une Italienne, passionnée. Je voulais l'épouser, mais cette histoire a bien failli causer ma perte.

— Je ne vois pas le rapport avec le testament de ma mère.

— J'essaie de t'expliquer la situation.

Gwenna jeta un coup d'œil au dossier accablant. C'était une tentative plutôt maladroite de justifier l'injustifiable ! Pourquoi avait-elle pris la peine de venir voir son père ? Rien de ce qu'il pourrait lui dire ne l'aiderait à accepter le fait qu'il lui avait volé son héritage et qu'il en avait profité pendant toutes ces années à ses dépens. Dire qu'elle s'était sentie coupable de l'échec de son premier mariage ! Il lui avait laissé croire que c'était son arrivée qui avait provoqué le divorce. Et aujourd'hui, il reconnaissait sans ciller qu'il y pensait depuis des années !

Une foule de choses sur lesquelles elle avait fermé les yeux s'imposèrent à l'esprit de Gwenna. Les filles d'Eva avaient grandi dans cette maison cossue avec leur mère et son père, alors qu'elle avait été exilée dans une pension sordide, où elle avait été terriblement malheureuse. Pendant les vacances, sa présence au presbytère était tout juste tolérée par sa belle-famille. Pour gagner son indépendance, elle avait dû travailler à mi-temps pendant ses études en économisant le moindre penny. Tout ça pour vivre dans une mansarde minuscule et gérer la pépinière pour un salaire misérable...

— Gwenna... Tu dois m'écouter.

— Alors donne-moi des explications convaincantes. Ton aventure avec une Italienne passionnée ne m'intéresse pas.

— C'est pourtant le nœud du problème ! Un jour, trois hommes ont débarqué sans prévenir dans mon bureau pour m'informer que Fiorella était déjà mariée et que son père

était un homme très puissant. Ils m'ont conseillé de la laisser tomber si je voulais rester en vie.

Gwenna soupira. Si son père avait eu une liaison avec une femme mariée, et si pour une fois on lui avait demandé des comptes, ce n'était pas elle qui le plaindrait !

— Ma mère aurait peut-être été plus heureuse si elle avait eu un père capable de te donner un avertissement de ce genre.

— Pour l'amour de Dieu, Gwenna, ils m'ont mis un revolver sur la tempe ! J'ai cru que j'allais mourir ! C'étaient de dangereux criminels.

— Bien sûr...

Gwenna poussa un nouveau soupir. Qu'allait-il encore inventer ? A ses pieds, Porky soupira dans son sommeil, comme en écho.

— Fiorella avait de la fortune et elle m'en avait confié la gestion, poursuivit son père. Les hommes de main de son père m'ont obligé à la leur remettre. Ils m'ont accompagné à la banque pour que je vide son compte, mais elle avait déjà dépensé une partie de l'argent. Ils ont exigé de récupérer l'intégralité de la somme, et j'ai été obligé de me débrouiller pour les payer. Ils m'ont saigné à blanc. Inutile de dire que je me suis empressé de rompre avec Fiorella. Mais j'étais ruiné.

— Désolée, mais je ne crois pas un mot de cette histoire.

— Je t'assure que c'est la vérité ! Je travaillais dans le même cabinet que le notaire de ta mère. Il avait largement dépassé l'âge de la retraite, mais il tenait à suivre encore quelques dossiers. Il ne venait plus que quelques heures par jour, aussi n'ai-je eu aucun mal à subtiliser des documents dans son coffre. J'ai pris contact avec une société de crédit basée à Londres en prétendant que j'étais le propriétaire de Massey Manor, et je m'en suis servi comme garantie pour emprunter une grosse somme d'argent. J'avais le couteau sous la gorge et il fallait bien que je trouve un moyen de faire face. Souviens-toi que je vous aidais financièrement, ta mère et toi.

— Tu voudrais me faire croire que tu as aidé ma mère en l'escroquant ?

Donald Hamilton crispa la mâchoire, puis il poursuivit d'un air buté :

— Quand ta mère est morte, je n'avais pas encore fini de rembourser l'emprunt. Massey Manor était encore hypothéqué, et il fallait à tout prix éviter que quelqu'un le découvre. J'ai été obligé de falsifier le testament, mais ce n'était pas dans l'intention de te nuire. Je n'avais pas le choix.

Un rire amer échappa à Gwenna.

— Comment peux-tu dire ça ? Tu m'as privée de l'héritage que m'avait laissé maman !

— Je t'ai recueillie. Je t'ai donné un foyer. J'espérais pouvoir mettre le domaine en valeur et le rentabiliser. Si j'avais réussi, tu en aurais profité autant que moi.

— Comment veux-tu que je te croie ? Non seulement tu m'as volé Massey Manor, mais tu t'es servi de moi pour exploiter la pépinière à moindres frais.

Gwenna prit le dossier et se leva.

— Je prends la camionnette, déclara-t-elle. Elle est à moi.

— Tu ne peux pas partir comme ça ! Que va-t-il se passer, à présent ?

Donald Hamilton se leva à son tour. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre et plissa le front.

Gwenna suivit son regard. Angelo était nonchalamment appuyé contre le capot de la limousine. Sans doute allait-il sauter sur cette occasion de poursuivre son père en justice ? Pour sa part, elle s'en moquait. Elle n'avait plus la moindre envie de protéger son père. Ce qui rendait caduc son accord avec Angelo. Elle était de nouveau libre. Libre comme l'air...

— C'est Angelo Riccardi ? demanda Donald Hamilton avec une perplexité manifeste. Il me rappelle quelqu'un... Pourquoi ne l'invites-tu pas à entrer ?

— Je n'en ai pas envie.

Gwenna quitta le bureau, prit les clés de la camionnette dans la cuisine et sortit dans la cour par la porte de derrière. Elle fit le tour de la maison au volant de la camionnette et s'arrêta à la hauteur de la limousine. Prenant une profonde inspiration, elle baissa avec difficulté la vitre à moitié coincée.

— Je m'en vais. C'est terminé.

— Terminé ? répéta Angelo, perturbé par le regard vide de Gwenna.

— Tu peux poursuivre mon père en justice. Ça m'est égal, à présent.

— Terminé ?

— Je n'ai pas l'intention de sacrifier ma vie à essayer de lui éviter la prison. Tu peux porter plainte contre lui si ça te chante.

— Je ne parlais pas de ton père. J'aimerais savoir ce que tu entends par « terminé », répliqua Angelo d'un ton inhabituellement circonspect. Toi et moi...

Le regard fixé sur le pare-brise, Gwenna déclara :

— Il n'y a pas de « toi et moi ». Notre accord est caduc. Si le testament a été falsifié, Massey Manor m'appartient. Dès que la situation sera régularisée et que tes employés auront quitté les lieux, je prendrai la relève.

— Ce n'est ni le lieu ni le moment d'avoir cette discussion...

— Je n'ai pas l'intention de discuter.

Sans un regard pour Angelo, Gwenna redémarra.

Tétanisé, Angelo resta bouche bée. « Notre accord est caduc. » Elle avait réussi à le prendre de court... Pour la première fois de sa vie, il n'avait pas su anticiper ! Pas un seul instant il n'avait envisagé qu'une fois éclairée sur la vraie nature de son père, Gwenna pourrait le quitter. Depuis quand était-il devenu aussi stupide ?

Tout à coup, Porky surgit au coin de la maison et passa devant lui en trombe. Oublié dans le bureau, le petit chien avait eu maille à partir avec l'énorme persan blanc d'Eva et s'était enfui par la chatière.

Angelo jura. Voyant le petit animal poursuivre sa course éperdue derrière la camionnette de Gwenna, qui venait de s'engager sur la route, il se lança à sa poursuite. Appelant son équipe à la rescousse, Franco se mit à courir derrière lui. Ce dernier arriva au bout de l'allée juste à temps pour voir Angelo foncer sur le chien au milieu de la circulation, le saisir à deux mains et le pousser vers le bas-côté. Mais, au moment où il se redressait, une voiture le heurta. Projeté par-dessus le capot, Angelo retomba sur la chaussée au son d'un grincement de freins. Il resta inerte, un filet de sang coulant

sur sa tempe. Tremblant et gémissant, Porky le rejoignit et s'allongea contre lui en lui léchant la main.

Gwenna avait presque entièrement traversé le village lorsqu'elle prit conscience qu'elle ne savait pas où aller. Mais la vue familière des grilles de Massey Manor résolut son problème : cette partie du domaine étant fermée à la circulation, elle se gara devant l'entrée et descendit de voiture pour remonter à pied le chemin de terre, ancienne allée de gravier à une époque lointaine. Elle se sentait toute bizarre... Était-elle en état de choc ?

Après ce qu'elle venait d'apprendre, cela n'aurait rien eu d'étonnant. Son père l'avait délibérément escroquée... Sans doute aurait-elle dû se réjouir de savoir que Massey Manor lui appartenait. Elle allait pouvoir s'adonner de nouveau à sa passion. Et en vivre décemment ! Au lieu de reverser les bénéfices de la pépinière à son père, elle pourrait les utiliser à sa guise... et peut-être même restaurer le manoir. C'était quand même une bonne nouvelle, non ? Certes. Mais cette perspective ne parvenait pas à effacer l'amertume causée par la trahison de son père.

Elle se promena dans le parc en friche et, peu à peu, dans ce lieu familier qu'elle aimait tant, une question s'insinua dans son esprit. Si elle était aussi perturbée, n'était-ce pas également parce qu'elle avait du mal à concevoir la vie sans Angelo ? Comment avait-il réussi à prendre une telle place dans sa vie ? Pourquoi ne parvenait-elle pas à imaginer l'avenir sans lui ? A son grand dam, l'évidence finit par s'imposer à elle. La perspective de ne plus jamais le revoir était encore plus déchirante que tout le reste. Le visage ruisselant de larmes, elle s'affaissa sur les marches en pierre du perron.

Quand avait-elle cessé de haïr Angelo ? Et pourquoi n'en avait-elle pas pris conscience plus tôt ? A partir de quel moment Toby avait-il cessé d'être l'homme de sa vie pour devenir son meilleur ami ? Quand était-elle tombée amoureuse d'Angelo ? Car elle était bel et bien amoureuse de lui, impossible de se

voiler la face plus longtemps. La vie était tellement exaltante à son côté ! Dire qu'elle venait de rompre...

Pouvait-elle faire volte-face ? En était-il encore temps ? Mais peut-être valait-il mieux tenter de l'oublier... Et s'il l'avait appelée ? Pourquoi avait-elle laissé son portable dans la voiture ?

Soudain, elle tressaillit. Porky ! Elle l'avait oublié chez son père ! Pas de doute, elle était bien en état de choc lorsqu'elle avait quitté le presbytère. Comment avait-elle pu oublier le pauvre Porky ? Elle se leva, épousseta sa robe et regagna la sortie à grands pas. Quand elle y parvint, elle vit Toby penché sur la camionnette.

— Tu me cherchais ? demanda-t-elle en ouvrant la portière pour prendre son portable.

Il y avait eu plusieurs appels, constata-t-elle en consultant l'écran.

— J'étais surpris de voir ta voiture garée ici...

Une note étrange dans la voix de Toby lui fit lever la tête.

— Que se passe-t-il ?

— Je te croyais à l'hôpital, répondit-il en scrutant son visage. Tu n'es pas au courant ? Angelo a eu un accident...

Gwenna eut l'impression d'être privée d'air. Elle fixa Toby avec effarement.

— Où ? Quand ?

— Ta belle-mère l'a vu. Elle rentrait chez elle avec ses courses et...

— Peu importe ! Dis-moi juste comment il va ! Il est blessé ?

— Je vais te conduire à l'hôpital.

Toby prit Gwenna par le bras pour la faire monter dans sa voiture de sport.

— Toby ! Réponds-moi !

Il s'installa au volant et démarra.

— D'après Eva, il était inconscient. Il a été heurté par une voiture...

— Tu veux dire que sa voiture a été heurtée...

— Non, il était à pied. Ce n'est sans doute pas le bon moment pour le préciser, mais Porky n'a rien.

— Quel rapport avec Porky ?

Toby expliqua à Gwenna comment Angelo avait sauvé la vie à son chien. Aussitôt, elle fut submergée par une culpabilité écrasante, mêlée de stupéfaction. Angelo, qui détestait les animaux, s'était lancé à la poursuite de Porky au milieu de la route... ?

— Ils en ont parlé au journal de midi. Je n'avais pas réalisé que c'était une personnalité du...

— Où est-il ? coupa Gwenna en s'efforçant de lutter contre la panique.

— Nous allons bientôt arriver.

Le portable de Gwenna sonna. C'était Franco. Elle le bénit pour le calme qu'il témoignait, mais son anxiété redoubla lorsqu'il l'informa qu'Angelo n'avait pas repris conscience. Il la prévint que les journalistes étaient agglutinés devant l'entrée principale de l'hôpital et lui expliqua comment les éviter.

— J'ai dit à tout le monde que vous étiez la compagne de M. Riccardi, déclara-t-il dès qu'elle l'eut rejoint.

Elle se mordit la lèvre.

— Je ne pense pas que...

— C'est la seule solution pour que vous soyez autorisée à le voir, mademoiselle Hamilton. Des avocats sont déjà en train de prendre la situation en main.

Gwenna monta dans l'ascenseur, l'estomac noué.

— Des avocats ?

— Certaines décisions d'ordre médical doivent être prises de toute urgence. Je sais que vous tenez à M. Riccardi. Je vous fais confiance pour effectuer les bons choix, expliqua Franco d'un air grave. Si vous n'acceptez pas cette responsabilité, d'autres intérêts pourraient entrer en jeu. Il vaudrait mieux l'éviter.

Gwenna déglutit péniblement. Angelo possédait une fortune immense et il était à la tête d'un empire industriel. Cela risquait-il d'influencer les décisions prises en son nom ? Sans doute. Mais pourquoi Franco semblait-il aussi inquiet à ce sujet ? Elle n'en avait pas la moindre idée. En revanche elle savait qu'Angelo avait entièrement confiance en lui. Aussi hocha-t-elle la tête en signe d'acquiescement.

Franco la conduisit jusqu'au médecin. Ce dernier estimait

qu'Angelo devait subir un scanner, ce qui supposait de le transférer dans un autre hôpital. Or, tous les avocats n'étaient pas d'accord pour autoriser le transfert, et le temps passait.

— Organisez le transfert, déclara Gwenna sans hésiter.

— Vous en prenez la responsabilité ?

— Oui. Puis-je le voir ?

Angelo avait une plaie à la tempe et le visage marqué de plusieurs ecchymoses. Refoulant ses larmes, elle s'assit à côté du lit et referma la main sur ses doigts inertes. Angelo supportait tout juste Porky, et pourtant, il n'avait pas hésité à se mettre en péril pour le sauver. Il avait accompli un acte d'une générosité folle. Et il n'avait pu le faire que pour elle...

Quelques minutes plus tard, des infirmiers entrèrent dans la chambre pour préparer le patient en vue de son transfert en hélicoptère.

Angelo se réveilla avec une migraine atroce. Alors qu'il réprimait une nausée, il entendit une voix masculine au ton cassant et sentit des doigts se crispier sur sa main.

— Vous allez m'écouter, que ça vous plaise ou non, mademoiselle Hamilton ! Ce transfert était très risqué. Vous avez laissé un médecin inexpérimenté imposer une décision qui aurait pu compromettre gravement les chances de guérison de M. Riccardi.

— L'hôpital ne disposait pas de l'équipement nécessaire pour effectuer tous les examens requis. J'ai estimé que c'était la solution la plus sage.

Depuis combien de temps n'avait-elle pas dormi ? se demanda Gwenna en voyant les premières lueurs de l'aube filtrer à travers les rideaux.

— Rien ne vous autorisait à prendre cette initiative, poursuivit l'avocat sur le même ton. Vous vous prétendez sa compagne ? Laissez-moi rire ! Vous n'êtes qu'un nom de plus sur une longue liste de...

Angelo ouvrit les yeux.

— *Dio mio!* Taisez-vous immédiatement si vous voulez continuer à travailler pour moi, grogna-t-il d'une voix rauque.

Et traitez Mlle Hamilton avec le plus grand respect, c'est compris ?

Gwenna ne fut consciente ni des excuses bredouillées par l'avocat ni de son départ précipité. Submergée par un soulagement indicible, elle pleurait de joie.

— J'ai eu tellement peur que tu ne te réveilles jamais ! Je vais appeler l'infirmière.

— Pas encore.

Angelo contempla ses boucles blondes ébouriffées, ses yeux cernés, son teint pâle. Jamais elle n'avait été aussi peu à son avantage. Pourtant, elle lui paraissait plus belle que jamais.

— Pendant combien de temps suis-je resté inconscient ?

— Presque dix-huit heures.

— Tu es restée avec moi pendant tout ce temps ?

— Bien sûr.

Elle n'avait pas quitté son chevet... Elle n'avait manifestement pas dormi, ne s'était pas changée et n'avait pas non plus pris le temps de se rafraîchir, songea-t-il, profondément touché.

— Et si j'ai bien compris, tu t'es battue avec mes avocats. C'est très courageux, commenta-t-il en pressant sa main.

Embarrassée, elle sentit ses joues s'empourprer.

— Après ce que je t'ai dit, tu dois te demander ce que je fais là.

— Tu es là. C'est tout ce qui compte.

Angelo s'interrompit un instant avant d'ajouter d'une voix rauque :

— J'ai toujours envie de t'emmener en Sardaigne, mais il ne faut pas te sentir obligée de m'accompagner. Tu ne me dois rien.

Un bref coup frappé à la porte annonça l'arrivée de l'équipe médicale. Gwenna dut quitter son fauteuil pour laisser le médecin examiner Angelo, mais ce dernier ne la quitta pas des yeux.

— J'attends une réponse, déclara-t-il comme s'ils étaient encore seuls.

Elle lui donna la seule réponse possible.

*
* *

Ils durent cependant attendre huit jours avant d'être de nouveau réunis, en Sardaigne. Une grève dans une des compagnies aériennes d'Angelo obligea ce dernier à se rendre à Paris dès sa sortie de l'hôpital. Gwenna ne le revit que le jour où elle atterrit à Olbia sur la Côte d'Emeraude en compagnie de Porky, qui avait voyagé dans la soute. Vêtue d'un pantalon de lin blanc qui mettait en valeur ses formes harmonieuses et d'un corsage de dentelle blanche, elle attira de nombreux regards admiratifs à l'aéroport.

— Tu es éblouissante, commenta Angelo en s'installant au volant de sa Range Rover.

Puis il captura sa bouche dans un baiser fougueux.

Sa villa, perchée sur les falaises calcaires du golfe d'Orosei, était entourée d'un splendide jardin tropical, prolongé par un bois de chênes-lièges. Un sentier sinueux conduisait à une petite crique de sable blanc. Les épais murs de pierre maintenaient une fraîcheur agréable dans les pièces au décor sobre mais chaleureux.

— Et voici la chambre principale, annonça Angelo avec une fierté manifeste, à la fin de la visite.

Il pressa un bouton. La baie vitrée s'ouvrit sur une vaste terrasse blanche et une brise légère fit frémir les voilages. Gwenna sortit pour admirer la vue sur la Méditerranée.

Avec un petit soupir d'aise, elle offrit son visage à la caresse du soleil.

— J'ai l'impression d'être arrivée au paradis. J'aime le bruit des vagues, c'est très apaisant. Ma mère avait un ami qui possédait une maison au bord de la mer. Quand nous lui rendions visite, nous y passions la nuit. Je m'endormais au son du ressac.

— Tu nages bien ?

— Comme une sirène... Pourquoi ne parles-tu jamais de ta famille ? demanda-t-elle abruptement.

Dans son dos, elle sentit Angelo se raidir alors qu'il refermait les bras sur elle.

— Parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire, répondit-il d'un ton neutre. Après la mort de ma mère, j'ai vécu entre la pension et les familles d'accueil. Je n'ai jamais connu mon père.

— C'est triste.

— Pense à tout le chagrin que t'a causé le tien, *cara mia*.

— C'est vrai.

Angelo fit pivoter lentement Gwenna vers lui et déposa un baiser sur son front. Puis il déboutonna son corsage.

— Pas de soutien-gorge, commenta-t-il d'un ton approbateur.

La vue des deux bourgeons hérissés lui arracha un gémissement. Il ouvrit la fermeture Eclair du pantalon de lin.

Electrisée, elle sentit une moiteur délicieuse se répandre entre ses cuisses.

Se penchant sur elle, il aspira une pointe frémissante entre ses lèvres tout en effleurant du bout des doigts la soie de sa culotte qui masquait l'entrée de sa féminité. Elle laissa échapper un gémissement étranglé et ses genoux se dérochèrent sous elle. Il la souleva de terre pour la porter dans la chambre et la déposer sur le lit.

— Tu es impatiente de me recevoir, *bellezza mia*.

La vue de sa virilité triomphante décupla l'excitation de Gwenna. Se redressant, elle la prit dans sa bouche avec délectation.

— Je veux te faire l'amour, murmura-t-il d'une voix rauque au bout d'un moment, en s'écartant pour la renverser sur les oreillers.

Il prit place entre ses cuisses et entra en elle. Dévorée par une passion sauvage, elle se laissa emporter par la tempête au sein de laquelle ils ne formaient plus qu'un seul être, qui fut bientôt balayé par une ultime vague d'une force prodigieuse. Angelo cria son prénom, et un bonheur indicible se mêla au plaisir qui la submergeait.

— Excuse-moi... c'était un peu rapide, dit-il quelques instants plus tard.

Avec un petit rire étranglé, elle le serra étroitement contre elle. Il ne lui serait vraiment pas venu à l'idée de se plaindre !

— Je suis sérieux, insista-t-il. Ça ressemblait à un en-cas, alors que j'avais prévu un festin.

— Toujours aussi ambitieux...

— Je voulais que tu saches à quel point...

— Je t'ai manqué ? coupa-t-elle avec un sourire mutin.

— A quel point je... t'apprécie, rectifia-t-il avec un manque d'assurance inhabituel.

Réprimant un bâillement, elle ferma les paupières.

— J'ai sommeil.

Angelo la regarda avec frustration.

— Je t'apprécie vraiment beaucoup...

— Ah bon..., murmura-t-elle d'une voix à peine distincte.
Puis elle sombra dans un profond sommeil.

10.

Gwenna se promenait sur la plage avec Porky. Après quatre semaines de détente au soleil de Sardaigne, elle avait le teint coloré et la démarche légère. Elle ramassa un bâton et le lança. Aussitôt, le petit chien s'élança en aboyant joyeusement, et elle le suivit des yeux en souriant. Dire qu'Angelo avait acheté son affection à coups de chocolats ! Il avait atteint son objectif. Porky l'adorait. Et, à vrai dire, il n'était pas le seul ! Jamais elle n'avait été aussi heureuse... Même si par moments un grand froid l'envahissait à l'idée que ce bonheur ne durerait pas éternellement. Un jour ou l'autre, Angelo finirait par se lasser d'elle. C'était inévitable. Mais, pour l'instant, elle était bien déterminée à savourer pleinement le présent...

Chaque journée était émaillée de moments merveilleux. La plupart du temps, ils étaient très actifs. Depuis son arrivée, il l'avait initiée à la voile, à la planche à voile et à la plongée. Il l'avait emmenée danser dans des clubs très chic mais aussi dans la rue, lors du carnaval. Il lui avait fait découvrir des spécialités sardes dans des petits restaurants de l'intérieur de l'île, où les touristes restaient encore très rares. Elle avait été conquise par le fromage et les pâtisseries au miel. Certains jours, cependant, ils passaient la journée au lit, ou bien n'allaient pas plus loin que la plage.

Mais, quel que soit le programme de la journée, elle s'endormait tous les soirs dans les bras d'Angelo et s'y réveillait tous les matins. Il ne la laissait plus jamais dormir seule.

*
* *

Les journaux arrivèrent à 9 heures. Dès qu'il lut les titres, Angelo fut assailli par un profond malaise. S'efforçant de l'ignorer, il mit les quotidiens de côté et sortit sur la terrasse. Il avait besoin d'air...

Il prit ses jumelles pour chercher Gwenna. Il scruta d'abord le jardin et ne put s'empêcher de sourire. Depuis qu'elle était là, les jardiniers redoublaient de zèle.

Mais, ce matin, elle se trouvait sur la plage, constata-t-il quelques instants plus tard. Et bien sûr, elle s'amusait comme une gamine avec Porky. Vêtue d'un short à pois bleus et d'un haut jaune citron, elle était délicieuse. Quelle femme exceptionnelle ! Naturelle, honnête et d'une générosité inouïe...

Un vif sentiment de culpabilité le submergea. Il s'était conduit avec elle de manière impardonnable. Non seulement il l'avait soumise à un chantage odieux, mais il lui avait caché une partie de la vérité... Il avait bien envisagé de la lui avouer, mais comment parviendrait-il à justifier sa conduite ? Gwenna était si intègre, si droite... Jamais elle ne lui pardonnerait.

Angelo était étrangement silencieux, constata Gwenna pendant le dîner. Et distant... Lorsqu'il se servit un cognac et sortit sur la terrasse sans l'inviter à l'accompagner, elle s'efforça de réprimer la sourde inquiétude qui l'envahissait. Lorsqu'il descendit sur la plage, elle résista à l'envie de le suivre. Pour s'occuper, elle prit le journal qu'il avait laissé ouvert sur la table basse. Un long article était consacré à un parrain de la mafia qui venait de mourir en Amérique du Sud. Elle l'emporta dans la chambre et finit par s'absorber dans la lecture de cette histoire aux allures de roman policier.

— Que lis-tu ?

Elle tressaillit.

— Angelo... où étais-tu ?

— Allons bon, voilà que tu réagis comme une épouse !
railla-t-il d'une voix rauque.

— Si j'étais ton épouse, je t'aurais téléphoné depuis

longtemps pour savoir où tu étais et si tu avais l'intention de rentrer, reconnu-elle sans hésitation.

Angelo éclata de rire.

— J'aime ta franchise, *cara mia*.

Vêtu d'un jean noir et d'une chemise assortie, la mâchoire ombrée d'une barbe naissante, il était irrésistible, songea-t-elle, le cœur battant. Il se laissa tomber sur le lit à côté d'elle et prit le journal qu'elle avait posé.

— Ah, tu lis l'article sur Carmelo Zanetti...

— Quel monstre ! Dire qu'il n'a jamais été condamné pour ses crimes...

— Il a quand même été puni, puisqu'il est mort en exil, seul, malade et méprisé de tous.

Gwenna jeta un coup d'œil à la photo qui accompagnait l'article.

— Oui, peut-être... Il était très séduisant quand il était jeune... Ça donne la chair de poule. Tu savais qu'il était originaire de Sardaigne ?

Angelo lui prit le journal des mains, le roula en boule et le jeta par terre.

— Qu'est-ce que... ?

Il l'attira contre lui et lui coupa le souffle avec un baiser ardent.

— J'ai besoin de toi. Désespérément besoin de toi ce soir, *bellezza mia*.

Il avait manifestement trop bu, mais il y avait dans sa voix une note étrange, désarmante, songea Gwenna en lui caressant la joue.

Il lui fit longuement l'amour. D'abord avec une passion débridée, puis avec une tendresse infinie, presque déchirante. Puis, malgré la chaleur écrasante, il la garda serrée étroitement contre lui pendant un long moment avant de sombrer dans un sommeil agité. Que se passait-il ? se demanda-t-elle avec perplexité avant de s'endormir à son tour.

*
* *

Elle se réveilla un peu avant l'aube. Sur le seuil de la salle de bains, Angelo frottait ses cheveux mouillés avec une serviette. Elle alluma la lumière et se redressa, inquiète.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

— J'ai quelque chose à te dire.

L'estomac de Gwenna se noua. Non ! Soudain, elle n'avait plus du tout envie de savoir ce qui se passait. Elle avait peur. Très peur que l'aveu qu'il s'apprêtait à lui faire la hante à tout jamais... Avait-il eu une maîtresse ? Pourtant, depuis un mois il ne l'avait quittée que trois nuits en tout, et chaque fois il avait passé des heures au téléphone avec elle...

Angelo avait décidé de garder la porte fermée sur ses secrets. Pas question de révéler toute la vérité à Gwenna, ce serait trop dangereux. En revanche, il avait une bonne nouvelle à lui annoncer. Alors, pourquoi attendre ?

— J'ai comblé le trou dans la caisse du Comité.

Stupéfaite, elle ouvrit de grands yeux.

— Mais... je croyais que papa allait être mis en examen !

— Le poursuivre en justice ne serait pas une bonne idée. Il a reconnu la falsification du testament de ta mère, ce qui te met à l'abri de toute tentative ultérieure de contestation. De mon côté, j'ai renoncé à faire valoir mes droits. De cette manière, personne n'a besoin de savoir que ton père m'avait cédé un bien qui ne lui appartenait pas. Tu es désormais officiellement propriétaire du manoir. Quant au Comité, il n'a plus aucune raison de porter plainte, puisqu'il a récupéré son argent.

— Mais...

Angelo s'assit sur le lit.

— Maintenant que tu es propriétaire du domaine, sache que si ton père est inculpé d'escroquerie, certains risquent de te soupçonner d'être impliquée dans ses malversations. Il est très difficile d'échapper à la calomnie, *cara*.

— Je n'avais pas pensé à ça...

Encore ensommeillée, l'esprit confus, Gwenna secoua la tête.

— Mais... ça veut dire que tu as perdu une somme considérable !

Angelo haussa les épaules d'un air désinvolte.

— C'est mon choix.

— Mais c'est injuste ! Il n'y a pas de raison que tu perdes de l'argent pour me protéger !

— Ne t'inquiète pas pour ça, répliqua-t-il en la serrant contre lui.

Elle appuya la tête contre son épaule en étouffant un bâillement.

— Rendors-toi, *cara*.

Elle fut réveillée par un moteur d'hélicoptère et une sonnerie de téléphone. Il était presque midi... Pourquoi Angelo ne l'avait-il pas réveillée plus tôt ? C'était étonnant. De la terrasse, elle entendit plusieurs voix masculines parler en italien au rez-de-chaussée. Il avait dû organiser une réunion de travail.

Elle prit une douche, enfila une jupe et un T-shirt, puis se mit à sa recherche. Au rez-de-chaussée, toutes les pièces du bureau débordaient d'animation. Des gens allaient et venaient avec une mine affairée dans un concert de sonneries téléphoniques.

Elle trouva Angelo dans son bureau. A sa grande surprise, pour la première fois depuis qu'elle l'avait rencontré, il ne faisait rien. Absolument rien. Il était assis dans son fauteuil, immobile, les yeux dans le vague, le visage crispé.

Elle referma la porte derrière elle.

— S'il te plaît, dis-moi ce qui ne va pas, demanda-t-elle avec anxiété. Déjà hier soir, ça n'allait pas. Où étais-tu passé ? Il est arrivé quelque chose ?

Il se leva d'un mouvement souple.

— Hier soir, j'ai bu un verre ou deux, puis je suis allé à l'église allumer un cierge pour ma mère. J'ai discuté un moment avec le prêtre. C'est pour ça que je suis rentré si tard.

Surprise et soulagée à la fois, elle déclara :

— J'aurais pu t'accompagner...

— J'avais besoin de réfléchir. C'est pour ça que je ne t'ai rien dit. Mais aujourd'hui les événements m'ont rattrapé. L'information est dans les journaux, à la télévision, sur internet.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi es-tu aussi perturbé ?

Il darda sur elle un regard étincelant.

— Je suis furieux, pas perturbé.

Inutile d'insister, décida-t-elle. Mieux valait éviter de blesser son amour-propre.

— Pour t'expliquer la situation, je dois remonter quelques années en arrière, poursuivit-il. Quand j'ai eu dix-huit ans, j'ai été convoqué chez un notaire, où j'ai appris qui étaient mes parents. Ma mère en avait exprimé la volonté dans son testament. Avant de mourir, elle m'avait déjà prévenu qu'elle appartenait à une famille peu recommandable, que mon père était un homme dangereux et que, si lui ou des gens de sa famille nous retrouvaient, ils essaieraient de m'enlever à elle.

Quel fardeau écrasant pour un petit garçon ! songea Gwenna, le cœur serré.

— Riccardi n'est pas mon vrai nom. Ma mère a changé plusieurs fois d'identité après son arrivée en Angleterre. Elle fuyait sa famille. Cette famille que j'ai passé ma vie à renier.

Angelo fit une pause avant de poursuivre :

— Ma mère était la fille de Carmelo Zanetti, et mon père appartenait à une autre famille de la mafia.

— Mon Dieu, ce vieil homme qui est mort cette semaine était ton grand-père ! Pas étonnant que tu aies été bouleversé hier soir !

— *Per amor di Dio!* Je n'étais pas bouleversé ! C'était un criminel et je ne le connaissais pas ! Nous ne nous sommes rencontrés qu'une seule fois, alors qu'il était déjà très malade.

Gwenna se mordit la lèvre. De toute évidence, l'orgueil d'Angelo lui interdisait formellement d'être bouleversé ou perturbé... Mais, qu'il soit prêt ou non à le reconnaître, cette rencontre avec son grand-père avait dû être pour lui une épreuve redoutable.

— Tu n'es pas responsable de ta famille. Ce qui compte, c'est ce que tu fais de ta vie.

Angelo eut un petit rire sans joie.

— Encore faut-il pouvoir choisir sa vie. A dix-huit ans, je voulais devenir avocat. C'est risible, non ? Le jour où j'ai appris que toutes les branches de mon arbre généalogique étaient gangrenées par la mafia, ce rêve est devenu impossible. Avec un tel pedigree, je n'aurais jamais pu être crédible.

Gwenna sentit sa gorge se nouer. Quelle amertume dans la voix d'Angelo !

— J'ai donc décidé de me lancer dans les affaires. En me promettant de ne jamais commettre la moindre irrégularité, bien sûr.

— Bien sûr.

— Quelques mois plus tard, la famille Zanetti m'a envoyé un intermédiaire avec une offre d'emploi et une Ferrari.

— La famille de ta mère savait où te trouver malgré toutes les précautions qu'elle avait prises ? s'exclama Gwenna, effarée.

Il haussa les épaules.

— J'ai refusé l'emploi et la Ferrari. Par la suite, j'ai toujours soigneusement gardé mes distances. Jusqu'au jour où j'ai accepté de rencontrer Carmelo parce qu'il était malade. C'est la plus grosse erreur que j'aie jamais commise.

Gwenna prit la main d'Angelo.

— Ne sois pas si dur envers toi-même.

Il scruta son visage avec incrédulité.

— As-tu bien compris de quel milieu je viens ? Ou bien es-tu trop occupée à me reconforter pour penser à autre chose ?

— J'ai compris, bien sûr ! Mais il y a un détail qui m'échappe. Comment ta relation avec Carmelo Zanetti est-elle devenue de notoriété publique ?

— Il y a eu des fuites au sujet de son testament. Or, il paraît qu'il m'a désigné comme légataire universel. C'est une façon pour lui de m'obliger à reconnaître nos liens de parenté. Et de ruiner ma réputation, par la même occasion... J'ai également appris que c'était lui qui avait financé mes études et pas l'ancien employeur de ma mère. Quel idiot ! Comment ai-je pu être naïf à ce point ?

— Il t'a laissé beaucoup d'argent ?

— Une fortune colossale... Mais je ne veux pas de son argent sale !

— Dans ce cas, il faut en faire don à des organisations caritatives. Ta réputation sera sauvée et tu apporteras une aide précieuse à des gens qui en ont désespérément besoin.

Angelo considéra Gwenna avec admiration. Elle était vraiment incroyable... Sa probité et sa générosité exceptionnelles lui

donnaient du génie. Ce qu'elle venait de lui suggérer n'aurait jamais effleuré l'esprit de ses conseillers les plus brillants. C'était pourtant la solution idéale. Le moyen le plus efficace de se débarrasser du cadeau empoisonné de son grand-père et de se démarquer une fois pour toutes de sa famille.

Il prit le visage de Gwenna à deux mains.

— Tu es une femme exceptionnelle, *bellezza mia*. Et si généreuse... Je ne te mérite pas.

— Ne dis pas de bêtises. Ta mère serait fière de toi. Tu as suivi son exemple en refusant tout lien avec ta famille. Et tu as brillamment réussi tout en restant honnête et respectueux des lois.

Le visage d'Angelo s'assombrit.

— Oui... mais j'ai quand même commis des fautes dont je ne suis pas fier.

Au même instant, des coups furent frappés à la porte. Il alla ouvrir et échangea quelques mots en italien avec la gouvernante.

— Il y a un appel pour toi, traduisit-il en se tournant vers Gwenna.

Elle réprima un soupir de frustration. Ça ne pouvait pas plus mal tomber ! Juste au moment où Angelo semblait prêt à s'épancher...

— Je reviens tout de suite... Surtout attends-moi !

Pour la première fois de la matinée, Angelo eut un large sourire.

Ravie de lui avoir remonté le moral, Gwenna suivit la gouvernante dans la pièce voisine, le cœur gonflé de joie.

La voix de son père lui fit l'effet d'une douche froide.

— Qu'y a-t-il ?

— Angelo Riccardi est le fils de Fiorella !

Gwenna arqua les sourcils avec perplexité.

— Désolée, mais je ne te suis pas...

— Tu n'es pas au courant ? Tu n'as pas écouté les informations ? Angelo Riccardi est le petit-fils de *don Carmelo Zanetti* !

— Je sais, mais... cette Fiorella...

— C'était la fille de Zanetti ! Mais quand je l'ai rencontrée, elle vivait sous une fausse identité. Je n'ai vu Angelo qu'une

fois ou deux quand il était petit. En principe, Fiorella le faisait garder quand nous voyions. Mais, quand je l'ai vu le jour où il a eu cet accident, il m'a rappelé quelqu'un. Je te l'ai dit, tu t'en souviens ?

— Oui.

Les jambes tremblantes, Gwenna avait du mal à respirer. Elle s'assit dans le fauteuil le plus proche. Une coïncidence aussi extraordinaire... était-ce possible ?

— Tu ne vois pas ce que ça veut dire ? demanda son père. Gwenna avait l'impression de devenir folle.

— Que le monde est petit ? murmura-t-elle.

— Tu ne peux pas être naïve à ce point ! De toute évidence, nous avons été piégés tous les deux. Depuis le début, Riccardi avait décidé de venger sa mère. Après avoir remis tout l'argent de Fiorella aux hommes qui me menaçaient, je l'ai laissée tomber. Par la suite, elle a dû avoir des problèmes financiers. Je n'y suis pour rien, mais Riccardi me tient peut-être pour responsable !

Gwenna était au bord du malaise.

— De quoi parles-tu ? Pour quelle raison Angelo aurait-il voulu me piéger ?

— Parce que tu es ma fille, bien sûr ! Il a décidé de tout me prendre, y compris ma fille. C'est pour ça qu'il t'a montée contre moi. Mes ennuis récents ne sont pas une coïncidence : Riccardi rachète Furnridge Leather et tout à coup on m'accuse de vol...

— Tu étais coupable !

— Peut-être, mais ça ne change rien au fond du problème. Riccardi est en train de régler ses comptes. Je reconnais que j'ai laissé sa mère dans le pétrin... mais je n'avais pas le choix. En tout cas, à présent je sais que le responsable du cauchemar que je vis depuis quelques mois s'appelle Angelo Riccardi !

— Les gens que tu as escroqués ont sans doute un point de vue très différent. Je suis désolée, mais je n'ai pas envie de poursuivre cette conversation.

Gwenna raccrocha d'une main tremblante.

Etait-il possible qu'Angelo se serve d'elle depuis le début dans la seule intention de se venger de son père ?

Elle s'empressa de le rejoindre.

— Ta mère s'appelait-elle Fiorella ? demanda-t-elle sans préambule.

Il se figea.

— *Si...*

Elle eut l'impression qu'il lui plantait un poignard dans le cœur. Elle espérait tant qu'il allait lui répondre par la négative ! Même si tout au fond d'elle-même elle savait déjà que, pour une fois, son père lui avait dit la vérité...

— Tu savais qu'elle avait eu une liaison avec mon père ?

— *Santo cielo...* C'était lui au téléphone, n'est-ce pas ?

Pour la première fois depuis son enfance, Angelo fut étreint par la peur. Ce qu'il lisait sur le visage de Gwenna était terrifiant. Ses traits s'étaient altérés. Ses yeux d'un bleu si limpide d'ordinaire s'étaient voilés. Son regard était empreint d'une méfiance déchirante. Que dire pour sa défense ? Il n'en avait aucune idée... Gwenna souffrait à cause de lui, et malheureusement il n'avait aucun moyen de la reconforter. Jamais il ne se le pardonnerait.

— Il y a un mois, mon père m'a parlé de Fiorella pour la première fois, déclara-t-elle d'une voix sans timbre. Je n'ai pas cru un mot de l'histoire qu'il m'a racontée. Elle était si rocambolesque... Des gangsters qui menaçaient de le tuer s'il ne leur remettait pas tout l'argent de sa maîtresse et qui...

— Que dis-tu ?

Livide, Angelo écouta Gwenna lui rapporter le récit de son père.

— S'ils l'ont dépouillée de son argent, dit-il, c'était sans doute pour obliger ma mère à rentrer chez elle. Si c'est bien vrai...

— Quand il m'a raconté ça, mon père ignorait qui tu étais. Il vient juste de l'apprendre, par les journaux. Je pense que pour une fois il ne mentait pas... mais va le lui demander toi-même, après tout ! s'écria Gwenna, incapable de contenir plus longtemps la colère qui l'étouffait. Je comprends à présent pourquoi tu as toujours évité de l'approcher ! Tu craignais qu'il te reconnaisse, n'est-ce pas ?

Angelo leva les mains dans un geste d'apaisement.

— Calme-toi...

— As-tu prémédité ta vengeance contre mon père ? As-tu racheté Furnridge Leather uniquement dans le but de l'atteindre ?

Angelo passa nerveusement la main dans ses cheveux sans répondre.

— J'ai droit à une réponse honnête, insista-t-elle en s'efforçant de réprimer le tremblement de sa voix.

Il sortit sur la terrasse.

— Angelo, s'il te plaît, supplia-t-elle en le suivant.

Il pivota sur lui-même pour lui faire face.

— Je croyais que ton père avait escroqué ma mère...

— N'essaie pas de noyer le poisson ! Ce que je veux savoir, c'est si tu as délibérément pris mon père pour cible dès le départ ?

Angelo soupira.

— Oui. J'avais fait faire une enquête sur lui, et je savais qu'il vivait au-dessus de ses moyens. J'ai racheté Furnridge Leather pour avoir accès aux comptes, parce que je me doutais qu'il détournait des fonds.

— Et moi dans tout ça ?

— Toi... Ça ne s'explique pas. La première fois que je t'ai vue, j'ai eu l'impression de recevoir une enclume sur la tête. J'aurais fait n'importe quoi pour te séduire. Je te jure que j'ignorais que tu étais sa fille avant que tu viennes plaider sa cause au bureau.

— Mais quand tu l'as appris, cela t'a excité, n'est-ce pas ? commenta-t-elle avec un mépris cinglant qui ne lui ressemblait pas.

— Tu crois que j'en suis fier ? Quand j'ai pris conscience que ma conduite était indigne, il était trop tard pour faire marche arrière...

— Quelle idiote ! s'exclama-t-elle, furieuse contre elle-même. Je n'ai jamais été rien d'autre pour toi qu'un instrument de vengeance !

— Pas du tout ! Tu ne peux pas dire ça ! Tu sais bien que c'est faux ! Ce stade est dépassé depuis longtemps. D'ailleurs, si je ne voulais pas venir ici sans toi, je ne t'ai pas imposé de me suivre. Tu m'as rejoint de ton plein gré.

— Mets ça sur le compte de mon insondable stupidité ! Tu n'avais pas prévu de m'avouer la vérité, n'est-ce pas ?

— Je ne voulais pas te perdre.

— Il n'est pas question que je reste ici plus longtemps. Je rentre chez moi.

— Tu vas être harcelée par les journalistes à cause de notre relation, la prévint Angelo d'une voix crispée en la suivant dans la maison.

Elle prit Porky, qui dormait sous le bureau, et le serra contre elle.

— Ce sera une excellente occasion de leur annoncer qu'elle n'est plus d'actualité.

Angelo la regarda quitter la pièce avec un sentiment d'impuissance accablant. Que faire ? Que dire ? Aucun mot ne lui venait à l'esprit. Il était pourtant maître dans l'art de la manipulation, non ? Que lui arrivait-il ? Pourquoi était-il dépassé par les événements ?

Gwenna arracha une mauvaise herbe d'un geste rageur. Puis elle se redressa et écarta une mèche de cheveux de son front humide. Épuisée par les émotions violentes qui ne cessaient pas un instant de la tourmenter, elle prit une profonde inspiration et refoula ses larmes.

Il y avait une semaine qu'elle était séparée d'Angelo. Sept jours d'enfer. Sans relâche, elle se remémorait leur dernière conversation en décortiquant chacune de ses paroles. Malheureusement, il n'avait pas dit grand-chose... Certes, il avait reconnu sa culpabilité, ce qui n'était pas rien pour un homme aussi orgueilleux. Il avait également déclaré qu'il ne voulait pas la perdre. Mais fallait-il le croire ? Après tout, il n'avait rien fait pour la retenir...

Chaque fois qu'elle était sur le point de céder à la tentation de lui envoyer un texto, elle se rappelait avec fermeté ce fait incontournable. Il n'avait pas esquissé un seul geste pour l'empêcher de partir. Il était pourtant plein de ressources, d'ordinaire ! Une foule de possibilités s'offraient à lui. Il aurait pu

la prendre dans ses bras... retenir Porky en otage... menacer de se jeter dans le vide... Le choix était vaste !

Il aurait suffi de quelques heures... Si elle s'était donné le temps de la réflexion au lieu de partir sur un coup de tête, elle aurait changé d'avis. Déjà, pendant le trajet du retour, avec un peu de recul, plusieurs évidences s'étaient imposées à elle. Au cours des dernières semaines, sa relation avec Angelo avait évolué et leurs liens s'étaient renforcés. Mais surtout, il avait abandonné tout désir de vengeance. Sinon, pourquoi aurait-il comblé le trou dans la caisse du Comité ? Pourquoi aurait-il décidé d'étouffer la falsification du testament ? En renonçant à envoyer son père en prison, il lui avait prouvé qu'elle passait avant tout le reste. Le cœur de Gwenna se serra. Quelle importance, à présent ? A quoi bon ressasser cette histoire, puisqu'il n'avait rien fait pour la retenir ?

Porky, qui était allongé dans l'herbe à quelques mètres d'elle, se redressa soudain en remuant la queue et partit en courant. Elle l'appela, mais il l'ignora superbement. Il avait tellement été gâté en Sardaigne qu'il était devenu impossible ! songea-t-elle en s'attaquant à une autre touffe de mauvaises herbes.

Quelques instants plus tard, des aboiements joyeux lui firent lever la tête. Son cœur fit un bond dans sa poitrine et elle lâcha sa binette. Angelo s'immobilisa à quelques mètres d'elle.

— Je te préviens, je ne repartirai pas d'ici sans toi, déclara-t-il d'un ton ferme. Mais d'abord, tu dois écouter ce que j'ai à te dire.

S'efforçant de contenir la joie immense qui la submergeait, elle attendit qu'il poursuive.

— J'ai réfléchi et je suis certain que lors de notre unique rencontre, Carmelo m'a manipulé. Je ne savais presque rien de ma mère. Je n'avais que quelques souvenirs très vagues, et toutes mes recherches se heurtaient à un mur. Si bien que je n'ai pas résisté à la tentation lorsqu'il m'a convoqué pour me parler d'elle. Il m'a raconté que Donald Hamilton avait séduit ma mère avant de lui prendre tout son argent et de la laisser tomber alors qu'elle était enceinte.

— Elle était enceinte ? s'exclama Gwenna avec consternation.

— Ton père affirme que non, mais je ne suis pas sûr de pouvoir lui faire confiance à ce sujet.

Stupéfaite, Gwenna ouvrit de grands yeux.

— Tu es allé le voir ? Tu lui as parlé ?

— Ce matin. C'est ce que j'aurais dû faire dès que j'ai appris son existence, au lieu de céder au désir de vengeance. Il faut reconnaître que son histoire tient debout. Je ne peux pas lui en vouloir d'avoir pris ses jambes à son cou quand il a appris que ma mère était la fille de Carmelo Zanetti et qu'en plus elle était mariée à un Sorello... Il affirme que ma mère savait qu'il était marié lui aussi. Comment le vérifier, à présent ? Mais peu importe, il est temps de tourner la page.

Elle n'avait jamais mesuré à quel point il devait être attaché à cette mère qu'il avait perdue tout petit, reconnu Gwenna intérieurement.

— Mais pourquoi ton grand-père t'a-t-il monté contre mon père ?

Angelo laissa échapper un petit rire contrit.

— Sans doute parce que ça l'amusait, tout simplement. Il a compris que j'avais une très haute idée de moi-même et il a voulu m'ouvrir les yeux. Il m'a prouvé que je ne valais pas mieux que le reste de ma famille...

— Comment peux-tu dire ça ? C'est faux !

— Tu es trop indulgente, *cara mia*... Je ne me pardonnerai jamais d'avoir exercé sur toi un chantage ignoble, de t'avoir menti et de t'avoir fait souffrir. Mais sache que, même si j'ai mis du temps à en prendre conscience, je t'ai aimée dès le premier instant. Et sans le savoir, je voulais que tu m'aimes comme tu aimais Toby.

Gwenna déglutit péniblement.

— J'ai menti le jour où je t'ai dit que je pensais à lui quand j'étais avec toi. Il y avait déjà longtemps que tu l'avais remplacé dans mon cœur.

Angelo rit.

— *Dio mio!* Tu m'as fait vivre un enfer !

— Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Comment t'en vouloir ? Je le méritais largement. Mais

si tu es d'accord, à partir d'aujourd'hui, je consacrerai le reste de ma vie à te rendre heureuse.

Le cœur de Gwenna s'affola dans sa poitrine. Avait-elle bien compris ?

Il mit un genou à terre.

— Acceptes-tu de m'épouser ?

Submergée par un bonheur indicible, elle resta sans voix pendant un instant. Il lui demandait de l'épouser ?

— Oui.

Il sortit de sa poche un énorme diamant et le glissa à son doigt.

— Je t'aime, *amata mia*.

— Je t'aime, Angelo.

Il se releva et s'empara de sa bouche dans un baiser passionné.

Depuis la galerie dominant le hall de Massey Manor, Angelo observait avec amusement les photographes qui essayaient sans succès d'attirer l'attention de Gwenna. Ayant longuement posé, plus tôt dans la journée, pour l'ouverture officielle des jardins, elle était visiblement saturée.

Massey Manor, qui avait retrouvé toute sa splendeur, accueillait un gala de charité en faveur d'un hôpital pour enfants de la région. Plusieurs événements du même genre étaient programmés tout au long de la saison par la Fondation Rialto, institution caritative subventionnée avec les fonds laissés par Carmelo Zanetti à son petit-fils. Lors de sa création, la générosité d'Angelo avait fait sensation, et depuis, les médias couvraient largement chacune des manifestations.

Angelo ne se lassait pas de contempler Gwenna, superbe en robe de soirée bleu pervenche, les oreilles et le cou ornés de saphirs et de diamants. Comme il était fier de sa femme ! Après leur mariage, deux ans plus tôt, c'était elle qui avait supervisé la restauration du manoir et l'aménagement des jardins. Depuis quelques mois, elle écrivait par ailleurs une chronique horticole dans un hebdomadaire. Elle l'accompagnait partout dans le monde lors de ses déplacements. Ils ne

se quittaient jamais, et chaque instant passé en sa compagnie était un enchantement.

Mais le cadeau le plus merveilleux que Gwenna lui avait offert en dehors de son amour, c'était le petit bébé qu'il berçait contre son épaule. Leur fille avait été baptisée Alice Fiorella Massey Riccardi. Six mois plus tard, ils l'appelaient simplement Ella.

Porky sur les talons — le petit chien *détestait* la foule —, Angelo ramena Ella dans la nursery, où l'attendait sa nurse. Il était temps de rejoindre Gwenna pour ouvrir le bal.

— La journée a été longue. Je suis impatient de t'avoir pour moi tout seul, *amata mia*, murmura-t-il en lui offrant son bras.

Le cœur battant, Gwenna se laissa entraîner dans une valse lente sous les lustres vénitiens. La soirée était très réussie, mais elle avait hâte elle aussi de se retrouver en tête à tête avec l'homme de sa vie.

Après avoir pris congé de leur dernier invité, elle expulsa Porky de la salle à manger.

— Quel goinfre ! Tu ressembles de plus en plus à un petit cochon, plaisanta-t-elle en ramassant une assiette de gâteau qu'il venait de découvrir sous une chaise.

Elle monta ensuite dans la nursery et se pencha sur le berceau d'Ella. Comme sa fille était belle avec ses joues roses et ses boucles brunes ! Sa grossesse avait été une surprise. Angelo l'avait taquinée sur sa prise de poids bien avant qu'ils commencent à comprendre. Des ébats impromptus sur la plage en Sardaigne au cours de l'été précédent avaient porté leurs fruits. A présent, ils espéraient donner très bientôt à Ella un petit frère ou une petite sœur.

Gwenna poussa un soupir d'aise. Elle était vraiment très gâtée par la vie. Même son père ne réussissait pas à gâcher son bonheur. Donald Hamilton restait une source constante d'inquiétude, mais sa situation semblait s'améliorer depuis quelque temps. Son second mariage avait volé en éclats deux ans plus tôt. Obligé de vivre plus modestement et abandonné par ses amis, il avait noyé son chagrin dans l'alcool. Gwenna avait tenté de l'aider, sans résultat. Puis un jour Angelo lui avait fait la merveilleuse surprise d'intervenir et de réussir là

où elle avait échoué. Quelques semaines plus tard, Donald Hamilton assistait régulièrement aux réunions des Alcooliques anonymes, rasé de près et correctement vêtu. Depuis un mois, il occupait chez Rialto un poste de consultant spécialisé dans la prévention et la détection des fraudes.

« Il n'aura pas accès à l'argent et il sera surveillé comme un renard dans un poulailler, avait assuré Angelo lorsqu'elle avait exprimé ses craintes. Et je crois qu'il a déjà des idées très intéressantes. »

Angelo la rejoignit dans leur chambre alors qu'elle enlevait ses boucles d'oreilles. Ses yeux croisèrent les siens dans le miroir et son cœur se gonfla de tendresse. Pour elle, il était venu en aide à son ancien ennemi. C'était la plus belle preuve d'amour qu'il pouvait lui donner.

Il la fit pivoter sur elle-même et captura sa bouche.

Gwenna répondit à son baiser avec toute la ferveur de son amour.

*
* *

Ce roman vous a plu ?

*Retrouvez le 1^{er} de chaque mois 10 livres inédits
de la collection Azur.*

www.harlequin.fr
www.facebook.com/lesEditionsHarlequin

Découvre Harlequin

Retrouvez

10 romans gratuits

sur

www.decouvreharlequin.fr



Vous pouvez tous les télécharger !

éditions Harlequin

Collection : Azur

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*
THE ITALIAN'S INEXPERIENCED MISTRESS

Traduction française de
ELISABETH MARZIN

HARLEQUIN®
est une marque déposée par le Groupe Harlequin
Azur® est une marque déposée par Harlequin S.A.

© 2007, Lynne Graham. © 2011, Traduction française : Harlequin S.A.
83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13 — Tél. : 01 42 16 63 63

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 9782280225298